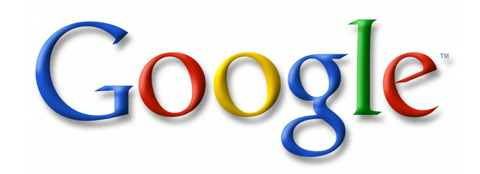
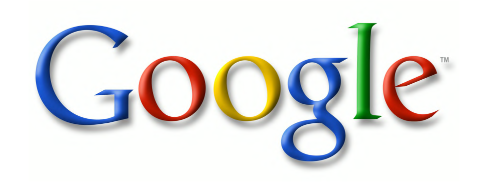
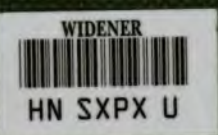





WIDENER
HN SXPX U


VE
RI
TAS



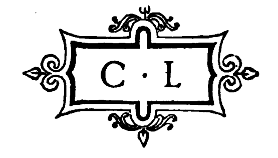
HENRY RABUSSON

SANS ENTRAVES

ROMAN

D'UN FRANÇAIS DE LA FIN DU XIX° SIÈCLE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1893

SANS ENTRAVES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

L'AMIE	1 vol.
L'AVENTURE DE MADEMOISELLE DE SAINT-ALAIS	1 —
BON GARÇON	1 —
DANS LE MONDE	1 —
HALLALI !	1 —
UN HOMME D'AUJOURD'HUI	1 —
L'ÉPOUSÉE	1 —
IDYLLE ET DRAME DE SALON	1 —
L'ILLUSION DE FLORESTAN	1 —
MADAME DE GIVRÉ	1 —
LE MARI DE MADAME D'ORGEVAUT	1 —
MODERNE	1 —
MON CAPITAINE	1 —
LE ROMAN D'UN FATALISTE	1 —
LE STAGE D'ADHÉMAR	1 —

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 3236-7-92. — (Encre Lorilleux.)

SANS ENTRAVES

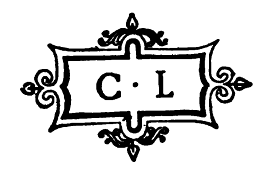
ROMAN

D'UN FRANÇAIS DE LA FIN DU XIXe SIÈCLE

PAR

HENRY RABUSSON

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1893

Joseph H. Clark,
Boston.

SANS ENTRAVES

— ROMAN D'UN FRANÇAIS DE LA FIN DU XIX[e] SIÈCLE —

Ama et fac quod vis.
(SAINT AUGUSTIN.)

PREMIÈRE PARTIE

I

Ferme et château tout ensemble, l'habitation regarde la Loire, qui, large et sablonneuse, se déroule devant elle, à travers les pâturages et les chènevières. Sa grise et longue façade, que chevauche un toit d'ardoise, est sans gaieté, mais non sans noblesse : vieille et massive, dépourvue de coquetterie, ignorante du clinquant des architectures modernes ou pastichées, mais solide et fière, elle évoque des idées de gentilhommerie rustique. Et c'est, en effet, une espèce de gentilhommière que cette

simple, vaste et antique maison, qui, depuis bientôt un siècle, sert de demeure patrimoniale à la même famille de bonne bourgeoisie militaire, plus ou moins anoblie par le caprice de quelques-uns de ses membres, joint à la complaisance de plusieurs gouvernements. D'ailleurs, bien avant d'abriter la descendance du vaillant Joseph Raiz, issu d'assez riches commerçants nantais, colonel d'infanterie titré baron vers la fin du premier Empire, — lequel l'acheta en prenant sa retraite et lui dut un nouvel embellissement ou allongement de nom sous la Restauration, — le domaine des Fossés avait servi d'asile aux rejetons d'une race plus authentiquement noble, ce qui explique le caractère de dignité, presque de majesté, dont s'est comme revêtu, à la longue, ce bâtiment rustique.

Échue par légitime héritage à André Raiz des Fossés, arrière-petit-fils du colonel, fils du général baron Raiz des Fossés, cette terre était devenue la résidence habituelle, puis l'unique domicile du jeune homme, pour des raisons

d'économie de plus en plus impérieuses, — car sa fortune, déjà fort diminuée par les soins de son père, s'était non moins mal trouvée d'un mariage de pure inclination, qu'il avait cru devoir contracter presque au seuil de sa jeunesse.

Et, présentement, c'est lui, c'est ce jeune baron sentimental qu'on aperçoit, allant et venant, sous le soleil d'avril, le long de la terrasse qui domine la Loire, anxieux ou distrait.

Au loin, les prés verdoient, monotones et torpides en leur lent rajeunissement uniforme. Ce n'est ni la tristesse ou la mélancolie pittoresque de la Bretagne, ni la fertilité grasse de l'Anjou : c'est la vague et indéterminée richesse d'une contrée qui fait suite à des régions plantureuses, qu'elle prolonge sans y ressembler, sans les égaler surtout, mais qu'elle rappelle par une sorte de prospérité calme, sereine et endormie. On devine, tout au plus, le voisinage de la mer, vers laquelle le fleuve se hâte en s'élargissant : on n'en sent pas encore l'influence stérilisante.

Dans le paysage, tout repose et somnole. — Quant au personnage qui arpente la terrasse des Fossés, il fait un vivant contraste au cadre qui l'entoure.

Brun, maigre, leste, nerveux, ce jeune homme semble un agité qui s'ennuie, qui aspire même à s'évader. Son domaine doit lui être une cage, hors de laquelle son imagination, qu'il voudrait suivre, bondit et s'élance, sans doute, à tout instant.

Cependant, la cage, selon les apparences, est habitable et même suffisamment habitée, car il y a là, tout près, deux enfants qui s'ébattent sous la surveillance d'une vieille domestique bretonne. Et, bientôt, une jeune femme, — leur mère probablement, — vient les rejoindre.

Mais, peut-être, après tout, l'agitation de M. Raiz, — ou, pour ne lui faire tort d'aucun des embellissements successifs de son nom, — du baron Raiz des Fossés, peut-être cette agitation est-elle accidentelle.

Ce qui peut le donner à penser, c'est que les regards du jeune homme se fixent ou s'arrêtent

volontiers sur la route de Nantes et sur la ligne du chemin de fer, lesquelles se côtoient l'une l'autre et passent entre le fleuve et la propriété. Justement, un train vient de stopper à la station qui dessert les Fossés. Mais, à ce moment, madame Raiz, quittant déjà ses enfants, aborde son mari.

— Tu attends quelque chose par le courrier?

— Oui... une lettre... une lettre de Nantes.

— Une lettre importante? Tu ne m'en as rien dit.

— Importante, si l'on veut... Enfin, j'en attends une.

— Bien, bien. Je ne te demande pas tes secrets.

— Je n'en ai pas... surtout pour toi.

— Merci de me le dire... Moi, ce n'est pas quelque chose que j'attends; c'est quelqu'un.

— Quelqu'un?

— Oui. Yvonne.

— Ah! c'est juste... Elle doit revenir aujourd'hui. Je n'y pensais plus.

Il devait mentir, car il s'écria tout à coup :

— Tiens, enfin, la voici!

Une femme jeune, svelte, élégante, mais fort simple, se dirigeait pédestrement vers la propriété, son sac de voyage à la main, et suivie de loin par le petit omnibus de la gare chargé d'une malle de dimensions modestes.

— Pourquoi ne t'a-t-elle pas avisée de l'heure de son retour? demanda André. Il nous reste un cheval : on aurait donc pu atteler, pour aller la chercher.

Sa bouche s'était contractée en un sourire de douloureuse ou amère ironie pendant qu'il prononçait cette phrase, qui, sans doute, avait le tort de lui rappeler sa détresse pécuniaire.

— Elle n'était probablement pas sûre de pouvoir prendre un train plutôt que l'autre, répondit madame Raiz.

André fit quelques pas; puis, se retournant assez brusquement vers sa femme :

— Au fait, dit-il, qu'a-t-elle été faire à Saint-Nazaire? Une amie qui s'embarque... Raison ou prétexte?

— Prétexte à quoi?

— A une absence, à un congé... Que sais-je?

— Yvonne n'est point à notre service. Elle n'a donc pas besoin de congé, ni de prétexte pour s'absenter.

— C'est vrai... Enfin, je suis bien aise qu'elle revienne et que sa fugue ne se soit pas prolongée au delà des huit jours qu'elle nous avait demandés.

— Tu t'ennuyais?

— Moi? Quelle idée!... Et en quoi, d'ailleurs, le retour de notre amie Yvonne serait-il un remède à mon ennui?

— Oh! quand elle est là, et c'est tout naturel, la maison te semble moins triste... Je ne m'en fâche point, remarque... Je suis heureuse, au contraire, que sa présence te procure une distraction, un mouvement d'idées dont tu as besoin.

Madame Raiz parlait d'un ton très doux, comme résigné, mais sans grande mélancolie : tout au plus avec un léger accent de contrainte. — C'était une jeune femme blonde, de vingt-huit à trente ans, c'est-à-dire à peu près de l'âge de

son mari. Elle avait dû être assez jolie dans sa première fraîcheur; maintenant, un peu trop épanouie en son embonpoint de blonde bien portante, et même quelque peu épaissie par sa double maternité, comme aussi, sans doute, par l'extrême placidité d'une existence toute rurale, elle n'était plus guère qu'agréable. Mais il y avait en elle un charme réel d'aménité, et de toute sa personne il se dégageait comme un rayonnement de vertu.

— Il me semble, ma chère Gertrude, que la société de ton amie ne t'est pas moins précieuse qu'elle m'est utile... En tout cas, tu conviendras que mademoiselle de Kerguen nous a rendu un signalé service en se chargeant de la première éducation de nos enfants. Nous ne devons pas l'oublier.

— Eh! ne vas-tu pas défendre Yvonne, à présent? Et contre qui? Contre moi!

— Dame! c'est que, parfois, soit dit sans reproche, on pourrait croire à un peu de... à un peu de jalousie de ta part.

— Le mot est bien gros et l'injure bien gra-

tuite!... Elle est double, qui pis est, car elle nous atteint toutes deux : Yvonne, qui est la pureté même; moi, qui crois à son amitié, comme à ton honneur... et à ta tendresse.

— Mon Dieu, murmura André avec autant d'impatience peut-être que d'embarras, le mot n'était pas, j'en conviens, fort heureusement choisi... Mais tu pourrais être, après tout, un peu jalouse... au sujet de tes enfants, sinon à mon propre sujet.

— Non, dit simplement madame Raiz.

— Alors, tant mieux! Tout est bien... très bien même. Car eux, les petits, se trouvent à merveille de la surveillance, des leçons et des soins vraiment maternels de notre amie.

— Oh! pour ce qui est des soins, tu me permettras de dire et de croire que les miens...

— Mais oui, mais oui, interrompit le mari d'un ton de condescendance, tu es la meilleure des mères comme la meilleure des femmes, des épouses... Seulement, tu es encore plus mère qu'épouse... Et je ne te le reproche pas, certes! Car c'est fort naturel... et fort heureux

même. Je le constate, ni plus ni moins... Toutefois, à l'instant, qu'as-tu fait? Après un coup d'œil et une caresse à tes enfants, tu les as quittés pour venir à moi... Pourquoi?

— Parce que je te voyais inquiet ou contrarié.

— Soit. Enfin, ce petit détail, que j'ai relevé, au hasard des circonstances, a sa valeur caractéristique. Il prouve que tu sais t'occuper de moi, à l'occasion, presque autant que de tes enfants... ce dont je te suis infiniment reconnaissant, d'ailleurs, tu peux le croire; et il prouve, par cela même, qu'il est heureux pour Lionel et Marie-Anne que quelqu'un te remplace quelquefois auprès d'eux...

— Comme auprès de toi, fit madame Raiz d'un ton décidément blessé.

— Si tu y tiens, je veux bien, lui répliqua son mari. Sur ce, allons au-devant d'Yvonne. Mais ne lui parle de rien et prends garde de lui montrer quelque chose de l'involontaire défiance que tu viens de me laisser voir.

— Et toi, prends garde d'avoir l'air de lui demander des comptes.

— Je pourrais, par intérêt pour elle, lui demander ce qu'elle a été faire à Saint-Nazaire, sans avoir l'air, pour cela, de lui demander des comptes... D'ailleurs, elle n'a pas de secrets pour nous...

— En es-tu sûr? interrompit madame Raiz avec une évidente satisfaction de pouvoir inquiéter ou tracasser son mari sur le compte de la voyageuse.

— Il me semble, dit André en s'arrêtant, que sa vie nous est connue. C'est une de tes amies d'enfance. Depuis des années, elle partage notre existence. Donc...

— Tu oublies qu'elle a passé deux ou trois ans en Angleterre, après la mort de ses parents, et avant de venir ici.

— Oui, chez une tante. Eh bien?

— Eh bien! elle ne parle jamais de ce séjour à l'étranger; et, quand on lui en parle, elle détourne la conversation.

— D'où tu conclus?

— D'où je conclus qu'il pourrait bien y avoir un secret dans sa vie, un secret qu'elle

ne nous aurait point livré, et qui daterait précisément de la période d'exil à laquelle elle s'est trouvée condamnée, par suite de son isolement et de la médiocrité de ses ressources, lorsqu'elle eut perdu coup sur coup son père et sa mère.

— Tu... ne sais rien de ce secret? demanda M. Raiz en hésitant.

— Rien. Je ne sais même pas s'il y a un secret. Je dis seulement qu'il est possible qu'il y en ait un, et que, dès lors, il y aurait peut-être indiscrétion...

— Enfin, tu crois... tu as des indices?

— Très peu... Quelques observations que j'ai pu faire... et des suppositions résultant de la simple remarque que je te soumettais à l'instant. Pendant deux ou trois ans, j'ai perdu de vue mon amie Yvonne. C'est pendant cette période que nous nous sommes mariés; et, aussitôt que nous avons eu fixé ici notre résidence définitive, elle est venue nous y rejoindre, sur la prière que, d'accord avec toi, je lui avais adressée pour mettre un terme à l'isolement et

à l'ennui dont elle m'avait fait part, comme aussi pour lui permettre de rentrer en France sans avoir à se préoccuper d'un asile convenable. Depuis lors, c'est-à-dire depuis quatre années bientôt, elle ne nous a pour ainsi dire pas quittés... Soit. Mais, encore une fois, en deux ou trois ans, il se passe bien des choses!

Soucieux, M. Raiz ne dit plus rien. Au reste, les deux époux étaient parvenus à la porte de la cour d'honneur, sur le seuil même de laquelle ils rencontrèrent mademoiselle de Kerguen.

Celle-ci, sensiblement plus jeune que son amie, — en apparence, tout au moins, — était blonde comme elle, mais grande, élancée et d'une distinction quelque peu britannique (due peut-être à son long séjour en Angleterre). Au surplus, et à tout prendre, sa très réelle beauté était plus anglaise que française, ainsi qu'il arrive pour nombre de jeunes filles et de jeunes femmes blondes appartenant à l'aristocratie bretonne. Sa grâce, indéniable cependant, était même un peu anguleuse. Mais ce qui la ren-

dait captivante, c'était un certain air de souveraineté tranquille dans le sourire et une remarquable élégance dans la démarche. L'œil, d'un vert pâle tout à fait limpide, avait une fierté douce et rêveuse, dont le charme était irrésistible : ce regard était de ceux qui, sans rien révéler de l'âme qu'ils ont mission de traduire, vous donnent passionnément envie de la connaître. Les traits étaient fins, corrects, mais non cependant d'une harmonie parfaite : la bouche et le nez, notamment, péchaient par un peu trop de minceur, ce qui enlevait à la physionomie quelque chose de l'aménité qu'elle devait à son sourire. Bref, mademoiselle Yvonne de Kerguen était une jeune fille de vingt-cinq ans environ, jolie, distinguée, et qui devait être aimable, mais sans excès de bienveillance.

— Me voici, dit-elle en embrassant son amie et en serrant la main d'André. Vous me croirez si bon vous semble, mes chers amis, mais je suis heureuse de vous retrouver et de me retrouver chez vous, tout comme si je vous avais quittés depuis des mois et des années.

Elle respirait, en effet, avec une évidente satisfaction et une espèce de soulagement. Et, ayant aperçu les deux enfants, elle courut à eux.

— Chose bizarre! reprit-elle après les avoir couverts de caresses, ce voyage, si court, m'a brisée de fatigue. Je suis endolorie...

Son visage était un peu contracté, mais comme par une émotion récente, plutôt que par une extrême lassitude.

— C'est vrai, lui dit son amie Gertrude. Tu as l'air de n'en plus pouvoir. Veux-tu que l'on retarde le déjeuner ?

— Oh! Dieu, non!... Le plus simple, c'est que je ne déjeune pas du tout, car je n'ai aucun appétit. Je me reposerai, si tu le permets, dans ma chambre, jusqu'au dîner.

Le soir, la jeune fille s'assit à sa place accoutumée, entre les deux enfants, dont elle s'occupait avec une sollicitude toute maternelle et qui faisaient fête à son retour. Elle était juste en face d'une croisée à meneaux, dont les étroits compartiments laissaient passer les derniers

rayons du soleil. Et ses traits, quoique éclairés de la sorte et comme empourprés par les reflets du couchant, semblaient encore fort altérés.

Pour la première fois de l'année, on dînait sans lumière.

— Grâce aux enfants, fit observer madame Raiz, nous sommes condamnés à dîner de si bonne heure que nous ne pouvons jouir des premiers beaux soirs du printemps.

— Mais, grâce à eux aussi, nous avons la faculté de nous coucher tôt, dit Yvonne. Et je t'avoue que, ce soir, je ne serai pas fâchée d'user de cette faculté-là.

— Tu sais, lui répliqua son amie, que j'entends les déshabiller aujourd'hui encore et les mettre au lit sans ton secours. Je te suspends de tes fonctions... ou j'en suspens la reprise jusqu'à demain. Ursule continuera de m'aider, comme pendant ton absence.

Après quelques façons, mademoiselle de Kerguen se rendit, et son amie emmena les enfants avec leur bonne.

Dans la grande salle à manger, ornée de vieux

dressoirs en bois de chêne, très curieusement fouillés, mais veufs des grosses pièces d'argenterie qui jadis en avaient dû garnir les tablettes, André restait seul avec Yvonne.

Celle-ci sembla vouloir se lever de table presque aussitôt. Mais M. Raiz la retint d'un geste, en se penchant un peu vers elle :

— Ne vous en allez pas, lui dit-il à voix basse, pas encore !... Il y a si longtemps que vous aviez quitté cette place, que je ne vous y avais vue ainsi !...

— Si longtemps ! fit Yvonne en souriant. Quelques jours à peine !

— Ah ! c'est que vous ne les avez pas comptés, vous, ces jours-là !

— A la vérité, répliqua mademoiselle de Kerguen d'un ton sérieux, je n'ai pas eu le loisir de le faire.

— Vous étiez donc bien occupée ou bien absorbée ?

— Oui, fit simplement la jeune fille en rêvant.

André mit sa main sur la main longue et blanche qui errait au bord de la table.

— Je ne vous demande rien, dit-il. Et pourtant !...

— Pourtant, vous auriez bien envie de savoir... Quoi? Mes ennuis, mes chagrins? Car ce ne sont pas les joies, que l'on cache d'ordinaire.

— Va pour les chagrins !

— Non. Vous avez bien assez des vôtres.

— Vous les connaissez donc ?

— Je ne les connais pas autrement que par l'ombre qu'ils projettent sur vous... et autour de vous.

— Est-ce un reproche ?

— Nullement. Il est naturel que l'on reflète autour de soi ce que l'on ressent.

— Tout ce qu'on ressent? demanda André en appuyant avec intention sur la main dont il avait pris possession.

Troublée, mademoiselle de Kerguen se leva sans répondre. — Mais alors, André l'attira presque violemment à lui ; et, la regardant avec avidité :

— Tous mes ennuis, tous mes chagrins, vous

les connaissez. Mes ennuis, ce sont de simples soucis d'argent; quant à mes chagrins, vous en personnifiez la moitié.

— Et... l'autre moitié ?...

— C'est ma femme qui la personnifie. Le mariage me pèse...

— Il est trop tard et trop tôt tout à la fois pour le dire.

— Soit. Mais cela ne change rien à mon état.

— C'est précisement parce que cela ne change rien, qu'il ne faut pas le dire.

— Enfin, je le répète, vous connaissez tous mes ennuis et tous mes chagrins... Pourquoi ne voulez-vous pas me confier les vôtres, puisque vous en avez ?

— En êtes-vous sûr ?

— Oui, j'en suis sûr... plus sûr que jamais depuis ce retour mélancolique ou assombri auquel je viens d'assister... Mettons donc tout cela en commun, croyez-moi : ce sera moins lourd à porter. Aimons-nous !

— Taisez-vous !

— Ma voix vous effraie?

— Non, mais votre pensée...

— Niez donc, à présent, que la vôtre soit pareille à la mienne !

Et, se dressant tout à coup, il enlaça la jeune fille. Mais celle-ci se débattit et lui échappa.

— Non ! fit-elle. Nous ne devons pas succomber... Était-ce donc la peine de tant lutter contre nous-mêmes, et d'être si longtemps victorieux, pour en venir là ?... Car enfin, nous l'avons presque été, victorieux ! Ce n'est pas d'hier que nous nous aimons, et c'est aujourd'hui la première fois que nous parlons de cet amour... Oui, vous, comme moi, vous avez su vous taire pendant un an, deux ans peut-être... Pourquoi, grand Dieu ! avoir rompu ce silence si nécessaire ?

— Pourquoi ? C'est que tout s'use, et principalement la patience, la contrainte... Et puis, jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais eu la certitude d'un chagrin caché dans votre vie, d'un chagrin déterminé, précis, autre enfin que celui qui peut résulter d'une condition mé-

diocre et d'une existence manquée. Cette certitude, que je viens seulement d'acquérir, m'a poussé à bout ; une espèce de jalousie s'est emparée de moi ; j'ai voulu tout savoir, j'ai voulu vous mettre au pied du mur en vous avouant catégoriquement ma tendresse, ma passion...

— Eh bien ! interrompit Yvonne avec une exaltation soudaine, s'il en est ainsi, c'est peut-être un bien que vous ayez parlé... Ah ! vous êtes jaloux d'un passé que vous ignorez ? Ah ! vous voulez tout connaître ?... Apprenez donc, André, qu'il n'y a plus de mademoiselle de Kerguen depuis quelque cinq ans.

— Quoi, s'écria le jeune homme après un moment de stupeur. Vous êtes mariée ?

— Oui ! J'ai épousé un Anglais pendant mon séjour là-bas... Je m'appelle mistress Wilburn.

— Et votre mari ? Il est mort ?

— Il est vivant... C'est lui que j'ai été voir à Saint-Nazaire. Il allait s'y embarquer pour l'Amérique centrale, où il a l'espoir de faire fortune et où il voulait essayer de m'emmener...

— Je ne comprends pas bien, murmura André.

— En trois mots, voici mon histoire. Isolée, sans avenir, sans lendemain, je me suis mariée en Angleterre avec un homme qui ne me déplaisait pas et qui, m'aimant, me prenait comme j'étais, c'est-à-dire sans rien... Or, cet homme, quoique intelligent et laborieux, s'enivrait tous les soirs... J'ai pris la fuite, et vous m'avez recueillie sans que j'aie cru devoir vous avouer un mariage qui me rendait plus honteuse que je ne l'eusse été d'une faute et qui, d'ailleurs, avait si peu duré ! Voilà... Et maintenant, soyez épris d'une épouse fugitive, d'une femme sans foi ni loi, que son mari peut poursuivre et reprendre en tout lieu, à toute heure... s'il ne préfère l'oublier à grand renfort de rasades !

II

André, surpris et atterré par la révélation qu'il venait d'entendre, avait laissé Yvonne se retirer, sans faire aucun mouvement pour la retenir.

Ainsi, cette amie tant aimée, tant respectée aussi, à qui il n'avait jamais osé avouer catégoriquement sa passion, ce n'était pas la jeune fille pure qu'il avait cru accueillir sous son toit et dont le repos, comme l'innocence, lui avait été longtemps sacré : c'était une femme évadée du mariage, Dieu savait après quelles

aventures ! C'était une irrégulière, et qui avait trompé ceux qui lui avaient, de si bon cœur, donné asile ! Pendant des mois et des années, elle leur avait menti, elle leur avait volé leur pitié, leur respect !... Elle lui avait volé son amour ! Car il ne l'eût pas aimée comme il l'aimait, s'il eût su ce qu'elle était, — il le croyait du moins. — Et de même qu'elle lui avait volé son amour, elle avait volé à Gertrude la meilleure part de son amitié...

André Raiz, tout jeune qu'il était encore, avait connu bien des déceptions. Aucune ne l'avait atteint si profondément.

Son histoire était mélancolique, — nullement tragique jusqu'alors, mais dominée par cette demi-malchance qui énerve, à la longue, les courages les plus résistants, lasse toutes les patiences et finit par avoir raison des âmes les mieux trempées. — L'infortune absolue serait souvent préférable, parce qu'elle fait rebondir très haut ceux qu'elle ne tue pas sur le coup.

Élevé à Paris, où son père, officier général, était nanti d'une fonction de son grade, André

avait entrevu des destinées brillantes, qui ne s'étaient point réalisées. Très intelligent, fort de ses relations et d'un nom honoré, presque célèbre, il était entré tout jeune dans la diplomatie. Sa mère était déjà morte, lui laissant une fortune assez modeste ; son père mourut bientôt, ne lui laissant guère que la terre des Fossés, d'un rapport médiocre, parce qu'elle avait été fort négligée, et dont les revenus se trouvaient, d'ailleurs, grevés de charges et de dettes accumulées par une détestable administration. Le jeune homme, qui venait d'être nommé à son premier poste diplomatique, comprit que sa fortune serait insuffisante pour la carrière qu'il avait choisie, et d'autant plus insuffisante que, s'il n'y donnait tous ses soins, et sur l'heure, elle menaçait d'être bientôt réduite à rien ; il démissionna donc : premier et cruel déboire. Il s'établit d'abord aux Fossés ; mais, dans cette solitude, il ne tarda pas à s'assombrir de telle sorte qu'il dut se fixer à Nantes où il avait quelques parents et quelques amis, pour ne pas céder à la tentation de

vendre son domaine dans de mauvaises conditions, et à seule fin de s'en débarrasser. Là, il put continuer à s'en occuper utilement, la distance qui l'en séparait étant de celles que l'on franchit, au besoin, tous les jours. Mais alors, la vie de province fit sentir ses mille et une vexations au jeune Parisien, qui était cependant d'origine provinciale et accoutumé à des déportements très modérés. Derechef il s'ennuya. Et, par suite, il songea à se marier. — Cette pensée morale ou ce banal désir fut sa perte.

Si le père d'André Raiz, bon vivant autant que bon soldat, n'avait jamais témoigné d'une excessive sentimentalité, le jeune homme tenait de sa mère, morte jeune, mais qu'il avait assez connue pour l'aimer et la regretter de tout son cœur, une âme affective, tendre, rêveuse, que contrariait, sans la réduire, l'hérédité paternelle. De là des instincts un peu contradictoires, un mélange de sentiments et d'appétits, de l'incertitude morale enfin, mais avec prédominance du rêve sur les penchants matériels et les convoitises, des aspirations idéales

sur les besoins positifs. — Bref, André était de ces gens qui ont la volonté ou le désir plutôt que la faculté d'aimer : race malheureuse, comme celle des artistes plus convaincus que doués, mais infiniment nombreuse aujourd'hui, surtout en France.

Et, de fait, jamais il n'avait été très heureux dans ses amours de jeune homme, quoiqu'il eût eu un nombre raisonnable de bonnes fortunes, que lui avaient values sa moustache et sa distinction, son esprit et la coupe de ses vêtements. Il n'avait jamais été aimé, comme il n'avait jamais aimé, qu'à demi : tout un côté de sa nature échappait à la sommaire appréciation des femmes, tandis que rien n'échappait à l'implacable rigueur de son analyse, à l'acuité de son jugement.

Dans un autre ordre d'idées, il n'avait guère été mieux compris. Quand il avait quitté sa carrière, en effet, on l'avait blâmé, quoique la décision qu'il avait prise lui eût été dictée par la raison même. Il avait entrepris ensuite de se créer, à Nantes, une situation lucrative en se

faisant inscrire au barreau de la ville : on l'avait blâmé encore, sans savoir pourquoi, et pas du tout aidé dans le projet qu'il avait formé d'ouvrir un cabinet d'avocat d'affaires. Alors, il s'était résigné à vivre de ses rentes, qui étaient médiocres, mais presque suffisantes, depuis qu'il avait remis un peu d'ordre dans la gestion de ses propriétés : on le blâma derechef, parce qu'on ne le trouvait pas assez riche pour mener une vie oisive.

Il prit donc son parti d'être blâmé et se réfugia dans l'étude. Déjà fort instruit, il s'attacha à devenir très savant. Mais il devint aussi très sauvage, sans prendre goût à la sauvagerie.

Sur ces entrefaites, il entra, par hasard, en relations de voisinage avec la famille d'un industriel de la région, lequel habitait un grand domaine sis à deux ou trois kilomètres des Fossés. — M. Duchamp avait fait dans les lainages une prompte fortune, qu'il était en train de défaire dans des ardoisières purement chimériques : il n'avait pu se résoudre à l'inac-

tion complète; mais son ardeur laborieuse, comme beaucoup de bons sentiments, devait être fort mal récompensée dans sa persistance et finir par engendrer une ruine absolue.

Cette famille Duchamp, dont le nom s'était écrit, disait-on, en deux mots avant la Révolution, laquelle a, comme chacun sait, groupé presque autant de syllabes qu'elle a dispersé de gens et abattu de têtes, — ceci, d'ailleurs, plus durable que cela, — cette famille Duchamp avait été longtemps parmi les plus considérées de la province. Tous ses membres, depuis l'époque révolutionnaire, avaient courageusement et honnêtement travaillé à relever une fortune ancienne, dont il n'était demeuré que des débris ou des vestiges, jusqu'à ce que, enfin, le père de Gertrude eût réussi, pour un temps, à lui rendre l'auréole qu'elle avait perdue. Aussi l'avait-on en grande estime et ne craignait-on pas de frayer avec elle, même dans des milieux aristocratiques où les préjugés nobiliaires et l'esprit de caste, aggravés par les petitesses de la routine provinciale, régnaient encore : on

lui tenait compte de son passé. Seulement, à l'époque où André rentra en rapports avec elle, elle ne jouissait plus que d'un reste de considération, les mauvaises affaires étant le commencement des mauvaises réputations. — Mais cela n'empêchait pas mademoiselle Gertrude Duchamp d'être, à cette époque-là, une fort jolie blonde.

Et le jeune baron Raiz des Fossés, à qui était venu, avec le mépris de l'opinion, le besoin de la braver, se mit en tête d'épouser la fille de M. Duchamp, pour laquelle il ressentait une sympathie très évidemment partagée. Ce qu'il avait de parents et d'amis, tout le clan des donneurs de conseils s'insurgea contre un tel projet. On lui remontra, — non sans raison, du reste, — que c'était une insigne folie que de vouloir, dans une position de fortune plutôt étroite, s'unir à une jeune personne dont la dot était désormais problématique, et qu'il sacrifiait ainsi ses plus belles chances, ses seules chances d'avenir, — lesquelles résidaient essentiellement dans la conclusion d'un beau ma-

riage, que son titre et la possession d'une terre devaient lui faciliter, selon toute apparence. — Naturellement, il s'entêta; et tant de remontrances ou d'objections n'eurent d'autre effet que de transformer une inclination modérée en une sorte de passion cérébrale, où il apporta, avec la générosité vraie de sa nature, l'entraînement factice d'une sentimentalité romanesque, exaltée par la contradiction et restée jusque-là sans emploi sérieux.

Il se maria donc. Son beau-père acheva de se ruiner. Et alors, le pauvre André se trouva aux prises avec des difficultés sans nombre. Il dut venir en aide à la famille de sa femme; il hypothéqua de nouveau une grande partie de ses biens à peine libérés; il chercha une occupation qu'il ne trouva point; tout le monde se détourna de lui, comme s'il eût forfait à l'honneur, parce que l'on redoutait qu'il ne s'adressât à toutes les bourses amies ou supposées telles. Aller s'établir à Paris, pour tâcher d'y utiliser ses talents et son savoir, il y songeait souvent; mais, avec sa femme, qui

ne pouvait manquer de l'embarrasser beaucoup, c'eût été, peut-être, lâcher une proie, — bien maigre, à la vérité, — pour une ombre encore moins nourrissante. Sans compter que deux enfants étaient nés du mariage, deux enfants qui s'élevaient assez bien, et à peu de frais, dans la liberté des champs... Bref, André connut toutes les horreurs de la gêne et de l'angoisse en ménage : c'est dire qu'il connut la pire des conditions humaines.

A ce régime, tout ce qui aurait pu faire sa force s'usa en lui, — à commencer par son affection pour sa femme. — Ce n'était pas qu'il eût eu jamais le moindre reproche à lui adresser. Gertrude adorait son mari, ne vivant guère que pour lui et par lui. Cette grande tendresse, qui avait fini par se tourner en culte, — comme toutes les grandes tendresses de femme, — et qui s'était révélée avant le mariage, avait même profondément touché André et n'avait pas peu contribué à l'ancrer dans sa détermination matrimoniale. Mais, d'abord, rien ne résiste aux assauts quotidiens de la

gêne : cela fane et souille le bonheur domestique aussi sûrement que des bourrasques réitérées flétrissent les fleurs dans les jardins. Allez donc vous aimer au milieu des factures impayées et des protêts! Faites donc des projets d'avenir (ce qui constitue plus de la moitié du bonheur), quand le lendemain même vous apparaît comme incertain, et que ce lendemain ne vous concerne pas seuls, mais vos enfants avec vous!

Et puis, il faut le dire, la vie de ménage, sans les correctifs, — souvent dirimants, d'ailleurs, — du luxe et de la mondanité, rend l'amour tout de suite vulgaire, à moins qu'elle ne s'adapte à des natures très simples et très nobles à la fois. Or, la nature d'André était noble sans être simple, et celle de sa femme n'était guère que simple.

De là toutes sortes de prompts désenchantements, exaspérés par les mesquineries d'une existence de plus en plus étroite et par d'incessants soucis d'argent. A peine André en avait-il fini avec une inquiétude ou une préoc-

cupation financière qu'une autre surgissait. Ce qu'il parvenait à économiser d'un côté, il le voyait aussitôt absorbé ou menacé d'un autre côté. La nécessité l'initiait, chaque jour davantage, à cette décevante besogne qui est le lot d'une portion notable de l'humanité et qui consiste à chercher l'équilibre d'un budget boiteux, équilibre forcément instable. On le redresse à droite : il penche à gauche; on le remet d'aplomb : il cloche de plus belle. — Pour qui n'a pas été élevé parmi ces transes et dressé, dès la première jeunesse, à cet exercice navrant, c'est le découragement à brève échéance, c'est le dégoût du mariage, sinon de la vie même, c'est la faillite du bonheur honnête, et, quelquefois, assez souvent, la banqueroute du devoir et de l'honneur.

Élevé dans l'aisance, presque dans la richesse, puis lancé tout jeune dans la carrière des ambassades, à l'âge où l'on a des illusions sur bien des choses, mais principalement sur les carrières dites brillantes, le fils du général baron Raiz des Fossés n'avait eu ni le loisir, ni

la pensée de se préparer aux exigences d'une médiocrité si proche voisine de la misère. Inapte à ce genre d'existence, il y fut maladroit; il s'y consumait, grossissant encore, de ses inquiétudes parfois excessives et de ses rages impuissantes, des difficultés et des ennuis suffisamment redoutables déjà. Non content de se désoler de ce qui était sans remède en sa détresse, il prenait au tragique les moindres anicroches et voyait l'annonce d'une catastrophe dans la réception du moindre grimoire à l'effigie du fisc. Il ne pouvait s'accoutumer à ce fastidieux trantran, semé de sursauts, des existences trop étroites, où les dépenses engendrent les dettes avec une monotonie qu'entrecoupent seules quelques réclamations plus ou moins brutales se faisant jour par-ci par-là : il manquait d'insouciance, de cette insouciance qui est la vraie, l'unique philosophie du pauvre et la suprême sagesse de tous les malchanceux.

A la fin pourtant, il se jura d'être habile et se mit à étudier, avec une rage froide, l'éco-

nomie politique et la finance, — histoire de prendre sa revanche.

Entre temps, mademoiselle de Kerguen, — ou celle qu'il ne connaissait encore que sous ce nom, — avait fait irruption dans sa vie, s'offrant à surveiller la première éducation de ses enfants, en échange de l'hospitalité qu'il l'avait priée d'accepter, de concert avec Gertrude, amie d'enfance de la soi-disant jeune fille. Il l'avait accueillie avec joie, comme un auxiliaire utile, en même temps que comme une précieuse diversion, mais sans aucune arrière-pensée louche ou équivoque.

Parfaitement distinguée, jolie, séduisante et surtout fine, aristocrate de ton et de manières, elle faisait un dangereux contraste au charme un peu bourgeois et chaque jour plus épais de la bonne Gertrude. Il l'aima donc; et rien n'était plus naturel, plus inévitable même que cet amour, auquel s'était mêlé une sorte de respect attendri pour l'isolement, pour le malheur et pour la virginité de celle qui l'avait involontairement provoqué et très vite

partagé. Mais, le jour même, — on l'a vu, — où la passion d'André avait enfin triomphé de son respect, une révélation qu'il était loin de prévoir avait ruiné le fondement le plus solide de ce respect : sa croyance à la virginité d'Yvonne et à la parfaite honnêteté de la prétendue jeune fille.

Restait à savoir si l'amour aurait la vie plus dure que l'estime.

C'était infiniment probable. D'abord, parce qu'il en est presque toujours ainsi. Et ensuite, parce que les seuls hommes (s'il y en a) qui puissent subordonner leur amour à leur estime sont des croyants, et qu'André n'en était pas un. Il lui restait un fond de sentimentalité; il ne lui restait plus de foi : il avait eu trop de mécomptes et de déceptions, outre qu'il avait trop étudié, trop approfondi la vie sans la comprendre. — L'aveu d'Yvonne avait atteint le jeune homme au cœur en lui dépoétisant son amour. Mais une blessure ne guérit pas une autre blessure.

III

— Quoi ! Après ce que vous avez appris hier sur ma personne !

— Ce que j'ai appris sur votre personne change-t-il votre personne même ?

— Il me semble...

— Eh ! oui, c'est vrai... Vous n'êtes plus la même à mes yeux...

— Ah ! fit Yvonne avec un vague accent de regret. Vous voyez !

— C'est-à-dire que vous ne m'êtes plus sacrée. Mais je vous aime tout autant... peut-être même davantage.

— Voilà qui signifie, n'est-ce pas ? que vous n'avez plus de respect pour moi et que, ne me respectant plus, rien ne s'oppose à ce que vous m'offriez de devenir votre maîtresse ?

— Asseyons-nous et causons, dit André pour toute réponse.

C'était le matin, un gai matin d'avril. Sur la campagne blonde errait une brume floconneuse et transparente, qui prêtait au paysage un vrai charme de rêve : on en devinait les accidents et les contours plutôt qu'on ne les percevait avec netteté. Une brise fraîche, progressivement attiédie par le soleil montant, promenait de subtils aromes de printemps le long de la terrasse, où la jeune verdure des arbres semblait mettre déjà comme une promesse d'ombre sous les claires ramées. Dans le lointain, le fleuve, ainsi qu'une large bande de moire ennuagée de dentelle, scintillait vaguement à travers la buée matinière, — cette haleine de la nature au réveil.

— Pour la première fois depuis bien longtemps, dit André, ce paysage me plaît. Il est

vague, indécis et charmant comme apparaît la vie, à l'aurore de la jeunesse, et l'amour, à l'aube de nos sens...

— Oui, interrompit Yvonne avec une conviction chagrine. Et ces voiles, faits de brouillard tissu, qui poétisent si bien toutes choses, ne devraient jamais se lacérer ni se dissoudre... Ne les déchirons pas, je vous en prie !

Elle avait parlé sur un ton de supplication plaintive. André lui répondit avec une brusquerie soudaine :

— Il est trop tard. D'ailleurs, il faut que le brouillard se dissipe, que la réalité fasse place au rêve, que l'horizon se précise, dans notre vie comme dans les paysages... Regardons devant nous, voulez-vous ?... Je suis horriblement las de l'existence que je mène. Sans vous, sans votre présence, j'aurais fui, j'aurais déserté...

— Et votre femme ?

— C'est, non pas par elle, certes ! mais cause d'elle que je me trouve engagé dans une impasse. Il faut bien que j'en sorte... faute

de quoi, nous y péririons tous. J'ai eu la pensée généreuse de me marier sans consulter mon intérêt. J'aimais ma femme, et surtout elle m'aimait. Elle me faisait pitié, en outre, avec l'avenir qui l'attendait, au milieu d'une famille ruinée, aigrie. Sachant quelle sympathie elle avait pour moi et quelles espérances elle avait mises en moi, je n'aurais jamais eu le courage de l'abandonner : cela m'eût semblé une lâcheté abominable, une odieuse trahison... Je l'ai donc épousée, et j'ai par là même assumé la responsabilité de son bonheur. Soit! Mais, si tous mes maux, en ce qu'ils ont d'irréparable, sont venus de ce mariage, est-ce ma faute? Si ma générosité a été la cause de ma ruine, dois-je mourir à la peine, sans profit pour personne? Suis-je responsable de la cruauté bête des lois naturelles et des lois sociales, qui veulent que les seules folies sans remède soient les folies généreuses, que la seule de nos erreurs qui puisse être définitive soit précisément la plus légitime et la plus honnête?... Vous avez deviné quelque chose de

l'enfer où je me débats, luttant contre des difficultés sans cesse renouvelées et aggravées... Et vous savez bien que, sans vous, sans le charme de votre présence, je serais déjà parti...

— Parti ? interrompit Yvonne. Mais cela, je le comprends ! Vous êtes intelligent, instruit, savant même. Que vous ayez la pensée de demander votre salut à vos facultés, rien de plus naturel. Partir, ce n'est pas fuir, ce n'est pas déserter. Et Gertrude elle-même, j'en suis sûre...

— Mais non ! Et voilà bien ma misère, s'écria André, ma secrète et ma plus véritable infortune ! Gertrude ne veut pas me quitter. Elle veut bien que j'aille à Paris, mais elle prétend m'y accompagner ! Pour rien au monde, elle ne consentirait, dit-elle, à me laisser partir seul, prétendant que son devoir est de me suivre et que le mien est de ne pas me séparer d'elle. Or, je vous le demande, puis-je aller chercher fortune au loin, en traînant après moi toute une famille, toute une smalah ? Puis-je abandonner ce domaine, les derniers

débris de mon patrimoine, auxquels ma surveillance et mon activité seules peuvent communiquer encore un semblant de fécondité, les abandonner pour toujours, sans savoir ce que je trouverai ailleurs, ni même si je trouverai quelque chose? Emmener tout mon monde à la poursuite de l'inconnu? Ne laisser personne ici?... Ce serait fou, et c'est impraticable.

Yvonne réfléchissait. Ses traits fins et corrects s'étaient empreints d'une gravité triste, qui, d'ailleurs, ne messeyait point au caractère net et sérieux de sa physionomie. Sous sa chevelure d'un blond cendré, qu'encadrait une simple capeline mauve, ses yeux pâles de néréide s'assombrissaient par degrés.

— Vous avez raison, dit-elle après un temps assez long. Mais, s'il est vrai qu'il y aurait folie à vous embarrasser de toute une famille pour courir après la fortune, je ne verrais rien que de fort raisonnable à ce que vous allassiez vous établir provisoirement à Paris en compagnie de votre femme...

— Et mes enfants ? et mon domaine ? interrompit André avec impatience.

— Avez-vous confiance en moi ? demanda Yvonne simplement.

Il la regarda ; et, la voyant calme, résolue, sérieuse, un peu triste, il comprit le sens et la portée de la proposition qu'elle voulait lui faire.

— Je vous devine ! s'écria-t-il avec plus d'indignation que de reconnaissance. Vous prétendez, en vous dévouant à mes enfants et à mes intérêts, vous exonérer de mon amour !

— Le mot n'est pas exact, répliqua Yvonne avec tristesse. A part cela, vous devinez juste. Je ne veux pas répondre à votre amour, parce que je n'en ai pas le droit. Je ne trahirai point Gertrude.

— Ne l'avez-vous pas déjà trompée ? fit André avec amertume.

— Je lui ai menti, mais sur des faits qui ne la concernent en rien. Je l'ai trompée, mais comme un fugitif, comme un proscrit trompe, par nécessité, les gens à qui il demande asile : je ne l'ai point trahie... Et, encore une fois, je

ne la trahirai point... surtout de cette trahison basse, honteuse entre toutes, qui se renouvelle chaque jour. A ce foyer, où elle m'a donné place, ce serait une dégoûtante hypocrisie... Jamais !

Elle parlait d'un ton ferme, qui ne permettait guère de recourir aux sophismes et aux arguties sur lesquels la passion a coutume d'étayer ses plaidoiries contre le devoir ou contre l'honneur. André jugea tout de suite que sa cause était compromise, sinon perdue. Et il se contenta de murmurer :

— Pourquoi donc avoir prétendu que vous m'aimiez ?

Mais, à ces mots, Yvonne saisit les mains du jeune homme en s'écriant :

— Je vous jure que je vous ai dit la vérité ! N'en doutez jamais, et laissez-moi cette joie austère de vous le prouver honnêtement.

André réfléchit dix secondes. Puis, se levant avec une sorte de dépit mêlé de quelque résignation :

— Soit ! fit-il. J'y consens. J'accepte ce que

je ne pourrais, d'ailleurs, sans ridicule, appeler votre sacrifice... On ne se sacrifie point, quand on ne songe qu'à son salut.

— Pardon ! C'est, bel et bien, un sacrifice, insinua Yvonne avec douceur. Car je vous aime ; et, non seulement je renonce à vous, mais je me prive de ce qui était mon bonheur : je me prive de partager votre existence, de vivre sous le même toit que vous...

— Ah ! si vous dites vrai, quelle folie !

L'espoir lui revenait de la fléchir. Et, au risque d'être vu, il s'agenouilla tout près du banc où elle était assise.

— Songez donc, reprit-il plein de feu, que nous pouvons être heureux loin d'ici !... La trahison routinière vous répugne, le mensonge quotidien vous fait horreur... Et à moi donc !... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le sort nous a maltraités tous deux : nous nous révoltons tous deux... Nous avons voulu être heureux en nous conformant aux lois de la morale vulgaire, et nous n'avons rencontré, dans ces chemins frayés, que horions et misères : nous

nous jetons dans la campagne, nous revenons à la loi naturelle, nous écrivons nous-mêmes le code auquel il nous plaira de soumettre notre vie... Nous ne serons ni les premiers, ni les derniers à le faire, allez !... Écoutez-moi, Yvonne... Croyez-moi surtout ! J'ai besoin de vous, de votre amour, pour m'encourager, pour me soutenir... C'est ma faiblesse de ne pouvoir me passer d'une affection tendre et romanesque; mais ce peut être pour moi une source de force et d'énergie que cette faiblesse, si vous êtes là, vaillante, aimante, qui me donniez le réconfort de votre beauté, de votre grâce, de vos caresses !...

— Mais c'est le rôle de votre femme !

— Je n'aime pas ma femme, dit sèchement André, et je vous aime.

— Mais je ne puis usurper sa place !

— Et... et si elle n'en veut pas, de cette place ?

— Si elle n'en veut pas !... Vous délirez ! Elle qui vous aime tant !... D'ailleurs, d'après ce que vous me disiez vous-même, il n'y a

qu'un instant, ne s'est-elle pas prononcée déjà ?

— Gertrude est une excellente créature, et des plus aimantes, mais qui raisonne comme un enfant... ou qui ne raisonne pas du tout. Elle ne souffre de notre situation que parce qu'elle m'en voit souffrir. Elle accepterait parfaitement de vivre comme nous vivons, au jour le jour, pourvu que je fusse aimable et caressant... Il y a des femmes aimantes qui sont ainsi : le mariage n'est pour elle qu'une amourette devant durer toute la vie... Eh bien ! je dis que, si je représente à ma femme que nous devons quitter cette maison pour aller courir les aventures, ou plutôt que je dois aller courir les aventures tandis qu'elle me suivra pour prendre soin de mon ménage, sans pouvoir m'accompagner au dehors, je dis qu'il est fort possible qu'elle décline mon offre... Oh ! certes, elle accepterait, si j'insistais. Mais ce serait alors une espèce de violence que je lui ferais, une violence morale, tout au moins, que vous ne pouvez me conseiller de lui faire... Donc, si elle ne veut pas de la place que vous lui assignez près de moi,

ou si elle n'en veut qu'à la condition d'une impossible communauté d'existence...

Il avait quitté sa posture de soupirant actif, c'est-à-dire qu'il s'était relevé; mais, debout comme à genoux, il était pressant, ardent, inquiétant. — Yvonne l'arrêta du geste, en lui désignant la maison, d'où l'on pouvait les apercevoir.

— Prenez garde, lui dit-elle. Mon rôle est embarrassant et difficile; ne le rendez pas intenable.

Comme André, sur ces mots, voulait lui prendre les mains, elle tourna la tête, encore une fois, du côté de la maison; et, juste à point pour légitimer cette persistante inquiétude, madame Raiz sortit, appelant son mari. Celui-ci, au lieu de s'arrêter dans une évolution qui ne laissait pas d'être compromettante, s'empara des deux mains de son interlocutrice en lui disant :

— Laissez-moi faire. Vous allez être édifiée tout de suite.

Et, sans paraître s'occuper autrement de sa

femme, qui s'avançait pourtant le long de la terrasse et allait bientôt rejoindre les causeurs, il se mit à parler avec plus d'animation que jamais.

— Qu'est-ce que ce conciliabule si mouvementé? demanda Gertrude d'une voix empreinte de plus d'étonnement que d'inquiétude.

— Je remerciais Yvonne avec la chaleureuse émotion que m'inspirait son offre... Sais-tu ce qu'elle me propose? De rester ici avec les enfants, pour te permettre de m'accompagner à Paris, si, comme je lui en exprimais la crainte, je suis décidément obligé de m'y rendre dans le dessein d'y trouver quelque emploi qui améliore un peu notre situation.

— Il s'agit donc d'une résolution nouvelle?

— Pas précisément, répondit André. Mais, plus nous allons, plus les choses se compliquent. Et, bon gré mal gré, il faudra bientôt prendre un grand parti.

— Il me semble que tu aurais pu m'en parler d'abord, fit observer madame Raiz d'un ton piqué.

— Ne t'en ai-je pas parlé dix fois pour une?

— Alors, tu trouverais naturel que j'abandonnasse mes enfants?

— Si tu ne te soucies pas de me laisser partir seul, je ne vois pas d'autre moyen de concilier tes exigences avec les nécessités de ma position.

— Sais-tu que cela ressemble à un ultimatum?

— Soit! répliqua brusquement André. Puisque l'occasion s'en présente, juste au moment où de nouvelles réflexions s'imposent à moi, par suite de complications récentes; puisque je ne puis douter que tu ne t'aveugles sur notre sort réel et sur l'avenir qui nous attend, va pour l'ultimatum!... Au commencement de l'automne, je quitterai les Fossés... Avec toi, si tu veux; sans toi, si tu préfères demeurer ici en compagnie de tes enfants, comme c'est ton droit... et peut-être ton devoir... Enfin, tu y réfléchiras.

— Mais pourquoi ne partirions-nous pas tous?

— Eh! grand Dieu! Faudra-t-il te l'expliquer une fois de plus? t'exposer encore par le menu des raisons qui, d'elles-mêmes, s'imposent et que ton amie a comprises d'emblée, puisque, tout de suite, elle s'est offerte...

— A me remplacer auprès de mes enfants! interrompit Gertrude. Comme si c'était acceptable! comme si c'était possible!

— Je t'ai donné le choix entre deux combinaisons, s'écria André d'une voix presque irritée, et je n'en connais point d'autres! Si tu en trouves une troisième, tu me l'indiqueras... En attendant, tu ne t'étonneras pas que je m'en tienne à ma résolution de quitter les Fossés avant l'hiver prochain.

Sur ces mots, le jeune homme s'éloigna rapidement, laissant les deux femmes tête-à-tête.

Gertrude regarda Yvonne assez longtemps, sans parler. Un travail pénible se faisait évidemment dans son esprit, car une expression de plus en plus chagrine assombrissait sa physionomie douce et un peu insignifiante.

— Es-tu sûre, dit-elle tout à coup, de ne pas me desservir avec tous tes bons offices?

— Que dis-tu?... Explique-toi.

— Mon Dieu, je voudrais m'illusionner encore, comme je l'ai fait longtemps. La jalousie et la méfiance sont si peu dans mon caractère! Est-ce bonté, faiblesse, ou simplement paresse d'esprit? Je ne sais trop. Mais je répugne au soupçon... Cependant, je ne puis guère fermer les yeux à l'évidence... Et l'évidence, c'est que tu es avec mon mari contre moi.

— Contre toi!... Ah! si tu savais, ma pauvre amie, à quel point tu es injuste!

— Oui, je comprends bien ce que tu veux dire. André t'a prise en goût, par désœuvrement; il t'a fait la cour, et tu l'as poussé à chercher une diversion dans des entreprises lointaines... Pour faciliter son départ, tu as été jusqu'à lui offrir de rester ici avec les enfants, pendant que je l'accompagnerais dans ses pérégrinations... C'est, en effet, du dévouement de ta part. Mais ce qui gâte cette abnégation, c'est que tu sauvegardes ainsi ta vertu

plus que mon repos. Or, ta vertu, dont je n'ai jamais douté, d'ailleurs, tu aurais pu la sauvegarder autrement.

— En m'en allant? fit Yvonne. Crois bien que j'y ai pensé, et n'oublie pas qu'il en est toujours temps.

— Tel n'est pas le sens de mes paroles, ma chère amie. Mes soupçons, puisque soupçons il y a, n'atteignant point ta vertu, ne te commandent pas la fuite... ni même la retraite... J'ai voulu te faire comprendre que tu aurais dû m'avertir plus tôt, puisque j'étais aveugle... voilà tout.

— Tu conviendras que l'hésitation m'était permise, dit posément Yvonne. Ce sont choses au moins délicates, que ces bons avis qui peuvent ruiner à tout jamais la paix d'un ménage !

— Crois-tu la mieux assurer ou la mieux défendre, cette paix de mon ménage, en poussant mon mari dans une voie où je ne puis le suivre?

— Ah ! fit Yvonne qui ne fut pas maîtresse d'un mouvement d'impatience. Ton mari dit vrai : tu déraisonnes !

De fait, madame Raiz était de ces personnes peu clairvoyantes et doucement opiniâtres que l'on perd son temps à vouloir endoctriner. Elle ne comprenait rien à ce qui contrariait ses idées ou ses habitudes.

— Je déraisonne, reprit-elle en s'animant, parce que je prétends qu'une femme, une jeune fille peut demeurer vertueuse sans fuir et sans pousser dehors le mari de son amie !

— Que faire pourtant ? demanda Yvonne dont l'impatience s'aggravait à vue d'œil. A t'entendre, on croirait presque que tu me reproches de ne pas être d'humeur à affronter indéfiniment un danger très menaçant !

— Il n'y a pas de danger pour les honnêtes femmes, déclara Gertrude avec une sincérité d'accent qui attestait sa conviction.

— Eh bien !... Je ne suis peut-être pas honnête femme, à ta manière, avec la même sérénité de vertu... J'ai reconnu l'existence d'un danger qui nous menaçait toutes deux, et je me suis efforcée de le détourner... Aussi bien ne s'agit-il pas d'une idée nouvelle suggérée

par moi à ton mari, mais d'un projet qu'il caresse depuis longtemps comme un moyen de salut pour lui et pour les siens... Si tu ne vois pas clair, tant pis pour toi ! car tu perdras non seulement la société de ton mari, mais son affection.

— Je l'ai déjà perdue, fit madame Raiz avec amertume, puisque tu en as hérité !

— Comment ! je fais ce que je peux pour que vous demeuriez unis ! je m'offre à rester seule ici avec vos enfants ! et voilà de quelle nature sont tes remercîments !... Ah ! ma chère, je renonce à une tâche décidément au-dessus de mes forces... C'est bien... Je quitterai cette maison, et dès demain !

— Mais, s'écria madame Raiz toute saisie, ce n'est pas là ce que j'attendais de toi ! Que dira André ? Que ferai-je ?

— Ce que tu voudras, ce que tu pourras...

Et, près de sangloter, Yvonne s'éloigna comme quelqu'un qui ne saurait plus entendre à rien.

IV

Le soir, avant dix heures, chacun s'était cloîtré chez soi. André avait été absent tout le jour, et, rentré seulement pour le dîner, n'avait parlé que par monosyllabes.

Il y avait longtemps que les époux avaient inauguré, dans leur ménage, le régime de la séparation de corps, — ou plutôt il y avait longtemps que le châtelain des Fossés avait imposé ce régime à sa femme. — Il pouvait donc, en toute liberté, consacrer ses soirées et ses veilles, soit à ruminer ses déboires, soit à

se forger de belles chimères d'or pour orner les vagues perspectives de son avenir incertain.

Ce soir-là, plus inquiet, plus agité que rêveur, il avait déjà, par deux fois, ouvert et refermé sa fenêtre. Comme il s'en approchait une troisième fois, il remarqua, sur le sable de la cour, le va-et-vient d'un reflet lumineux. Il regarda l'heure à un vieux cartel de cuivre, appendu à la muraille ; puis, comme intrigué, il jeta un plaid sur ses épaules, modéra la flamme de la lampe argentée à tige mince qui brûlait sur le grand bureau de chêne, et descendit.

Dans la cour, il leva les yeux vers deux croisées qui, seules sur la longue façade grise, étaient encore éclairées. Toutes les autres dormaient, comme murées par leurs volets pleins.

Or, ces deux fenêtres étaient celles d'Yvonne. Depuis que son mari avait décrété le système des deux chambres, Gertrude avait repris ses enfants à Yvonne, qui avait eu longtemps près de son lit les deux petits lits blancs. La mère ne déléguait plus ses droits que pendant le jour. Mais une seule pièce la séparait de son

amie, qui pouvait, au premier appel, accourir à son aide.

André parut surpris que les contrevents n'eussent pas été fermés comme de coutume, puis plus surpris encore de constater, dans la chambre d'Yvonne, de continuelles allées et venues, trahies par les déplacements de la lumière. Il se promena quelques instants, songeur, hésitant. Et enfin, prenant un parti, il remonta l'escalier à tâtons.

Parvenu à l'étage, il s'engagea dans un long corridor sur lequel s'ouvraient les portes de toutes les chambres de maîtres du château. Et, devant l'une de ces portes, il s'arrêta, prêtant l'oreille.

Il entendait distinctement le bruit d'un pas léger vaguant par la chambre, sorte de trottinement, tantôt ralenti, tantôt précipité, toujours affairé. Après avoir écouté pendant quelques secondes, il alla, dix pas plus loin, appuyer son oreille contre une autre porte, derrière laquelle il ne perçut aucun bruit. Et alors, résolument, il revint à la première porte, en fit

avec lenteur tourner le bouton et, ayant mis un doigt sur sa bouche pour commander le silence, par crainte d'une exclamation de surprise ou d'effroi, il pénétra dans la pièce, non sans en avoir refermé la porte très soigneusement.

Deux bougies étaient allumées; devant un lit étroit de jeune fille, une malle était ouverte; sur tous les meubles, du linge, des robes, des objets épars étaient disposés pour un emballage immédiat.

— Comment osez-vous?...

— J'ai bien fait d'oser, répliqua André à voix basse en promenant ses regards autour de lui.

— Mais, si l'on vous entendait?...

— On ne peut pas m'entendre.

— Si l'on vous avait vu?...

— J'ai pris mes précautions. Avant d'entrer, je me suis assuré...

— N'importe! On peut vous avoir entendu. Et, sans vouloir dramatiser la situation, sans me soucier non plus de vous déclamer des reproches

indignés, je me crois en droit de vous dire...

— Tout ce qu'il vous plaira, interrompit André. Mais je vous défie de me faire regretter mon indiscrétion... Comment! vous vous apprêtiez à me fuir, à vous sauver de chez moi... Et il ne me serait pas permis de m'enquérir, par le seul moyen qui soit à ma portée, des motifs de cette fuite injurieuse!

Yvonne, sans feindre plus d'angoisse qu'elle n'en ressentait, témoignait par son attitude d'une réelle agitation.

— Calmez-vous, lui dit André, rassurez-vous. Si l'on m'avait surpris au moment où je me préparais à entrer chez vous, j'avais une excuse toute prête : le fait que vos volets, contrairement à l'usage, sont restés ouverts, eût paru suffisant pour justifier ma démarche. Quant à une surprise actuelle, ce n'est guère à craindre... Et, en tout cas, il y a un procédé fort simple pour prévenir tout accident de ce genre...

Ce disant, le jeune homme alla à la porte et donna un tour de clef.

— Heureusement, continua-t-il, vous n'avez pas pensé à cela avant mon arrivée !

Il revint sur ses pas. Puis, s'arrêtant au milieu de la chambre :

— Maintenant, ajouta-t-il, nous pouvons causer.

Yvonne fit un geste de dénégation. Il se rapprocha d'elle. Mais alors, elle eut un mouvement de véritable frayeur.

— Que craignez-vous? lui demanda-t-il avec un accent d'âpre ironie. Et ne savez-vous pas bien que vous êtes ici plus en sûreté que partout ailleurs?... Oui, quand vous aurez fui cette maison, qui m'empêchera de vous rejoindre? Et, quand je vous aurai rejointe, puisque vous m'aimez, quel obstacle moral y aura-t-il encore entre vous et moi?... Ici, je vous sens invulnérable; ici, je ne puis vous dissimuler, non plus qu'à moi-même, que toute faiblesse de votre part serait une trahison. Et l'accueil que vous avez fait aux premiers emportements de ma passion, ne me permet guère de vous croire capable d'un si prompt et si

complet oubli des devoirs de l'amitié. Mais, une fois hors de cette demeure, vous ne serez plus, si vous m'avez dit vrai, si vous ne m'avez pas trompé, si vous ne vous êtes pas trompée vous-même sur la nature de vos sentiments, vous ne serez plus qu'une femme aimante aux prises avec un homme amoureux, hardi, résolu. Comment vous défendrez-vous? Laissez-moi donc vous parler librement, et répondez-moi sans crainte. Pourquoi vous en allez-vous?

Elle lui dit ses raisons; et, tranquille désormais, lui raconta d'un ton posé son entretien avec Gertrude.

— Soit! répliqua-t-il. De telles susceptibilités, éveillées de part et d'autre, expliquent et légitiment votre résolution. Mais rien n'en nécessite l'accomplissement, puisque Gertrude elle-même le redoute, et que je reste, ou redeviens respectueux.

— Pour combien de temps? fit Yvonne avec un demi-sourire.

— Pour tout le temps que nous passerons

ensemble sous ce toit... Vous avez agi avec précipitation, convenez-en. Cette malle, que vous aviez à peine eu le temps de défaire, et qui était demeurée là, mauvaise conseillère, vous a trop tôt parlé de fuite ou de départ... Dites-moi que vous ne partirez pas, je me retire à l'instant. Mais, je vous en préviens, comme j'ai à vous entretenir de beaucoup de choses, si vous vous obstinez dans votre projet d'exode, je vous retiendrai jusqu'au matin, pour essayer de vous convertir à d'autres idées... Et, en cas d'insuccès, je vous suivrai.

— Vous déserteriez ainsi votre foyer, votre devoir?

— Un peu plus tôt, un peu plus tard...

— Un peu plus tard, vous pourrez partir sans manquer à vos devoirs, puisque vous partirez pour accomplir un dessein raisonnable et nécessaire.

— Croyez-vous que ce soit seulement pour cela que je partirai?... La vérité est que je suis las de mon devoir comme du reste... J'aspire à faire autre chose que ce que j'ai fait.

Car rien de ce que j'ai fait ne m'a réussi... Non seulement le respect du devoir ne m'a pas porté bonheur, mais il ne m'a pas charmé, de ce charme intime et doux, tant vanté des idéalistes... qui sont de grands dupeurs, quand ils ne sont pas de pitoyables dupes...

— Et vous pensez que le mépris du devoir vous réussira mieux? interrompit Yvonne.

— Je veux du moins m'affranchir de toute espèce d'entraves... sauf une. Devinez! Bref, je prétends vivre enfin libre... et heureux, si je puis. Le résultat de tant de méditations chagrines auxquelles je me suis abandonné dans ma retraite pleine de rancœur, le fruit amer de l'expérience que j'ai acquise à mes dépens, c'est la conviction, la certitude même qu'il n'y a pas, pour l'être vivant, de devoir qui prime le droit de vivre... Et par vivre, je n'entends pas seulement végéter, entretenir, vaille que vaille, un souffle disputé, mais se développer, s'épanouir selon toutes ses facultés...

— Pourquoi ne pas dire, pendant que vous y êtes : selon tous ses appétits?

— Je n'hésite pas à le dire dès qu'il s'agit d'êtres dont les appétits ne sont pas subordonnés à des facultés.

— Et la morale? fit Yvonne plus étonnée encore que scandalisée.

En fait, elle était par-dessus tout surprise de la brusque révélation d'un état d'esprit qu'elle n'avait point soupçonné. Jusqu'alors, elle avait considéré André comme un homme justement aigri par les rigueurs imméritées du Sort, mais non comme un insurgé. Elle n'avait vu en lui qu'un mécontent aimable; et elle l'avait aimé, autant peut-être par une de ces impulsives charités de femme malheureuse qui s'attendrit sur les misères d'autrui, rapprochées des siennes propres, que par un entraînement gradué du cœur et des sens.

— La morale? répéta le jeune homme avec un sourire de lassitude étrange.

Et il n'ajouta rien, — ce qui était une façon très suffisamment claire de s'expliquer sur la vanité du mot et le néant de la chose.

— Et les remords? reprit Yvonne.

— Ah! les remords! Que voilà bien une remarque féminine! Penser aux remords avant d'avoir commis la faute!... Le remords n'est rien autre chose qu'un retour intempestif aux superstitions dont on a su s'affranchir pour satisfaire ses passions. Le remords, c'est un malaise moral résultant d'une situation qui n'est plus d'accord avec les intérêts et les préjugés sociaux, malaise qu'aggravent souvent l'inquiétude d'un danger de représailles et aussi l'angoisse inhérente à tout état d'esprit nouveau qui semble vous isoler, vous séparer moralement de vos amis, de votre famille... Bref, c'est quelque chose de purement imaginaire. Et je me fais fort de ne jamais éprouver rien de pareil.

Yvonne hocha la tête en signe de doute. — Une femme peut admettre toutes les hardiesses de la pensée, excepté celle qui consiste à défier le remords.

— Mais, au fait, vous?... vous, Yvonne, qui, d'après vos confidences abrégées, n'êtes pas sans reproche?...

Il lui avait pris la main, comme pour l'encourager à compléter ses aveux.

— Eh bien! moi, répondit-elle, moi, mon cher André, je connais le remords... quoique je n'aie pas de véritable crime à me reprocher. J'ai fui mon mari, parce qu'il avait un vice répugnant, et que tout mon être se soulevait de dégoût à son approche; mais je ne suis pas encore convaincue que ce fût mon droit de le fuir... mon devoir étant, sans doute, d'essayer de le guérir. Un vice, en somme, est un peu comme une maladie. Et l'on n'a pas le droit d'abandonner un malade, sous prétexte qu'il vous dégoûte... surtout quand ce malade est votre mari.

— Cependant, fit observer André d'un ton curieux et involontairement narquois, vous avez eu le temps de la réflexion. Et il ne semble point...

— Vous êtes la personne, — dit avec vivacité la jeune femme, dont le teint blanc se rosa soudain, — à coup sûr la moins qualifiée pour m'adresser ce genre de reproche ou d'observation...

André l'attira à lui lentement.

— Voulez-vous dire, murmura-t-il d'une voix douce et caressante, que, si vous n'avez pas cédé au remords qui vous tirait en arrière, c'est que je vous retenais, moi... comme ceci... fortement, invinciblement, dans une étreinte presque insensible et cependant toute-puissante?

— Oui, répondit Yvonne en baissant la tête, c'est bien cela... Hier encore, mon mari, qui, à de longs intervalles, me force à le voir, était près de moi... comme vous êtes. Il me tenait... comme vous me tenez... Il me suppliait de reprendre la vie commune, me jurant qu'il était corrigé... Il allait repartir pour le lointain pays d'outre-mer où il a été chercher l'oubli et où il va, paraît-il, trouver bientôt la fortune... Je n'avais qu'un mot à dire pour reprendre ma place à ses côtés... Je sentais qu'il était sincère, que je n'avais plus d'excuse... Et je ne pouvais pas... non, je ne pouvais pas prononcer ce mot qui m'eût séparée de vous pour la vie !...

Son front s'était progressivement courbé, tandis qu'elle parlait, et elle avait fini par l'appuyer avec un abandon complet sur l'épaule de son interlocuteur.

Mais elle le releva tout à coup; et, avec un soubresaut de tout son corps :

— Pourtant, si j'avais pu prévoir ce qui m'attendait ici, je vous jure que je n'y serais pas rentrée!... Mais il est temps encore...

— Temps de rejoindre votre mari?

— Peut-être.

— Quoi! vous iriez... m'aimant...

— Que voulez-vous que je fasse? Que je m'expose à succomber lâchement ou, si je triomphe de vous et de moi, à vous désespérer sans rassurer votre femme?

— C'est bien. Partez, je vous rejoindrai.

— On dit ces choses-là...

— On les réalise aussi quelquefois! interrompit André avec force.

— Est-ce, décidément, une menace?

— Menace... ou promesse, comme vous voudrez.

La jeune femme le regarda longtemps sans rien dire. Puis, résolument :

— Eh bien! tant pis pour vous! Vous serez seul responsable... Moi, je ferai mon devoir en vous fuyant. Et rien ne m'empêchera de le faire. Je partirai demain.

André devint très pâle, mais ne dit pas un mot, ne fit pas un geste pour protester à nouveau. Et, après un temps :

— Faites donc, prononça-t-il avec lenteur. Vous êtes prévenue.

— Adieu!

— Au revoir!

V

La scène, dans cette chambre bouleversée par les préparatifs de départ et qu'éclairaient des lueurs vacillantes de bougies à bout de mèche, avait ému André profondément, mais sans le désespérer. — Il avait discerné, jusque dans les derniers accents, pourtant sincères et résolus, d'Yvonne, comme d'indéfinissables vestiges de faiblesse, et même comme une inconsciente provocation. La jeune femme pouvait être de bonne foi ; elle ne lui paraissait pas suffisamment armée pour une défense prolongée.

Mais tiendrait-elle du moins parole en s'en allant dès le lendemain, ainsi qu'elle l'avait annoncé? C'est ce qu'André se demandait avec une curiosité mêlée d'angoisse.

Il fut bientôt fixé.

Dès huit heures du matin, sa femme pénétra chez lui en coup de vent.

— Comprends-tu cela? Pour une bêtise... pour rien, voilà Yvonne qui veut nous quitter!

Elle raconta sa conversation de la veille avec son amie et le semblant d'altercation ou de différend qui en était résulté.

— Eh bien! fit André en se composant un maintien flegmatique. Qu'y puis-je?

— Mais... il me semble que tu peux intervenir... que tu le dois même. Sais-tu qu'elle parle de s'en aller dès ce matin et que, à l'entendre, avant le déjeuner, elle sera partie?

André se mit à marcher dans sa chambre avec des allures d'incertitude vraie ou feinte. Puis, d'un ton net :

— Non, dit-il, décidément, je n'interviendrai pas. Car, à supposer que mon crédit soit

suffisant pour la faire revenir sur sa détermination, ce ne serait qu'un replâtrage. Le mal est fait; la défiance est une lézarde que rien ne répare et qui, tôt ou tard, cause l'écroulement de l'amitié qu'elle a endommagée... Je laisserai donc partir Yvonne, sans même essayer de la retenir...

— Sans la voir? demanda madame Raiz.

— Sans la voir, répondit André.

Mais il ajouta, après une hésitation :

— A moins toutefois qu'elle ne manifeste le désir de me parler.

Gertrude regarda son mari, toute stupéfaite.

— Je ne m'attendais guère à tant de résignation... Après ce que tu m'as dit surtout du service qu'Yvonne nous a rendu en se chargeant de la première éducation de nos enfants...

— Oui, interrompit M. Raiz, mais tu as prouvé, depuis, ou laissé voir un sentiment qui a modifié du tout au tout nos situations respectives... Aussi bien, je t'ai fait part de mon irrévocable décision. J'irai habiter Paris,

dans quelques semaines peut-être. Ainsi, tout est changé.

— Ah! murmura madame Raiz de plus en plus interdite. C'est différent.

Et, moins peinée, en apparence, que désorientée :

— Alors, conclut-elle, je ne dois pas insister non plus?

— Ne prends conseil que de toi-même, lui répliqua son mari avec un calme affecté. Si tu es jalouse, n'insiste pas pour garder Yvonne. Si tu ne l'es pas, ou si tu as peur du vide que son départ fera près de toi plus que de ta jalousie, retiens-la... Je me désintéresse absolument de la question, tu le vois... D'ailleurs, je tends à la parfaite indifférence en toutes choses, mais surtout en matière de sentiment, parce qu'une expérience chèrement payée m'a appris que la sensibilité est une faculté ruineuse.

Madame Raiz quitta son mari sans avoir relevé ce que l'apophtegme contenu dans cette dernière phrase pouvait avoir de blessant pour

sa personne ou sa condition. — Peut-être, au fond, âme simple, préférait-elle cet engourdissement avoué, dont elle était dupe, à certains soubresauts de cœur qu'elle avait redoutés.

Quant à M. Raiz, sa torpeur morale n'était sans doute pas de fort bon aloi, car il se posta, avec empressement, derrière une fenêtre d'où il pouvait surveiller la cour et la grille du château. Et les mouvements nerveux de sa tête, les crispations de ses doigts, la trépidation, la vibration enfin de tout son être disaient assez quels sentiments agités se démenaient en lui.

Persuadé, presque assuré même, à la réflexion, qu'Yvonne ne lui céderait jamais tant qu'elle demeurerait sous le toit de Gertrude, mais qu'elle ne saurait pas lui résister longtemps sous un autre toit, il avait résolu de la laisser partir, si telle était vraiment sa volonté. Et, bien plus, il en était venu à croire tout de bon, — non sans quelque fondement, du reste, — que cette volonté, si elle était sincère, se doublait, chez la jeune femme, du désir secret d'aller chercher la défaite sur un champ de

bataille où elle se sentît moins invincible.

Mais, pour qu'il fût bien certain d'un pareil calcul, conscient ou inconscient, il fallait du moins qu'il vît s'éloigner celle qu'il lui plaisait d'en supposer capable, et qu'il la vît s'éloigner sans qu'elle eût rien tenté pour se faire retenir.

Aussi guettait-il ce départ avec une anxiété suprême, tour à tour confiant et perplexe, décidé à ne pas bouger tant qu'il n'aurait rien vu ou rien entendu de significatif, ancré dans le parti auquel il s'était arrêté et comme cramponné à la muette gageure dont il escomptait mentalement le profit vraisemblable.

Enfin, vers dix heures, il vit son maître Jacques, l'homme à tout faire de la maison, entrer dans l'écurie, puis atteler l'unique cheval à l'unique voiture. Il entendit Gertrude crier des ordres, rappeler que le train passait avant la demie... Yvonne partait ! Elle partait sans lui dire adieu !... Il se leva, joyeux, avec un de ces vagues gestes d'orgueil satisfait qui narguent un personnage invisible : Dieu, ou le Diable, ou le Destin, et dont on a coutume de

se servir pour accentuer le mérite de sa propre clairvoyance.

— Je le savais bien, murmura-t-il, et j'avais deviné juste ! Elle se sauve pour que je coure après elle... Elle est à moi !

Pourtant, une inquiétude se glissa soudain dans son esprit ensoleillé maintenant par la confiance et l'espoir : tout dépendait de savoir où allait Yvonne. Ne pouvait-elle, en effet, aller rejoindre son mari ? Et même si tel n'était pas son dessein, ne pouvait-elle disparaître sans laisser de traces ?

Il fut sur le point de sortir, de rompre sa claustration volontaire pour épier de plus près ce départ qui l'intéressait si fort. Mais il sut, jusqu'au bout, s'imposer la contrainte et l'abstention qui devaient le mieux servir ses plans. Et d'ailleurs, il ne lui déplaisait point de chercher, en quelque sorte, une indication purement augurale dans les circonstances qui accompagneraient la retraite ou la fuite d'Yvonne de Kerguen. Si, étant partie sans l'avoir revu, sans lui avoir parlé, sans rien

lui avoir révélé qui pût le mettre sur ses traces, elle ne lui donnait plus signe de vie, tout serait dit : il renoncerait à elle. Mais si, au contraire, elle s'arrangeait pour qu'il fût bientôt informé du lieu de la résidence qu'elle aurait choisie ou que les exigences de sa condition précaire l'auraient forcée d'accepter, il se considérerait comme autorisé, sinon comme nvité à la rejoindre.

Personne ne vint relancer André dans son mmobilité fiévreuse de guetteur. Il vit partir la jeune femme sans que celle-ci eût tenté le moindre effort pour l'attirer ou le faire intervenir. Elle monta dans la voiture où l'on avait chargé son mince bagage, — deux modestes malles d'institutrice ou de petite bourgeoise, — sans même tourner ni lever la tête vers l'habitation. Elle pleurait, il est vrai. Mais les deux enfants qu'elle avait élevés étaient là pour expliquer ses larmes, lui demandant, en leur inconsciente cruauté, de revenir encore plus vite que la première fois. Et, à l'heure du déjeuner, quand M. Raiz s'informa, sur un

ton froid, des circonstances du départ, sa femme, qui avait les yeux rouges, lui répondit qu'Yvonne n'avait rien voulu entendre, rien voulu dire non plus. — Tout ce qu'on savait, c'est qu'elle avait pris le train de Nantes et Saint-Nazaire.

Un grand calme, mais lourd comme l'ennui, plana sur cette vaste maison rurale pendant les jours qui suivirent. Le vide que laissait Yvonne après elle était comparable à celui que laisse la mort du plus alerte des habitants d'une demeure champêtre et isolée. On parlait peu et bas, comme si le silence eût été un témoignage du respect et des regrets voués à l'absente. Et les enfants eux-mêmes semblaient avoir mis une sourdine à leur gaieté, d'ordinaire bruyante.

Une semaine s'écoula, puis deux, puis trois, sans nouvelles directes ou indirectes.

Enfin, comme André allait s'avouer qu'il avait perdu la partie et tâcher de s'en consoler en préparant son propre départ, un homme du pays, sorte de messager, entrepreneur de petits transports, lequel se chargeait volontiers

des commissions et des paquets à destination de Nantes et des localités voisines, se présenta aux Fossés pour réclamer, de la part d'une dame qui se trouvait de passage à Nantes, disait-il, un carton qu'elle avait oublié dans un endroit qu'elle désignait sur un bout de papier avec la mention : *Prière de remettre au porteur*...

Gertrude se montra profondément blessée du procédé.

— Quoi! dit-elle. Pas un mot pour nous donner de ses nouvelles et s'informer des nôtres!... Décidément, c'est une brouille complète, avec rancune à l'appui.

— Tu en doutais! fit André d'un air indifférent. Il me semble pourtant que, étant donnée la façon dont vous vous êtes séparées...

Il avait peine à dissimuler sa joie. Car il ne pouvait douter que ce carton n'eût été oublié tout exprès pour fournir à la fugitive une occasion de se rappeler au souvenir du châtelain des Fossés, comme aussi pour lui fournir, à lui, un moyen de connaître la retraite qu'il devait

ignorer, et cela sans compromettre personne.

Il admirait, *in petto*, ce merveilleux esprit de ruse, qui permet aux femmes de n'être jamais les complices apparentes des sottises ou des folies auxquelles elles s'associent le plus volontiers, — quand elles ne les ont pas elles-mêmes préparées ou provoquées.

Mais c'était l'heure ou jamais de se contenir.

André resta donc maître de lui. Il ne laissa rien transparaître de l'interprétation qu'il avait cru devoir assigner à un fait d'ordre insignifiant, en apparence, et sa femme ne devina rien.

Seulement, à deux ou trois jours de là, il s'arrêta dans le village, devant la porte du messager, qui rentrait de sa tournée; il le fit causer, sous un prétexte des plus plausibles, et il apprit de lui tout ce qu'il avait intérêt à en apprendre, c'est-à-dire l'adresse d'Yvonne.

Si bien que la semaine ne s'écoula pas sans qu'il eût revu la jeune femme.

Elle avait pris gîte à Nantes, chez une ancienne servante de sa famille, qui tenait un assez humble commerce sur le quai de la Fosse. Deux

pièces, presque propres, mais laides et délabrées, au-dessus d'une boutique qui ressemblait fort à une échoppe : c'était tout l'appartement de la descendante des Kerguen, de la femme d'un Anglais en train de faire fortune au Nouveau-Monde.

Si la surprise qu'elle avait marquée en voyant M. Raiz pénétrer dans son pauvre logis ne pouvait suffire à exonérer Yvonne de tout reproche de duplicité, il était évident néanmoins qu'elle ne s'attendait pas à sa brusque venue et que, si elle avait secrètement espéré recevoir de ses nouvelles, elle n'avait guère prévu sa visite immédiate.

— Je ne m'excuse pas, je ne m'explique même pas, lui dit rapidement André. Vous étiez prévenue... Vous ne me chasserez point, je pense ?

— Cela dépend de la durée et de l'objet de votre visite, lui répondit Yvonne en s'efforçant de cacher son trouble.

— Mais, d'abord, comment êtes-vous ici ? Pourquoi ?...

— Je me suis rendue directement à Saint-Nazaire, avec la ferme intention de prendre le plus prochain paquebot pour Vera-Cruz ou Colon. Je serais arrivée là-bas presque en même temps que mon mari, si j'avais pu partir tout de suite; j'y comptais... et aussi sur le bienfait d'une hâte qui devait m'ôter jusqu'à la possibilité de réfléchir. Mais il fallait attendre plusieurs jours... Le courage m'a manqué.

— A la bonne heure! s'écria André triomphant.

— Je ne crois pas que ce soit le mot qui convienne, fit observer la jeune femme avec tristesse et douceur. Mais la perspective, méditée tout à loisir, d'une reprise de la vie conjugale avec un homme qui m'aime et qui m'inspire une répulsion d'autant plus insurmontable qu'elle est plus exclusivement physique, cette perspective devait avoir raison de mon fragile héroïsme... Une fois encore, j'ai faibli, j'ai succombé... Et je suis venue me réfugier ici.

Elle cacha sa figure dans ses mains, tandis

qu'André inventoriait d'un regard apitoyé la misère à peine décente du mobilier : les chaises de paille; l'unique fauteuil, que recouvrait une housse de calicot; la table et le buffet de simple bois blanc; les lithographies encadrées de noyer verni et le vieux coucou appendu à la muraille grise.

— C'est bien misérable et bien navrant, ce gîte! dit le jeune homme en prenant les mains d'Yvonne et en la contraignant ainsi de découvrir son visage. Mais si vous saviez comme je suis heureux de vous y voir!

— Si vous saviez comme je suis honteuse, moi!

— Honteuse de la mesquinerie de votre logement?

— Non; mais de l'avoir choisi trop près de vous.

— Vous avouez donc que j'ai été pour quelque chose dans votre choix?

— Comment le nierais-je? fit Yvonne avec un subit abandon. C'est assez de la faute; je ne veux pas y joindre l'hypocrisie.

— Savez-vous que c'est de la bravoure, cela? dit le jeune homme en se reculant avec extase.

— C'est de la franchise: la seule chose qui puisse racheter ma faiblesse.

De fait, elle était presque digne d'adoration en sa subite loyauté, en sa hardiesse imprévue, qui la livrait tout entière à celui qui la poursuivait.

A loisir, André la contempla, mince, frêle, élancée, gracieuse, exquisement aristocratique sous sa robe de pauvre mousseline de laine et dans ce cadre mesquin, misérable. Elle éclairait vraiment, de sa beauté fine et souveraine, l'humble réduit, et bien mieux que ne le faisait un soleil cependant splendide qui, par la fenêtre large ouverte sur ce quai tout grouillant de monde, inondé de rayons, jetait sa gaieté à travers la chambre comme un flot pailleté d'or.

— Je vous répète que c'est de la bravoure, dit le jeune homme en insistant du regard et de la voix. Car enfin, m'avouer que vous n'a-

vez pu vous éloigner de moi, c'est m'approuver d'être venu vous chercher.

Elle fit deux ou trois pas vers lui. Puis, les yeux baissés, la voix tremblante :

— Vous me prendrez quand vous voudrez, murmura-t-elle.

— Yvonne ! s'écria André en se laissant glisser à genoux, je ne suis pas assez généreux pour refuser le don que vous me faites de votre personne. Mais j'espère être assez fort pour ne m'en prévaloir que quand vous aurez eu le temps d'en apprécier la signification et les conséquences possibles... Vous donner à moi dans les conditions où nous sommes, c'est associer votre existence à la mienne, irrégulièrement et pour toujours...

— Ah ! si je pouvais espérer que cela durera toujours !... interrompit la jeune femme avec un sourire de doux scepticisme.

— Doutez-vous de moi ?

— Je ne doute que de l'humanité... Cependant, pour dire vrai, je crains bien aussi que, tôt ou tard, il ne vous vienne quelque regret

spécialement amer, à vous qui éprouvez un si impérieux besoin d'affranchissement et de libération, quelque regret d'avoir remplacé vos chaînes brisées par une autre chaîne, moins solide, mais aussi lourde peut-être... Et puis, ces grands devoirs trahis, abandonnés : votre femme, vos enfants...

— Ne transgressez-vous pas vous-même les lois et les convenances ?

— Mais moi, je m'en rends compte. Et d'ailleurs, je m'étais déjà mise hors la loi ; il ne me restait plus qu'à me mettre en contradiction avec ma conscience. J'avais fait la moitié du chemin ; on m'a aidée à faire l'autre moitié : vous, d'abord, par vos instances et votre amour ; votre femme, ensuite, par son injustice et son obstination.

— Soyez sans crainte, dit fermement André en se relevant et en étendant la main comme pour un serment. Je n'aurai pas plus de regrets que de remords... Et maintenant, je ne vous demande que quelques jours pour préarer... pour achever plutôt de préparer mon

départ. Aussitôt prêt, je vous ferai signe : vous gagnerez Paris ; je vous y rejoindrai... Et je vous jure que, fort de votre tendresse, appuyé sur votre amour, je parcourrai du chemin !

VI

De retour chez lui, André s'appliqua d'abord à éteindre l'espèce d'exaltation loquace qui est le résultat ordinaire de tous les à-coups de la passion et comme la fièvre symptomatique des démences romanesques. Il prit bien garde surtout à ne pas trahir le parti auquel il s'était arrêté de hâter son exode et d'en tenir secrets les préparatifs ainsi que la date.

Une fois rentré en possession de lui-même, le châtelain des Fossés s'occupa, avec beaucoup de lucidité, des mesures qu'il avait à

prendre pour la réalisation anticipée du grand projet dont le consolant mirage, rendu plus magique, à présent, par les promesses d'un amour partagé, était seul à le soutenir, depuis des mois, dans sa lassitude croissante et ses ennuis débordants. Il s'interdit de revoir Yvonne avant le jour de l'affranchissement définitif; et, en effet, il se contenta de lui écrire.

Il avait, dans son voisinage, un homme de confiance, un de ces bons vieux notaires campagnards, à la fois réservés, serviables et honnêtes, comme il n'y en a plus guère. Ce notaire s'était, en plus d'une circonstance, entremis utilement pour négocier quelque emprunt urgent. Il l'alla voir, lui conta que de grands intérêts ou de grandes espérances l'appelaient au loin, mais qu'il désirait, pour toutes sortes de raisons intimes, ne pas proclamer son départ, ni même l'annoncer d'avance à ses proches. Une ferme importante, une seule, outre le château, lui restait, qui n'était grevée d'aucune hypothèque; il s'agissait de l'hypothéquer

promptement, pour obtenir le viatique indispensable. Après quelques représentations aussi discrètes qu'amicales, le bonhomme s'entremit une fois de plus, et l'argent fut trouvé presque sans délai. André en fit deux parts : il mit l'une (la plus grosse) en réserve pour sa femme et ses enfants, gardant l'autre pour lui-même. Il signa les procurations nécessaires, assurant l'administration de ses biens, — ou de ce qui en restait, — pendant son absence, dont la durée ne pouvait être exactement prévue, disait-il.

Après quoi, il écrivit à sa femme une longue lettre, où il lui déduisait les raisons, vraies et imaginaires, qu'il pouvait avoir de brusquer son départ et de supprimer les adieux. Et puis, il attendit qu'Yvonne lui eût fait savoir, par un mot adressé à un endroit convenu, qu'elle était prête, de son côté, à gagner Paris.

Il était calme désormais. Il avait le loisir de faire un retour sur lui-même. Or, il ne se reprochait rien, parce que, de très bon compte, il n'avait jamais rien compris à sa destinée ni,

conséquemment, au sens général de la vie. — Il est assez ordinaire de rapporter à soi-même, de mesurer à sa propre condition et aux accidents définitifs de sa propre existence la conception que l'on croit devoir se faire de l'univers. Comment juger sur d'autres bases et dont on soit plus certain? Si notre existence individuelle n'a pas de sens, pourquoi l'univers en aurait-il un? Et sur quoi, dès lors, faire reposer la résignation et la patience nécessaires aux sacrifices prolongés?

Du jour où André avait eu l'impression vive et douloureuse qu'il mâchait à vide lorsqu'il ruminait de vagues espérances de justice distributive et d'au delà, il avait commencé à regretter d'avoir orienté sa vie dans le sens du sacrifice et du roman, — d'autant plus que le roman était déjà fini.

Il ne lui restait donc que la rancœur due au vif ressentiment d'une vie manquée. Il se savait capable de réussir sur un grand théâtre. Il n'aimait plus du tout sa femme, dont l'inertie résignée, presque heureuse, avait achevé de

l'exaspérer à la longue, et qui était, d'ailleurs, la cause involontaire de tous ses maux. Pourquoi se fût-il condamné à une éternelle médiocrité et, peut-être, à une éternelle misère en son coin de province, n'ayant à compter ni avec Dieu : « cet illustre inconnu », comme il disait, à qui il ne croyait point, ni avec de sérieuses affections de famille ou de solides attaches de foyer ?

A la vérité, il était père. Mais il aimait ses enfants en mâle, en mâle intelligent, ce qui signifie qu'il pouvait s'en séparer sans grand déchirement, surtout dans la pensée que la séparation leur serait profitable en leur valant un accroissement de fortune. — Et puis, pour tout dire, il n'aimait vraiment que sa fille; or, qu'est-ce, aujourd'hui, qu'une fille sans dot?

Ainsi, tous ces faibles liens pouvaient être aisément rompus. Et l'idéal du jeune homme était présentement de n'en plus sentir aucun : plus d'entraves d'aucune sorte!

Cependant, l'amour était encore là, qui le tenait, mais l'amour *libre*. — Cet adjectif lui

paraissait suffisant pour justifier une formidable contradiction.

Enfin, il se jugeait mûr pour une émancipation définitive. Il allait être prêt. Il l'était.

Ayant tout réglé, tout prévu, il fit ses malles et partit.

Ce fut par une radieuse matinée d'été qu'il s'éloigna de son domaine, qu'il dit adieu aux choses parmi lesquelles il avait si longtemps vécu, triste et las. Il ne prit point congé de sa femme, mettant à profit une courte excursion qu'elle avait été obligée d'entreprendre dans le voisinage, pour remplir un devoir de famille, qu'il lui avait rappelé fort à propos. Mais il embrassa encore une fois ses enfants, au dernier moment.

Comme le temps était très beau, on les avait fait sortir de la maison un peu plus tôt que de coutume. Ils jouaient, les deux petits, sur leur pelouse préférée, à l'entrée du jardin, tout près de la cour où leur père s'apprêtait à monter en voiture. Il aperçut leurs grands chapeaux de paille secoués dans une course folle autour

de meules basses faites d'herbes fauchées qu'ils ramassaient en courant et se jetaient par brassées à la figure avec de frais éclats de rire, qui étaient de véritables gerbes de gaieté mutine : il y avait là de quoi chatouiller et attendrir un cœur d'ogre.

M. Raiz s'arrêta et appela ses enfants, qui accoururent.

Le petit Lionel, garçonnet un peu frêle, mais brun, à peau mate, sec, brusque, vif et nerveux, vint se jeter dans les jambes paternelles, à l'étourdie, sans une caresse, en un *déboulé* fou de poulain qui s'ébat. La petite Marie-Anne, au contraire, blonde et blanche, avec, — à peine, — un peu de rose aux joues, tout en courant, s'annonçait du regard et de la voix, d'une voix douce, câline, qui promettait des baisers et qui la précédait comme un courrier porteur de tendresses pressées.

Le père prit les deux petits mentons dans ses mains, baisa les deux chevelures bouclées, la blonde d'abord, la brune ensuite. Puis, s'adressant à son fils :

— Je pars, lui dit-il en le regardant attentivement dans les yeux.

— Ah ! fit simplement l'enfant en cherchant à s'échapper.

— Attends... Cela te fait-il de la peine que je m'en aille ?

— Non. Tu reviendras, et tu me rapporteras quelque chose de la ville.

Alors, lâchant son fils et prenant la tête de sa fille dans ses deux mains :

— Et toi ? demanda le père avec un accent d'involontaire émotion, qu'il n'avait pas eu en interrogeant le petit bonhomme.

— Oh ! moi, balbutia la fillette, je n'aime pas que tu t'en ailles.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on est mieux tous ensemble... Et puis, je t'aime bien, tu sais !

— Moi aussi, je t'aime bien !

Il le dit avec élan, presque avec explosion. Et c'était vrai. Quoique la fibre paternelle lui eût toujours un peu manqué, même à l'époque où son cœur, non encore racorni en maint en-

droit par les épreuves et les désenchantements, était resté vivace et prompt à la tendresse, il avait subi le charme inexplicable de cette enfant, née chétive, que rien n'annonçait comme devant être ce qu'elle était présentement : une merveille de gentillesse et de grâce, et dont la venue, coïncidant avec les premiers embarras sérieux du ménage, n'avait pu être accueillie par de grands transports de joie. Elle lui avait pris le cœur tout doucement, par sa faiblesse, d'abord, par son attendrissante débilité de petit être mal assuré de vivre; et puis par la constance de son sourire, qui semblait demander pardon pour l'intruse et promettre qu'elle ne gênerait personne; ensuite par sa joliesse chaque jour croissante et qui n'avait pas tardé à devenir presque de la beauté; et enfin par la prédilection qu'elle avait marquée tout de suite à son père.

Il avait eu grand'peur de la perdre. Il était même toujours convaincu, — soit pressentiment, soit tendance chagrine à prévoir les catastrophes, — qu'il la perdrait, un jour ou

l'autre, un jour prochain. Et il allait la quitter, l'abandonner presque !

Si quelque chose pouvait encore le retenir, l'arrêter, c'était cela. Son fils lui était à peu près indifférent, et cette indifférence était réciproque. — Les caprices de la sympathie, d'ailleurs, se vérifient entre personnes du même sang, comme entre étrangers. La maternité seule paraît, le plus souvent du moins, en avoir été affranchie par un décret spécial de la Nature, qui, sans doute, s'est effrayée, pour la conservation de son œuvre, en apercevant les conséquences probables de la rigueur et de l'égoïsme de sa législation brutale.

Cependant, André passa outre. Il eut un instant d'hésitation, d'attendrissement ; mais il passa. — Le dernier, l'unique lien était rompu, qui l'attachât encore à son foyer.

. . . .

. . . .

. . . .

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Ce que vous voudrez.

C'était Yvonne qui avait interrogé. André lui avait répondu sur un ton de soumission parfaite.

La scène se passait en une des chambres le plus haut situées d'un caravansérail immense et luxueux récemment construit pour servir d'annexe à une gare parisienne.

La jeune femme, encore en costume de voyage, recevait André dans cette chambre retenue pour elle. — Sa jolie figure, un peu sombre ou fatiguée, s'était éclairée d'un sourire lorsque le voyageur, qui l'avait suivie de près, s'était fait annoncer. Et, dès qu'il lui eut exprimé sa docilité respectueuse, elle sut mettre de côté toute réserve.

— Eh bien ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, nous voudrons ensemble. Nous n'aurons qu'une volonté : la vôtre !

— Toujours ?

— Tant que vous m'aimerez.

— Mais vous ?

— Moi, je n'ai plus rien à faire en ce monde qu'à vous aimer. C'est l'unique rôle qu'il

me reste à jouer et ce sera ma seule excuse... tandis que vous...

— Oh ! moi, il est clair que j'aurai, ne fût-ce qu'envers vous-même, d'autres devoirs que de vous aimer. Mais je suis plein de courage et d'espoir depuis que je me sens libre... Libre ! quel mot divin !

— Prenez garde !... Ou plutôt c'est à moi de prendre garde. Les amants de la liberté, ses amants convaincus, ne sauraient avoir longtemps d'autre maîtresse qu'elle !

— D'abord, fit observer André d'un ton hésitant, vous n'êtes pas encore ma maîtresse.

— Parce que vous ne l'avez pas encore exigé, répliqua Yvonne en baissant les yeux.

— Exigé ! Quel vilain mot !...

— Pardonnez-moi, murmura Yvonne. Vous savez bien que je suis à vous, puisque je suis ici.

Il la serra tout contre lui, non sans avoir longuement interrogé ses grands yeux pâles, ainsi qu'il aimait à le faire, comme pour s'assurer contre leur mystère et contre leur tran-

quillité presque inquiétante d'onde au repos. Certes, il lui semblait bien qu'il était aimé, sincèrement aimé, mais avec une espèce de passion froide et résolue, plutôt qu'avec un grand délire du cœur et des sens... Il eut même l'impression de n'étreindre qu'un fantôme.

Mais ce fut l'affaire d'un instant, — un véritable instant de raison, — et il se hâta de dire :

— Tranchons vite les questions urgentes. Vous ne devez rester ici que le temps de vous reposer. Je vous trouverai, sans tarder, un logis plus convenable...

— Vous ne vivrez donc pas avec moi ? demanda Yvonne étonnée.

— Non. Je ne veux point vous sacrifier. Je veux, au contraire — et ce sera ma joie, mon orgueil, — je veux vous faire une existence digne autant qu'heureuse. Nous vivrons donc officiellement séparés, mais souvent, très souvent réunis, en fait... Acceptez-vous ?

— De vous j'accepte tout... à la condition pourtant que je ne sois point un obstacle

à votre fortune, ni une gêne trop lourde...

— C'est précisément en consentant à entrer dans mes vues que vous pourrez vous rendre ce témoignage de n'être pour moi ni un obstacle, ni une gêne... J'ai de grands, de très grands projets... Mais vous me verrez à l'œuvre. En attendant, je suis en mesure d'assurer provisoirement notre existence à tous deux dans des conditions à peu près sortables, et cela sans compromettre ou du moins sans empirer notablement la destinée de ma femme et celle de mes enfants : je leur ai laissé un peu plus des trois quarts de l'argent que j'ai pu me procurer ; et, au pis-aller, la vente du château, tout ce qui me restera, leur donnera le nécessaire dans l'avenir. Leur pain quotidien n'est donc pas en cause... Quant à votre sort et au mien, je m'en charge... Avez-vous confiance ?

— Pleine et entière.

— A bientôt donc ! Au revoir, jusqu'à demain... jusqu'à toujours !

DEUXIÈME PARTIE

En son hôtel de l'avenue Hoche, au milieu d'un très vaste cabinet de travail, qui est aussi un salon et une salle de musée, tant il contient de meubles et de tableaux de prix, le baron des Fossés fait sur sa propre oreille l'essai de périodes sonores et banales, évidemment destinées à figurer dans un rapport quelconque: « Nous n'avons pas cru, messieurs, qu'il y eût lieu de s'autoriser d'une situation si exceptionnellement prospère pour déserter les voies de la prudence où nous vous avons, de tout

temps, conviés à nous suivre... Ce que fut l'essor légitime, quoique rapide, de notre société, vous ne l'avez pas oublié, messieurs; mais vous n'avez pas oublié non plus au prix de quelle sagesse et, s'il est permis de le dire, au prix de quelle résistance aux invites du succès... Oui, messieurs, il faut savoir faire la sourde oreille aux avances du succès, aux coquetteries de la Fortune... »

André souriait à sa phrase, ou à la Fortune peut-être, dont il venait d'évoquer le prestigieux fantôme. Et, de fait, il lui devait bien cela, car ce n'était que lui rendre strictement sa politesse.

En trois ans, sans plus, il était parvenu à mi-hauteur, au moins, de ce pic doré du sommet duquel on a le droit de laisser tomber sur le commun des hommes un regard aussi étonné que dédaigneux, parce qu'il n'y a pas apparence que l'on soit du même acabit ou de la même essence qu'un tel troupeau de besogneux.

Mais à quoi ou à qui devait-il une si prompte réussite?

A quoi? A sa chance d'abord (à tout seigneur tout honneur); car la chance est le principal ingrédient dont se fabriquent les succès, quels qu'ils soient. A son intelligence ensuite; car, si la chance est la matière première du succès, l'intelligence ou du moins l'habileté en est l'outil, ce qui sert à la mettre en œuvre et à la traduire en résultats.

A qui? A un ami, à un camarade retrouvé: M. Maurice de Tramefort, fils d'un illustre gentilhomme d'affaires.

En arrivant à Paris, André n'avait pas perdu de temps à réfléchir: il avait réfléchi d'avance et savait où il voulait aller, et par quelles voies.

Là-bas, dans sa terre, il avait eu le loisir d'y songer; — et il avait pu hésiter, à vrai dire. — Fort d'une culture intellectuelle très étendue, ayant conscience des ressources de son esprit et des germes de talent qui étaient en lui, il s'était demandé s'il ne devait pas essayer de se faire un nom dans la politique ou dans les lettres. Mais il n'avait guère tardé à entrevoir, outre les difficultés, les déceptions

probables de telles entreprises. La politique? Laquelle? Et pour combien de temps? On sent si bien, aujourd'hui, que la politique est peu de chose et qu'elle ne sera plus rien demain, submergée, absorbée par des questions plus hautes et plus intéressantes, — par la question sociale, entre autres! — Et puis, pour quel profit certain?... Les lettres? En vue de la gloire ou en vue de l'argent? La gloire! c'est-à-dire, par-ci par-là, des lignes élogieuses dans un journal, des lignes insignifiantes ou hyperboliques et ridicules, signées d'un critique ou d'un chroniqueur qui fait métier de juger ou de jauger les hommes et les œuvres, Dieu sait avec quelle compétence! et à qui la camaraderie, quand ce n'est pas la vénalité, en arrache tout autant en faveur du premier grimaud venu! Ou bien l'admiration fortuite et niaise de badauds incompétents, admiration qu'il faut partager, pendant le peu de temps qu'elle dure, avec toute une légion de fantoches et d'histrions! — Car, nulle part, la gloire n'a moins de prix qu'en France, tant les en-

gouements des Français sont faits pour dégoûter de leur suffrage. — Quant à l'argent, un gros lot (et souvent pas bien gros) à une loterie où tous les billets ne participent même pas au tirage !...

Non, non; ce qu'il lui fallait, c'était la fortune rapide et complète. Or, il n'y a qu'un moyen pour cela, qu'une voie : la spéculation. Plus que jamais, dans les heures de trouble et de hâte où nous sommes, la hardiesse et la chance peuvent enrichir un homme, du jour au lendemain. Le vieux sol capitaliste tremble, mais on y peut encore bâtir, surtout avec des ruines : les gogos sont toujours là. Et le moment semblait particulièrement propice, car on traversait une période d'activité fiévreuse, — laquelle devait aboutir, du reste, à un *krach* financier. — Les grugeurs, qui ne se sentaient pas bien assurés du lendemain, en étaient quittes pour mettre les bouchées doubles.

Moins l'argent honnêtement placé rapporte, plus on le risque volontiers. Il s'agit seulement d'être de ceux qui promettent et qui re-

cueillent, plutôt que de ceux qui croient et qui donnent. Et voilà bien pourquoi André avait fini par tant piocher, avant de prendre son élan définitif, cette mystérieuse ou ténébreuse science des finances. Mais, pour ne pas trop risquer soi-même, le mieux est encore d'emboîter le pas à quelqu'un de ces manieurs d'hommes et d'argent qui font la pluie et le beau temps sur les marchés financiers, et qui sont, à eux seuls, bien souvent, la loi et les prophètes. — La difficulté, c'est d'en connaître un assez intimement pour voguer, de son consentement, et avec son aide même, c'est-à-dire à sa remorque, dans son sillage.

André se rappela, non sans beaucoup d'à-propos, la sympathie qui, lors de ses débuts dans la carrière diplomatique, l'avait rapproché de Maurice de Tramefort, lequel était entré, en même temps que lui, au ministère des Affaires étrangères.

Le père de ce Maurice de Tramefort était un gentilhomme bien digne de son époque et tout à fait capable de tirer parti des idées du jour,

sinon d'avoir personnellement des idées fructueuses. Lancé à corps perdu dans le patronage des affaires de haute banque et de haute industrie, auxquelles il prêtait son nom comme enseigne et son honorabilité *ad hoc* comme référence, il avait amassé une trentaine de millions à présider des conseils... et à profiter de ceux qu'on lui avait donnés, disaient les mauvais plaisants. Il était même devenu une puissance financière de premier ordre, non pas tant par le nombre de ses millions (car il y a, aujourd'hui, beaucoup de gens qui possèdent trente millions, s'il y en a davantage encore qui ne les possèdent point) que par la multiplicité des sources où il les avait puisés : il avait un pied, sinon les deux, dans toutes les grandes affaires.

Son fils, au contraire, professant le plus sincère dédain pour les affaires, grandes et petites, voire pour les affaires étrangères, n'avait pas tardé, après un stage au quai d'Orsay et une courte excursion diplomatique en Allemagne, à se cantonner dans le dilettantisme. Rêveur, poète même, excellent gar-

çon et un peu naïf, — comme le sont les poètes non gens de lettres, — il faisait fi de tout l'argent qui ne lui était pas nécessaire pour la satisfaction de ses fantaisies.

Il avait beaucoup goûté la société d'André, à l'époque où celui-ci, jeune et illusionné, était un charmant étourdi. Et il ne fit pas difficulté de lui rendre son amitié, à première sommation.

— Mon cher, lui dit-il après avoir écouté attentivement la profession de foi très nette et très franche de son ancien collègue, le hasard s'est trompé : vous êtes le vrai fils de mon père. Je vous ferai renouveler connaissance avec lui ; et, pourvu que vous vous présentiez de face, comme vous venez de le faire, je ne doute pas qu'il ne vous aime tout de suite. Moi, faut-il le dire ? je vous aimais mieux tel que vous étiez autrefois. Mais moi, je ne compte pas : je ne suis pas dans les affaires... Vous voulez gagner de l'argent, beaucoup d'argent ? Vous avez peut-être raison. Vous voulez aller vite en besogne ? Vous n'avez peut-être

pas tort, car ce qui est ne durera pas toujours... Si peu pratique que je sois, je comprends même que cela ne saurait durer longtemps. Quand les placements sérieux ne rapporteront plus que deux pour cent, et quand les autres ne rapporteront décidément que d'immenses désappointements; quand le petit commerce et la petite industrie ayant été définitivement ruinés, il n'y aura plus, d'un côté, que quelques milliardaires et, de l'autre côté, qu'un nombre incalculable de meurt-de-faim, les meurt-de-faim égorgeront... ou, au moins, dépouilleront les milliardaires, histoire de satisfaire ou de tromper leur appétit. C'est inévitable, ça saute aux yeux... Mais vous avez peut-être encore le temps de faire fortune... Enfin, je vais toujours vous présenter à papa.

Ainsi fut fait.

Le baron de Tramefort, tout en gémissant sur l'incapacité financière de son héritier, avait une réelle tendresse pour cet unique rejeton de sa race : on voit bien quelquefois de vrais détrousseurs, des brigands de grand

chemin, garder des entrailles paternelles. Et ce n'était point un méchant homme que le père de Maurice ; il mettait même une bonhomie charmante dans le laisser-aller de sa conscience financière. — Il accueillit donc avec bienveillance l'ami de son fils, chaudement recommandé. André fut précis comme un bordereau. Il dit ce qu'il voulait, ce qu'il pouvait, et le peu qu'il avait : rien de plus, rien de moins. Et le baron fut enchanté.

Lorsqu'il connut mieux le jeune homme, il se prit même d'une véritable amitié, doublée d'admiration, pour cet esprit lucide, en constatant, non seulement qu'il possédait la plupart des qualités qui manquaient à son fils, mais qu'il en possédait, par surcroît, quelques-unes dont lui, routier vieillissant, pourrait tirer un bon parti, quelque jour.

Et il s'attacha tout de suite le néophyte, il s'adjoignit cette capacité, sans le crier d'ailleurs sur les toits. Au lieu d'en faire son secrétaire, il en fit son ami ; il le présenta, le patronna partout. Si bien que, à un an de là, André

était déjà membre de deux ou trois conseils d'administration, abouché avec de gros financiers, et voguait, à pleines voiles, vers la fortune. Au bout de trois ans, s'il n'avait pas encore trente millions, comme son protecteur, il en avait toujours bien trois ou quatre et pouvait légitimement aspirer au demi-quarteron pour son âge mûr. — Qui n'a vu, aux époques comme celle dont il est ici question, de ces fortunes rapides à donner le vertige et qui n'ont pas toujours le patronage d'un baron de Tramefort pour les expliquer? — L'unique point noir, c'était que les affaires, d'abord complaisantes et pleines d'élan, devenaient de moins en moins faciles : le *krach* avait passé, sans ruiner André, mais en semant un peu partout la ruine autour de lui.

Sachant à merveille, du reste, qu'il faut avoir l'air d'être riche pour le devenir, il avait toujours vécu avec largeur et vivait désormais dans le luxe. Il se faisait appeler simplement le baron des Fossés (ce qui était son droit, ou à peu près), ayant supprimé de son nom ce

qui faisait longueur sans utilité. Il avait un hôtel et des chevaux. Mais personne ne savait qu'il eût une maîtresse et, par surcroît, une femme légitime et deux enfants ; — personne surtout ne se doutait que ces relations de famille n'avaient même pas été dénouées ou réglées par une séparation judiciaire. — Cependant, il prélevait religieusement sur ses revenus et sur ses gains de quoi subvenir à toutes ces charges : sa famille, non plus que madame Wilburn, ne manquait de rien. Seulement, s'il voyait souvent madame Wilburn, il ne voyait jamais ni sa femme, ni ses enfants...

— Madame Wilburn demande si monsieur le baron peut la recevoir... Elle a un mot à dire à monsieur le baron, pour affaires.

C'était la formule à laquelle recourait Yvonne pour se faire introduire auprès de son amant, dans les rares occasions où elle avait à venir chez lui. — Elle passait pour une Anglaise, séparée de son mari et ayant, en France, des intérêts un peu embrouillés à liquider.

André, qui venait de mettre le point final à

son rapport, jeta ses papiers dans un tiroir et fit signe qu'il était prêt à recevoir.

Bientôt, dans le cadre d'une baie somptueusement drapée, madame Wilburn apparut.

C'était toujours Yvonne, mais avec quelque chose d'épanoui qui sentait la richesse. Ce qu'elle avait perdu, peut-être, en distinction mélancolique et fière, elle l'avait regagné en beauté hautaine. Un peu moins mince qu'autrefois, mais à peine ; d'une élégance sobre et riche à la fois, avec une pointe voulue de genre anglais, elle avait tous les dehors d'une très jolie *lady*, habillée à Paris, mais gardant quand même ce qu'il lui fallait de raideur et de morgue souriante pour attester son origine britannique. — Toujours même regard, d'ailleurs, profond et vague, d'océanide ; même chevelure d'un blond nuageux, comme imperceptiblement poudrée, couronnant l'ovale allongé du visage ; même denture nacrée ; même grâce altière, très personnelle, et même indéfinissable autorité dans la démarche.

— Je ne vous attendais pas aujourd'hui, dit

André en se levant avec un sourire plutôt courtois que tendre. Et, si je n'avais attendu quelqu'un d'autre, vous ne m'auriez pas trouvé chez moi.

— Qui attendez-vous ?... Je vous dérange peut-être ?

— Oh ! Maurice de Tramefort, tout simplement.

— Vous êtes toujours très liés ?

— Plus que jamais.

Puis, baissant le ton après avoir constaté que le domestique, qui se retirait, était près d'atteindre la porte de la pièce voisine, — un grand salon d'apparat :

— Il peut venir d'un instant à l'autre : il m'a donné rendez-vous ici, à quatre heures. Désirez-vous que je défende ma porte ?

Madame Wilburn réfléchit une seconde, ses fins sourcils légèrement froncés.

— Non, dit-elle. Je préfère risquer d'étonner votre ami, plutôt que de me compromettre irrémédiablement aux yeux de vos domestiques

M. des Fossés marqua, par un geste d'indifférence, qu'il ne voyait aucun inconvénient à cette résolution. Et il s'assit à côté de la visiteuse, en lui effleurant les cheveux d'un baiser qui semblait de simple politesse. — Le baiser fut reçu comme il avait été donné, c'est-à-dire assez distraitement, quoique avec une nuance d'affectueuse bonne grâce.

Il était évident que ces relations amoureuses n'avaient pas impunément supporté le poids des trois années qui avaient passé sur elles ; mais il était évident aussi que, soit distinction naturelle de manières, soit bénéfice de la non-communauté d'existence, les amants ignoraient encore un des effets les plus ordinaires de la lassitude en amour : l'affranchissement du décorum et de la politesse dans les rapports sans témoins. — Ils avaient assez l'un de l'autre, probablement ; mais ils ne se le disaient point, et c'était tout au plus s'ils se le laissaient voir.

— Mon cher André, reprit madame Wilburn, je ne suis pas venue souvent chez vous...

Dans mon intérêt... peut-être aussi dans le vôtre, vous ne le voulez pas... Et je n'y suis même venue qu'une seule fois, sauf erreur, sans avertissement préalable... Vous vous rappelez en quelle circonstance?

André, après un geste indécis et un regard étonné, ne fut pas maître d'un mouvement de mauvaise humeur. Et il rougit, comme si à son mécontentement s'alliait un peu de honte, ou quelque chose d'approchant.

— Je ne vois pas, murmura-t-il, l'utilité...

— L'utilité qu'il peut y avoir à raviver un pareil souvenir? fit Yvonne d'un ton sérieux. Voici celle que j'y trouve. Je n'ai, depuis trois ans, jamais agi sans vous consulter et sans me conformer à vos avis. Vous m'avez, au début de notre liaison, dit une fois pour toutes que vous entendiez remplacer ma conscience, puisque, aussi bien, je vous l'avais sacrifiée. J'avais des scrupules; vous prétendiez n'en point avoir. Je craignais les remords, pour plus tard; vous déclariez n'en devoir jamais éprouver...

— Et, interrompit André en souriant d'un air tranquille, je n'en ai, de vrai, jamais éprouvé l'ombre... Seulement, il y a des choses que l'on fait sans scrupules, et que l'on se rappelle sans plaisir. Pourquoi, dès lors...

— Attendez ! interrompit Yvonne à son tour. Pour la seconde fois, je me trouve dans une situation qui exige que je prenne promptement un parti. La première fois, il s'agissait d'un cas de conscience pur et simple. J'étais enceinte...

André reprit une mine tant soit peu renfrognée. On lui rappelait une complication, d'ailleurs banale et toujours prévue, ou qui devrait toujours l'être, mais dont il n'aimait pas à se souvenir, — quoiqu'il l'eût promptement anéantie.

— Eh bien ! oui, fit-il avec une bonhomie où perçait quelque impatience. Vous étiez, au bout de six mois, menacée d'une maternité gênante. Vous m'avez demandé ce qu'il fallait faire. Sans trop hésiter, je vous l'ai dit : il fallait... supprimer cette menace... Mon Dieu, ma

chère, pour qui ne se paie pas de mots, ces prétendus crimes sont de bonnes actions. L'hypocrisie des lois, le dogmatisme niais des économistes, l'intérêt de la patrie, lequel est de fabriquer ou de faire fabriquer en grand la chair à canon, toutes ces billevesées supérieures ne sauraient tenir contre une simple observation : à savoir qu'un bâtard est, dans notre société, un malheureux qui peut devenir un malheur... et causer la ruine ou la mort, non seulement de sa mère, mais de toute une famille. Sait-on jamais, en effet, où s'arrêteront les conséquences d'une naissance illégitime, surtout quand le père et la mère sont mariés, chacun de son côté ? Le mari de la mère coupable, par exemple, peut survenir...

— Justement, s'empressa de dire Yvonne. Et c'est surtout pour cela que je n'ai pas sérieusement résisté à vos conseils... Mon mari n'a jamais renoncé à moi, vous le savez...

André, pensif et comme affecté, ne l'écoutait pas, ne paraissait pas l'entendre. Il se remémorait les circonstances de ce drame intime

qui s'était joué entre lui et sa maîtresse, — ou plutôt entre lui et sa conscience. — Il se rappelait l'impression qu'il avait ressentie, ce beau soir de printemps où Yvonne, qu'il aimait encore avec toute la ferveur d'un amant non rassasié, était venue lui confier ses incertitudes et ses craintes. Il revivait la courte période d'hésitation et d'angoisse qu'il avait traversée, lorsqu'il s'était trouvé face à face avec son premier *crime*, avec cet accident trivial qui fait chopper l'amour et le jette dans la voie des forfaits ignorés ou le rejette dans celle du devoir et du sacrifice. Arrivé là, il faut choisir. Aucun événement n'est plus apte à faire réfléchir un homme sur le mystère de l'amour et sur celui de la vie même. Impossible de croire encore, quand on en est là, que l'amour n'est qu'un plaisir comme un autre et que le plaisir est un droit, et que la vie ne comporte pas de devoirs certains ; — impossible, tout au moins, de le croire sans hésiter. — Un être qui va venir à la vie, parce que vous avez aimé ou cru aimer, c'est la plus redoutable et la plus pressante des

énigmes que le Sphinx éternel propose à l'humanité. De la solution peuvent dépendre toutes les autres solutions. Si l'on admet qu'il n'y a rien là qu'un accident dont l'homme peut se rendre maître et qu'il lui appartient de supprimer à son gré, tout lien se trouve rompu, qui vous rattachait encore à la morale traditionnelle et, par celle-ci, aux hypothèses des religions et des philosophies spiritualistes : le reste, l'infinie variété des cas de conscience, pourra être traité de même. Que si l'on se laisse arrêter, au contraire, par les côtés effrayants du problème, on retombe sous le joug des morales abstraites, et l'on n'y échappera plus. C'est la vraie pierre de touche des croyances et des âmes, parce qu'il s'agit d'un fait universel, d'un fait qui intéresse l'humanité en même temps que l'individu.

L'amant d'Yvonne avait passé outre, résolvant hardiment le problème, comme il avait décidé qu'il les résoudrait tous : dans le sens de son indépendance absolue, de ses intérêts et de ses convenances. Mais il avait dû discuter

un peu avec lui-même. Il n'avait pas eu, se trouvant, pour la première fois depuis sa rupture avec le devoir conjugal, aux prises avec un fait qui relevait de la morale la plus générale et la plus haute, il n'avait pas eu cette belle désinvolture et cette décision prompte qu'il avait apportées jusque-là à résoudre les questions de moralité courante, — facultés précieuses auxquelles il devait, autant qu'à son intelligence et à sa chance peut-être, la brillante carrière qu'il était en train de fournir.

Yvonne répéta sa phrase :

— Mon mari n'a jamais renoncé à moi... Et il n'y veut point renoncer encore, il y renonce, paraît-il, moins que jamais.

— Vous a-t-il donné, derechef, quelque signe de vie... et d'impatience? — demanda André en relevant la tête, mais sans marquer aucune émotion.

— Précisément. J'ai reçu une lettre de lui... Il sera à Paris dans huit jours.

— Et... que veut-il?

— Toujours la même chose : il veut me

reprendre, m'emmener là-bas, en Amérique, ou en Angleterre, que sais-je?

— Il l'a déjà voulu.

— Oui; mais il avait encore des affaires sur les bras, tandis que, maintenant, d'après ce qu'il m'annonce, il a tout liquidé : il est décidément riche... et libre.

— Ah! fit André. Et... vous, que pensez-vous de son désir... ou de sa volonté?

On eût dit que, malgré lui, un doute, qui ressemblait à un espoir, l'avait envahi soudain.

— Vous devriez savoir, mon ami, répondit sèchement Yvonne, que je consulte mon cœur plus que mes intérêts.

— Vous ne m'avez pas compris, se hâta de répliquer M. des Fossés. J'entendais m'informer seulement de vos intentions en une conjoncture qui peut être grave... Car enfin, cet homme est votre mari; il a le droit pour lui... Aussi, pourquoi ne pas lui avoir fait perdre vos traces?

— Parce qu'il ne voulait pas les perdre et

qu'il les eût, dès lors, toujours retrouvées. Le mieux était de le ménager, de lui faire prendre patience et de lui laisser croire que je continuais à vivre honorablement, grâce à mes amis et à des leçons... D'ailleurs, en cela, comme en toute chose, j'ai agi, sinon d'après vos conseils, du moins avec votre approbation.

— Soit. Mais il va falloir aviser de nouveau. Le cas est difficile et peut devenir ennuyeux. Que n'avez-vous un mari qui, comme ma femme, mette son honneur à se taire et place sa fierté au-dessus de ses affections et de ses rancunes?.. Enfin, que voulez-vous? Il faut attendre. Quand il sera ici, vous verrez... nous verrons...

— Avouez, mon cher André, dit brusquement Yvonne avec un regard direct et profond, que vous ne seriez pas autrement fâché d'être débarrassé de moi... par le ministère de mon mari.

— Quelle idée! fit le jeune homme en se récriant assez mollement.

— Oh! je sais ce que je dis.

— Dites-le donc plus franchement. Vous me croyez las, mais vous vous sentez aussi lasse que vous me croyez las...

— Non. Mais je devine que le semblant de joug que représente pour vous notre liaison vous pèse ou vous pèsera bientôt.

M. des Fossés, cherchant ses mots, allait encore répondre lorsqu'on vint l'avertir que M. Maurice de Tramefort était là.

— Faites-le entrer, dit-il après avoir consulté Yvonne du regard.

Le visiteur entra d'un pas jeune et allègre, en fredonnant. Il s'attendait à trouver son ami seul et parut, un moment, interloqué, quand il aperçut la jeune femme. Mais il se montra bien vite le garçon aimable et plein d'aisance qu'il était.

— Je vous laisse, cher monsieur, — dit Yvonne à André, aussitôt qu'elle eut fini de répondre aux salutations et aux excuses du survenant.

Droite, tranquille et fière, elle se retira

comme une femme qui n'a rien à redouter de la médisance.

— Vous connaissiez madame Wilburn, mon cher Maurice?

— Mais oui... C'est-à-dire que je l'ai vue dans une loge, où vous avez fait, près d'elle, une assez longue pause, à cette représentation... au bénéfice de je ne sais qui ou quoi. Vous vous souvenez?

— La connaissant si peu, vous pourriez croire...

— Oh! non, dit vivement Maurice. Elle n'a rien des dehors d'une femme dont les démarches puissent être suspectées. D'ailleurs, vous m'avez dit ce qu'elle est : une étrangère, parfaitement respectable, séparée de son mari, ayant des intérêts en France...

— Elle est Française par sa naissance.

— Tant mieux pour la France! Car c'est une bien jolie personne... quoiqu'elle ne me plaise peut-être pas tout à fait autant qu'elle plaît à mon père...

— Votre père vous en a parlé?

— Oui. Vous savez bien, j'étais avec lui, ce soir-là... Oh! tout à fait féru d'admiration, papa! Et, probablement, c'est pour ça que, par habitude de le contredire... Enfin, je suis moins enthousiaste que lui, voilà tout!

II

M. des Fossés n'aimait plus sa maîtresse. Il n'avait pas tardé à sentir les meurtrissures que lui causait un joug qu'il avait cru devoir être idéalement léger. — C'est qu'il ne suffit point de poétiser le décor de sa vie pour en effacer les réalités gênantes, ni d'alléger l'aspect de son servage pour en supprimer le fardeau.

Yvonne était, sans doute, une maîtresse d'espèce peu commune : gracieuse autant et plus que jolie, spirituelle non moins qu'instruite, et aussi élégante que bien née; mais c'était, en

même temps, une femme qui avait une parfaite conscience de sa valeur et, de plus, une notion fort nette des droits qu'engendre le sacrifice pour quiconque n'a pas la vraie vocation du martyre. « Puisque je me sacrifie, c'est bien le moins que j'en profite. » Cette formule d'immolation est moins rare qu'on ne pense, et l'égoïsme qu'elle exprime n'a pas de sexe. — Madame Wilburn entendait tirer parti de son sacrifice. Elle voulait vivre dans les meilleures conditions possible. Et cela ne laissa point que de choquer beaucoup son amant : deux égoïstes auront toujours du mal à s'accommoder l'un de l'autre.

Ce n'était pas qu'elle fût ridiculement exigeante. Mais elle tenait à être respectée autant qu'aimée, et choyée autant que respectée. D'où, pour celui qui avait assumé la charge de la faire vivre, une foule de petites obligations et de contraintes quotidiennes. — A part cela, c'était une femme très capable d'affection et même d'un dévouement moyen, si on l'y eût encouragée le moins du monde.

Mais, maintenant qu'André, gâté par la fortune, se sentait tout disposé à prendre ses aises, à se carrer dans son bien-être presque fastueux, cette maîtresse, qu'il lui fallait traiter avec tant d'égards, parmi les mille difficultés d'une situation irrégulière, n'était pas sans le gêner beaucoup. — Et puis, il l'avait aimée un peu par circonstance et pour faire une dernière épreuve du sentiment, comme un fumeur à peu près corrigé s'octroie « un dernier cigare ».

Voilà pourquoi il songeait souvent, malgré lui, aux charmes et aux avantages d'une liberté d'action pleine et entière.

Mais il y avait encore autre chose dans son impatience croissante des liens illégitimes, surajoutés ainsi à ceux que représentait sa femme et qui, pour relâchés qu'ils fussent, n'en paralysaient pas moins son indépendance.

Il se rendait compte que, s'il eût été tout à fait libre, il eût pu, par un brillant mariage, monter d'un seul coup jusqu'au faîte entrevu des grandeurs mondaines et conquérir, sans lutte comme sans délai, l'état de prospérité

parfaite auquel il prétendait. — Or, il avait rencontré chez son bienfaiteur, qui, quoique veuf, et vu son âge respectable, recevait beaucoup de jeunes femmes et de jeunes filles appartenant à la colonie étrangère, une famille américaine vraiment séduisante. Cette famille se composait d'une veuve encore fort agréable, propriétaire de mines quelconques, mais certainement aurifères, qui lui permettaient de dépenser, au bas chiffre, trois ou quatre cent mille francs par an, sans paraître en souffrir, et de deux blondes *misses* un peu plus que charmantes.

La cadette, May, était le type achevé des Américaines qui veulent se marier : coquette avec art, osée sans témérité, froide et résolue comme un loup de mer, et jolie et attirante au delà des limites ordinaires. Mais l'aînée, Annie, beaucoup plus primesautière, plus simple, plus affectueuse, et presque aussi merveilleusement adorable, semblait là pour montrer qu'il y a plus d'une façon de plaire... Bref, mesdemoiselles Jefferson et leur mère, si elles étaient venues en France pour y trouver des

épouseurs aristocratiques, pouvaient se considérer comme assurées de ne pas faire buisson creux. — Américaines et Français, d'ailleurs, se marient très couramment ensemble, depuis bon nombre d'années.

M. des Fossés avait donc, plus d'une fois, songé au grand avantage qu'il y aurait eu pour lui à convoler avec une jeune personne ornée, entre autres séductions, d'une bonne demi-douzaine de millions, — chiffre auquel était évaluée la dot de chacune des filles de madame Jefferson, laquelle dot était tout à fait indépendante de la fortune maternelle.

Et c'était encore à cela qu'il songeait, se demandant par quelle combinaison savante ou par quel concours fortuit d'événements il avait chance de se trouver débarrassé à la fois de sa femme et de sa maîtresse, lorsque M. de Tramefort père, un beau soir, se fit annoncer chez lui, après lui avoir demandé une mystérieuse entrevue.

Les deux barons (on commençait, par jalousie, à prononcer : les deux larrons), se voyaient souvent. Le eune avait besoin du

vieux, et le vieux ne pouvait plus se passer du jeune : ces acolytes s'appuyaient l'un sur l'autre, matériellement et moralement.

André était en train de sceller de grands plis d'aspect administratif. Des flambeaux à deux branches, où brûlaient des bougies roses et parfumées, étaient allumés sur sa table, que surchargeaient de financières paperasses. Et il appliquait dextrement un cachet sur les larges plaques de cire rouge étalées au centre des imposantes enveloppes de format *ministre*, qu'il avait fermées d'abord en promenant sur les parties gommées un appareil ingénieux, d'invention récente, lequel le dispensait de les lécher : une sorte de chien de bronze, dont la langue était figurée par un flocon d'étoupe, sans cesse madéfié, grâce à l'eau qui remplissait l'intérieur cylindrique de l'instrument.

— Toujours pratique! s'écria le baron de Tramefort après avoir considéré l'appareil. Toujours au courant, ce cher des Fossés!... Ah çà! qu'est-ce que vous fabriquez-là?

— De la fausse monnaie, ou à peu près...

Mais c'est pour votre compte, comme pour le mien.

— Alors, fit le digne homme avec un bon rire, continuez!... Ah! oui, la participation Fünkel, Prélard et Cie? Spéculation manquée... manquée par des imbéciles, mais qui peut devenir une bonne, une très bonne affaire même, après métamorphose... et avec le concours de capitaux puissants. Seulement, il faut que ce soit bien présenté... Et, dites-moi, André, c'est la circulaire dont nous avons arrêté les termes, la circulaire aux banquiers? Mais pourquoi, diable! faites-vous cela vous-même?

— Vous connaissez le proverbe: on n'est jamais si bien servi... Et puis, il faut que cette circulaire arrive aux intéressés avant les bruits que l'on va faire courir dès demain peut-être; il faut qu'elle les surprenne comme une confidence... préventive.

— Cher enfant! murmura le vieux Tramefort tout attendri. Savez-vous que vous me faites honneur? Car enfin, vous êtes bien un peu mon élève... Le reconnaissez-vous, au moins?

— Je vous dois tout ce que j'ai, répondit André sur un ton de complète indifférence.

Mais il ajouta, avec un singulier mélange de componction voulue et d'ironie involontaire :

— Et j'espère bien vous devoir encore davantage !

— Cher enfant ! — répéta Tramefort, qui, du reste, ne paraissait pas tout à fait présent.

Son regard, toujours humide, et dont l'humidité devait être alimentée par un vrai réservoir de larmes, — de larmes de crocodile, disaient ses ennemis, — se posait avec complaisance sur celui qu'il appelait son élève... Mais voilà que ce regard mouillé s'étant abaissé vers la table, une petite flamme bizarre s'y alluma tout à coup et parut le sécher, tandis qu'il se fixait sur une enveloppe cachetée, très différente des grandes enveloppes de format ministre qui jonchaient le cuir mordoré du bureau.

Le baron de Tramefort, dans sa tenue très soignée d'anglomane sur le retour, n'eût pas eu l'air beaucoup plus âgé qu'il l'était, s'il

n'eût été affligé — ou gratifié — de cette faiblesse permanente des glandes lacrymales qui lui valait une expression de physionomie aussi attendrissante qu'attendrie. C'était, en effet, un grand et robuste vieillard de soixante ans environ, haut en couleur, aux épais favoris d'un blanc de neige, aux traits encore fermes. Et l'éclair singulier qui venait de luire dans ses yeux l'avait, pour un moment, allégé en apparence du poids de dix années.

Le pli cacheté qui avait accroché son regard au passage était sur un coin du bureau, tout près de lui.

— Dites donc, fit le vieillard en le désignant du doigt avec un peu d'embarras, voilà une lettre qui n'est certes pas une lettre d'affaires!... Je vous demande pardon de mon indiscrétion, mon cher enfant. Mais, quand vous saurez ce qui m'amène chez vous, ce soir, vous ne serez point surpris que cette simple suscription d'enveloppe, avec le nom qui s'y étale en caractères moulés, ait violé mon attention... et m'ait fait violer mes vieilles habitudes de réserve.

— Cette lettre? fit André en prenant le pli et en le faisant tourner entre ses doigts avec une affectation d'insouciance. Cette lettre, dites-vous, n'est pas une lettre d'affaires? Eh bien! c'est ce qui vous trompe... Elle est adressée à une femme, il est vrai, et à une femme charmante, mais elle ne traite que d'affaires... et des siennes. Car madame Wilburn, qui est pour moi une amie...

— Ah! s'écria involontairement M. de Tramefort. Rien qu'une amie?

— Une amie, reprit André en insistant sur le mot, aussi respectée que respectable... Madame Wilburn, dis-je, séparée de son mari et souvent aux prises avec les difficultés inhérentes à sa situation de femme isolée, d'étrangère, veut bien m'honorer d'une confiance absolue en ce qui concerne l'administration de sa fortune...

M. de Tramefort rapprocha vivement son siège du bureau d'André. Et, lui mettant la main sur l'épaule avec une réelle émotion :

— Mon cher enfant, lui dit-il, vous allez

comprendre, du même coup, mon trouble et mon indiscrétion... Je vous ai demandé une entrevue, en quelque sorte secrète, précisément pour vous parler de cette jeune femme.

André eut un mouvement de surprise ou d'inquiétude, mais qu'il réprima tout de suite. Puis, se tournant vers son visiteur :

— Vous vous intéressez à madame Wilburn?

— Passionnément, mon cher, passionnément! Voilà l'affreuse vérité... Depuis que je l'ai vue, je l'aime comme un vieux fou que je suis.

— Bah! fit André.

— C'est hélas! qu'il faut dire, murmura le baron de Tramefort avec un sourd gémissement.

— Au fait, je le crains, répliqua M. des Fossés en hochant la tête d'un air de réflexion. Je le crains... Mais pour une raison seulement : Madame Wilburn est une honnête femme, et elle n'est que séparée de son mari.

— Vous croyez qu'elle n'aime personne?

— Mon Dieu, quoique je sois, à vrai dire, moins au courant de l'état de ses sentiments

que de celui de sa fortune, je ne pense pas trop m'avancer en affirmant que son cœur est plus libre que sa main... Non, non, elle n'aime personne, allez!

— Pas même vous? insinua M. de Tramefort timidement soupçonneux.

— Pas même moi, répondit André sans broncher.

— Mon cher ami, pardon mille fois! Imaginez-vous que cette idée-là m'est entrée dans la tête, le jour où je vous ai vu près d'elle, au théâtre...

— Et une idée comme celle-là, interrompit M. des Fossés, ne s'en va pas comme elle est venue, avouez-le, mon cher monsieur de Tramefort, avouez-le...

André paraissait réfléchir profondément, tout en souriant d'un sourire vague et en jouant avec la lettre qu'il tenait toujours entre le pouce et l'index.

— Eh bien! c'est vrai, mon bon ami... Que voulez-vous? Quand on est amoureux dans l'âme, on suppose difficilement que les autres

aient pu se soustraire au charme qui vous a ensorcelé... Et quand on est vieux, pour comble, sans être encore trop abêti par l'âge, on a peine à se figurer qu'un jeune homme tourné comme vous...

— Tenez, mon cher protecteur et ami, interrompit encore une fois André, je vais, à défaut d'une espérance que, pour les raisons que je vous ai dites, il ne m'appartient point de vous donner, je vais bannir de votre âme un doute qui, manifestement, vous est pénible...

D'un coup de doigt, il fit sauter le cachet de la lettre; puis, présentant l'enveloppe au vieillard :

— Mais, d'abord, reprit-il, il faut que vous soyez bien sûr que cette adresse a été écrite par moi. Vous reconnaissez mon écriture et mon cachet, n'est-ce pas?

— J'avais reconnu l'écriture, et je reconnais le cachet... Ce sont bien là vos armes : d'azur, au cheval libre et galopant d'or, à l'étoile d'argent posée en chef; franc quartier des barons tirés de l'armée, qui est de gueules, à l'épée

d'argent mise en pal, la pointe en haut, brochant au neuvième de l'écu... Blason militaire datant du premier Empire... On sait encore déchiffrer un écusson, vous voyez... Mais, dites donc, la devise qui figure sous l'écu, elle est nouvelle?

— Oui, je l'ai adoptée récemment.

— Sans entraves! s'écria M. de Tramefort en relisant la devise et en continuant d'examiner le cachet pour se donner une contenance. Mais c'est tout une profession de foi, cette devise!

— Comme vous dites.

— Bah! bah! *Sans entraves*, ça fait bien sous un écusson, surtout quand la pièce principale est un cheval libre ou *gai*, comme disaient nos vieux héraldistes. Mais ça n'empêche pas d'en avoir, des entraves... Ainsi, vous, vous êtes marié...

— Comme madame Wilburn, fit remarquer André en lançant un regard oblique à son visiteur. Marié comme elle, et comme elle séparé... Mais parlons d'elle. Tenez! je vous ai

dit que je ne lui étais rien, rien qu'un ami complaisant qui se charge de ses affaires. Eh bien ! voyez plutôt le contenu de cette lettre...

Un titre financier s'échappa de l'enveloppe éventrée.

— Mon cher enfant, s'écria Tramefort en se levant avec une vivacité toute juvénile, je ne vous ai jamais tant aimé que ce soir. Vous me ravissez d'aise !

— A quoi, pourtant, cela vous mènera-t-il ? murmura André toujours songeur.

Au vrai, il se demandait surtout ce qui l'avait poussé, lui, à parler et à agir comme il venait de le faire. Il ne voyait pas bien clair en lui-même, à cette heure ; mais quelque chose comme une vague espérance s'agitait au fond de son âme, quelque chose de fluide et d'inconsistant qu'il avait senti sourdre tout à coup d'un repli de son cœur lorsque le vieillard lui avait avoué sa passion pour Yvonne. Il ne savait pas encore comment cette passion pourrait lui être utile, mais il avait eu d'emblée l'intuition qu'elle le servirait dans son désir de rup-

ture et d'affranchissement. Après les entraves légitimes ou légales, l'entrave irrégulière dont il s'était sottement embarrassé devait être rompue... pour qu'il pût s'engager dans de nouveaux liens, qu'il se faisait fort de maintenir, ceux-là, souples et élastiques, et qu'il savait du moins devoir être très dorés. — Or, si le vieux Tramefort était épris d'Yvonne, un concours heureux de circonstances pouvait l'amener à s'en charger, comme mari ou comme amant, et à en débarrasser, par suite, son protégé.

Voilà pourquoi le jeune homme, sans rien apercevoir de précis, sans rien projeter de net, avait tenu à profiter d'une occasion qui, après tout, était peut-être excellente, et dont un hasard favorable lui permettait d'espérer qu'il tirerait sans peine tout le parti imaginable. Par une chance bizarre, en effet, la lettre qu'il adressait, ce soir-là, à sa maîtresse ne contenait, outre le titre financier acheté pour elle, qu'une assez vague formule de politesse affectueuse, — dont l'emploi, au reste,

devenait de plus en plus coutumier dans cette correspondance d'amants refroidis.

Il put donc faire à haute voix une lecture intégrale de l'épître, en la tenant ouverte sous les yeux de M. de Tramefort, — ce qui mit le comble à l'exultation du vieillard.

— Mon cher, mon très cher enfant, s'écria l'inflammable sexagénaire, puisque madame Wilburn ne vous est rien, elle n'est rien à personne, j'en mettrais ma main au feu !

— Ce n'est peut-être pas d'une logique absolue, fit André en souriant. Mais, comme mon avis ne diffère pas du vôtre en ce point, je juge inutile de vous chercher chicane... Seulement, je vous rappellerai, une fois de plus, qu'elle est en puissance de mari...

— Et le divorce, qu'en faites-vous ? interrompit M. de Tramefort.

— Il n'est pas à la portée de tout le monde, le divorce ! répliqua le jeune homme en reprenant une mine pensive et chagrine. Hélas !

— Oui, vous dites cela parce que vous n'avez pas su vous démarier tout à fait et que

vous souffrez de sentir ce fil à moitié rompu qui vous pend toujours à la patte... Je ne connais guère vos affaires de ménage, mon ami, n'en ayant rien su que ce que vous m'en avez raconté vous-même, c'est-à-dire fort peu de chose. Mais je suis persuadé que, si j'étais bien au courant des faits, bien informé de votre situation et de celle de votre femme, je vous trouverais un biais...

— Vous croyez? dit André en relevant la tête. Mais il faut des raisons, et des raisons sérieuses... du moins quand l'un des deux conjoints ne veut pas de la rupture définitive et que c'est l'autre qui a tous les torts...

— Bah, bah! Quand on manque de raisons, on invente des prétextes...

— Savez-vous bien que vous dites cela comme un homme qui ne désespère pas d'en inventer, dont il puisse profiter... directement ou indirectement?

— Dame! mon cher ami, je n'ai plus à vous cacher que j'apprécie assez madame Wilburn pour être tout prêt à l'épouser, le jour où

elle sera libre... Et elle pourra le redevenir.

— Croyez-vous? Elle est catholique; de sorte que le divorce... Elle est, de plus, mariée à un Anglais établi en Amérique...

— Eh bien! justement, ce sera peut-être un moyen... Enfin, nous verrons. Mais il faut d'abord que cela lui plaise, et... et, dame! j'ai compté sur vous...

— Sur moi! fit André en sursautant et en marquant un peu plus de surprise peut-être qu'il n'en éprouvait réellement.

— Attendez donc! J'ai compté sur vous pour tâter le terrain, pour faire valoir mes titres... dans le cas, bien entendu, où vous n'en auriez pas vous-même à invoquer. Or, comme je viens d'acquérir cette bienfaisante certitude, je me crois autorisé à solliciter votre intervention discrète et lente, mais continue, auprès de madame Wilburn...

— Mais vous la connaissez à peine!

— Je l'ai rencontrée plus d'une fois et toujours examinée avec une admiration très atten-

tive. C'est précisément la femme qu'il me faut... Mon Dieu, vous pensez bien qu'il y a longtemps que je songe à me remarier... Oui. Et tant pis pour cet étourneau de Maurice!... qui, du reste, ne sera jamais bien à plaindre. Mais je ne voulais pas d'une petite Parisienne évaporée. Outre que, à mon âge, ces gentilles pécores n'inspirent qu'une demi-confiance, ce n'est pas du tout ce qui convient à mon caractère et à mes goûts. J'ai besoin d'une femme sérieuse et distinguée en même temps que jolie, capable de me faire honneur par sa tenue autant que par sa beauté. J'aime à recevoir, vous le savez, à m'entourer de gens aimables et surtout de femmes gracieuses... Actuellement, mon salon ressemble un peu à un salon d'hôtel : trop d'Américaines... Ah diable! qu'est-ce que je viens de dire? J'oubliais que vous avez rencontré chez moi une famille transatlantique qui paraît vous plaire autant que vous lui plaisez...

— Autant que je lui plais? fit André d'un air étonné ou curieux.

— Oui, oui, faites l'innocent, mon jeune ami!

Le vieux roué souriait, avec un regard en dessous à l'adresse de son interlocuteur, évidemment très intéressé par ce qu'on venait de lui dire.

— Mais oui, elles vous plaisent et vous leur plaisez, toutes les trois et à toutes les trois... mais inégalement. La mère ne vient, comme de raison, qu'en dernière ligne; le second rang appartient à May et le premier à Annie...

— Ah! pardon! interrompit André en riant. Vous intervertissez l'ordre.

— Bah! j'aurais cru...

— Non pas, non pas. Miss Annie est la perfection même; mais toutes mes préférences sont... seraient, veux-je dire, pour la cadette, pour cette charmante May, si rieuse, si peu sentimentale... et, avec cela, si spirituelle et si pratique! Quelle admirable maîtresse de maison cela ferait!

— Eh bien! mon cher, entre nous, je crois que l'autre lui est supérieure, sinon par l'intelligence, du moins par le cœur... Et j'ajou-

terai, de plus en plus entre nous, que je la crois encore moins éloignée que sa sœur de penser à vous avec complaisance.

— Nous divaguons, — dit André d'un ton non exempt d'amertume et en faisant mine de se lever avec une certaine brusquerie, comme quelqu'un qui veut rompre les chiens, mais qui a secrètement regret de les rompre.

— Voyons, lui dit M. de Tramefort en lui remettant la main sur l'épaule avec sa bonne attitude paternelle, voyons, mon cher enfant, soyez franc. Est-ce que vous n'épouseriez pas très volontiers l'une de ces jeunes filles?... la cadette, puisqu'elle vous plaît plus que l'aînée?

— A quoi bon me le demander? fit le jeune homme en haussant les épaules d'un air réellement impatienté. Vous n'avez donc en tête, aujourd'hui, que des mariages impossibles?

— Difficiles, je le veux bien. Mais impossibles, non pas! Vous me connaissez un peu maintenant, et assez, je suppose, pour me croire incapable de penser longtemps à ce que je sais être irréalisable... Si grand que soit mon désir

d'épouser madame Wilburn, je ne m'y arrête que parce que j'ai l'espoir de le satisfaire. Qu'elle dise un mot seulement, un mot qui me soit favorable : je saurai bien trouver le joint. Faites valoir mes titres, encore une fois... Oh! je sais que mes titres à la bienveillance d'une jeune femme, ce sont surtout mes titres de rente. Mais, dame! il y en a tant!... Savez-vous, mon jeune ami, que j'ai, sans compter les propriétés d'agrément, d'une valeur toujours incertaine, trente millions tout ronds, tant en actions ou obligations qu'en immeubles?... Hein! ça vaut bien un physique agréable et une physionomie juvénile? D'autant plus que nous entrons dans une période de ralentissement, où les fortunes s'édifieront moins vite et moins facilement qu'en ces dernières années, et où les messieurs trente fois millionnaires seront de moins en moins communs... Et tenez, entre parenthèses, c'est ce qui fait que vous auriez bien besoin, pour ne pas laisser s'endormir votre chance, d'épouser une femme très riche. Comme ça, vous auriez tout de suite une assiette solide,

tandis que, sur trois ou quatre petits millions, raccrochés en des débuts heureux, on se tient malaisément en équilibre, si le vent vient à souffler du mauvais côté. Or, les Jefferson sont riches, fort riches. La mère a, pour sa part, trois cent mille livres de rente, au moins, qu'elle tient de son défunt mari ; et elle est, de plus, personnellement propriétaire de mines considérables, d'où l'on extrait de l'or en barre... ou l'équivalent, sans qu'elle ait besoin d'y toucher pour vivre. Elle préfère capitaliser tout ça pour l'avenir; de sorte que ses filles, qui ont déjà six millions de dot, finiront, si leur mère ne se remarie pas et ne fait pas de bêtises, par mourir d'une indigestion de dollars? C'est gentil, cette perspective?... Eh bien! mon cher André, si vous pouviez convertir votre séparation, qui est une solution boiteuse et incomplète, en un bon divorce, vous n'auriez qu'un mot à dire, je le sais...

— Ah! interrompit André avec une impatience qui ressemblait à de la rage concentrée. Vous êtes vraiment obstiné! Je vous ai dit que

c'est moi qui ai les torts de mon côté, et que ma femme ne veut point de divorce!... D'ailleurs, j'ai des enfants...

— Des enfants tout faits, ce n'est pas désagréable pour une femme élégante et jolie, qui sait ce que coûte la maternité : elle a l'espoir que son mari se contentera de sa première progéniture... Quant aux torts, il y en a toujours un, au moins, qui est réciproque.

— Lequel ?

— Celui de s'être mariés ensemble... Il ne s'agit donc que d'en être bien convaincu, des deux parts... Je vous soufflerai, si vous voulez, de très sérieux arguments... Voulez-vous ?... Vous ne dites ni oui, ni non. Bon! nous en recauserons. En attendant, consentez-vous à parler de moi... et surtout à parler pour moi?

— Soit! répondit André avec plus d'effort que n'en paraissait comporter une semblable promesse. Je tâcherai, en temps et lieu, d'être votre interprète auprès de madame Wilburn...

III

— Est-ce fait? avez-vous parlé pour moi? — demandait, quelques jours plus tard, M. de Tramefort à M. des Fossés.

— Pardon! fit André avec un sourire plus ironique que contraint, mais avez-vous seulement songé, vous, à reviser un peu, pour mon usage particulier, quelqu'une de ces recettes merveilleuses qui peuvent déterminer le divorce, en quelque sorte, à volonté?

— Parfaitement, répliqua Tramefort en hochant la tête d'un air bonhomme. Mais à chaque

cas son topique, à chaque plaie son dictame, vous savez... Exposez-moi donc, avec plus de franchise ou d'abandon que vous ne l'avez fait jusqu'ici, votre situation exacte... Vous êtes séparé de votre femme?

— Non... Du moins, pas judiciairement.

— Mais alors, tout est à faire?

— Tout, répondit André. Je suis un mari en rupture de ban : rien de plus, rien d'autre.

Partant de là, il raconta son histoire, celle de son ménage plutôt, avec cette concision et cette clarté dont il avait pris l'habitude, et qui étaient comme le résultat d'une méthode ou d'une discipline à laquelle il savait plier son esprit en toute circonstance, — concision et clarté, du reste, qui avaient particulièrement séduit son mentor financier, lui apparaissant comme des indices évidents d'une précoce supériorité d'esprit et lui faisant bientôt augurer que l'élève ne tarderait point à dépasser le maître. — André eut grand soin de taire, au surplus, tout ce qui, dans cette histoire, avait trait à Yvonne.

— Et vous n'avez jamais revu votre femme, ni vos enfants, depuis trois ans ? Vous n'avez jamais remis les pieds chez vous ?

— Jamais. Je n'ai même pas écrit... Je me suis contenté de faire passer de l'argent à madame des Fossés par l'entremise du notaire de campagne dont j'ai eu l'occasion de vous dire un mot, tout à l'heure.

— Eh bien ! mais, s'écria Tramefort, ça peut s'arranger très facilement, votre affaire !... Vous n'aimez pas beaucoup vos enfants, hein ?

— Mais... si, murmura André, déconcerté par l'amicale brutalité de l'apostrophe.

— Bah ! laissez donc... Si vous les aimiez, vous les auriez revus.

— Pardon, je les aime... Mais, à vrai dire, j'aime surtout ma fille. Et j'ai dû m'imposer une dure contrainte pour ne pas aller l'embrasser avant l'heure où je pourrai lui être utile.

— Oui ; une petite préférence : ça n'engage pas à grand'chose... Enfin, votre femme les aime, elle, ses enfants, je présume ?

André n'osa rien répondre. Et Tramefort continua, du même ton d'assurance et de bonhomie :

— C'est donc par là qu'elle est vulnérable, et c'est par là que vous pouvez la tenir... la tenir pour la contraindre à vous mieux lâcher.

— Par là?...

— C'est bien simple. Les enfants, en matière de mariage et de divorce, ça complique ou ça simplifie tout, selon les cas et les points de vue. C'est une complication quand chacun des époux veut les avoir à soi ou quand ni l'un ni l'autre n'en veulent; c'est une simplification, au contraire, quand un seul y tient et que celui-là est précisément l'adversaire du divorce.

— Comment cela? — demanda André d'un ton hésitant et gêné, car il entrevoyait déjà la conclusion à laquelle allait aboutir le raisonnement de son interlocuteur.

— Dame! il me semble que c'est clair comme de l'eau de roche. Votre femme aime profondément ses enfants : promettez-lui par écrit de

les lui laisser tous les deux, et en assurant leur sort, pourvu qu'elle accepte sans résistance l'idée du divorce; menacez-la, au contraire, de lui prendre ses enfants ou l'un d'eux, si elle rejette cette idée...

— Ah ! non, ce serait trop ignoble ! s'écria André involontairement en mesurant d'un regard de sa conscience tout l'odieux de ce singulier et criminel chantage.

Mais il ajouta tout de suite, d'un ton d'ironique confusion :

— Je vous demande pardon... Mais c'était à ma propre pensée que je répondais. Car j'avais déjà eu cette idée-là, ou quelque autre analogue; et, tandis que vous parliez, j'en préparais imaginairement la mise à exécution.

— Là, vous voyez que ce n'est point inapplicable, dit Tramefort avec flegme. D'ailleurs, qui veut la fin veut les moyens, mon cher ami. Et puis, il y a manière de présenter la chose : les nécessités de l'éducation, le collège pour les garçons, le couvent pour les filles... Enfin, vous m'entendez?... D'ailleurs, comme

c'est votre inconduite ou votre indignité qu'on alléguera tout le temps, au cours du procès, votre femme aura le beau rôle.

— Oui, oui. Et merci... Je vais creuser l'idée et mûrir le projet.

« Vieux drôle ! » avait pensé d'abord M. des Fossés en allant d'un coup au fond du machiavélisme de son protecteur et conseiller. Mais l'avis était si sûr, si exactement approprié à la situation, qu'un esprit froid, lucide, dépourvu de préjugés et de scrupules, comme l'était désormais celui d'André, ne devait pas, ne pouvait pas balancer longtemps.

Après un court débat avec lui-même, M. des Fossés écrivit donc à sa femme pour lui signifier l'étrange ultimatum dont M. de Tramefort lui avait, sinon suggéré, du moins nettement précisé la forme. Il lui en coûta, car il aimait sa fille. Et, dans le secret de son âme, il avait toujours réservé l'avenir en ce qui concernait ses rapports avec l'enfant. Il lui en coûta surtout parce qu'il avait lieu de craindre que sa femme ne prît texte de cet aveu d'indifférence

ou de détachement définitif pour lui nuire dans le cœur de la petite Marie-Anne. Néanmoins, il le fit, parce qu'il voulait être libre, à tout prix.

La première réponse qu'il reçut l'étonna : elle était entièrement favorable à ses plans. Blessée au plus intime de son amour et de son amour-propre, Gertrude mettait de côté ce qu'elle pouvait avoir de sentiments religieux et d'espoirs secrets. Elle consentait à tout pour garder ses enfants. Mais il était aisé de deviner, au ton de sa lettre, qu'elle ne ménagerait pas son mari dans les explications que, tôt ou tard, il lui faudrait donner à son fils et à sa fille.

Enfin, il avait gain de cause et ville gagnée.

Mais, avant qu'il eût achevé de jauger les avantages de cette situation nouvelle et de dresser ses plans en vue d'une réalisation aussi prompte que possible de ce qu'il appelait son double affranchissement, il reçut une seconde lettre de Nantes, où, en termes d'une sécheresse affectée, on lui demandait ses instructions sur

la marche à suivre pour arriver à l'obtention du divorce. Quoiqu'il n'y eût pas deux manières de procéder dans l'espèce, madame des Fossés ayant seule qualité pour introduire l'instance, elle avait besoin, disait-elle, de renseignements détaillés pour être sûre de ne rien articuler, parmi ses griefs, qui ne fût conforme aux intentions de son mari. Bref, elle le priait de venir s'entendre avec elle.

André flaira ou craignit un piège. Et il se contenta de récrire.

A peine avait-il eu le temps de s'étonner de la lenteur ou de la mauvaise volonté de madame Raiz à lui répondre une seconde fois, qu'un télégramme lui parvint, on ne peut plus alarmant quant à la santé de la petite Marie-Anne et conçu de telle sorte, avec une telle angoisse enfermée et comme concentrée dans la rigidité froide du style télégraphique, que toute arrière-pensée de ruse ou d'exagération eût été non seulement sacrilège, mais absurde.

Il ne fut pas difficile à André de reconstituer le drame dont la dépêche de sa femme ne lui

transmettait que les scènes principales, sans lui en livrer la genèse douloureuse.

Marie-Anne, très attachée à son père, et moins tendre pour sa mère qu'on ne l'est d'ordinaire, à tout âge, mais particulièrement au sien, avait éprouvé un véritable déchirement de cœur en apprenant qu'elle resterait, pendant un temps indéfini, loin de celui qui était pour elle plus qu'un père et qu'un demi-dieu : un ami bien-aimé. Néanmoins, par une fierté précoce, elle ne s'était pas plainte; elle avait même affecté de trouver toute simple la décision paternelle, mais surtout, probablement, parce que sa mère s'était laissé entraîner à critiquer en sa présence, et avec quelque amertume, la conduite du chef de la famille. D'où, sans doute, une sorte de refroidissement dans la sollicitude de madame Raiz pour sa fille, et, de la part de celle-ci, une recrudescence de chagrin, une de ces terribles mélancolies enfantines, profondes et vagues, muettes et corrodantes, qui ravagent une âme à peine formée et qui aboutissent à la consomption ou,

quelquefois, à des crises aiguës du cerveau.

C'était malheureusement cette dernière forme, — la plus funeste, — que le mal avait prise : on craignait une méningite.

Ainsi, tandis que le petit Lionel continuait de s'ébattre sur les pelouses des Fossés, sa sœur agonisait, tuée par son père ! Car c'était bien de l'abandon de son père que mourait Marie-Anne.

Cependant, André avait si solidement trempé son esprit qu'il n'eut pas l'ombre d'une défaillance superstitieuse. Dans un cas pareil, tout autre que lui eût chancelé, fléchi, se fût demandé si ce n'était point, d'aventure, une divinité quelconque, à tort méconnue, qui le frappait pour se venger ou pour l'avertir. Mais les mille et une vexations du Sort, les déboires de sa jeunesse et les ironies de sa destinée l'avaient si bien mis en garde contre ces retours à la religiosité qu'il n'eut presque pas besoin de se raidir pour maintenir inflexible son attitude envers ce qu'il nommait l'enchaînement fortuit des faits. Il avait découvert que le seul

moyen pour les hommes de ne pas prêter le flanc aux malices du hasard ou de la Providence, c'est de se cuirasser d'indifférence. — Philosophie ironique, railleuse, faite d'impertinence autant et plus que de sérénité, mais puissante, après tout, puisqu'elle est, en même temps qu'une revanche de l'être humain contre les forces supérieures qui le courbent ou le morigènent, une tactique qui, souvent, le préserve et le sauve, — la mauvaise chance, comme la maladie, terrassant surtout ceux dont le moral est affecté.

L'enfant mourut. Son père la pleura, en secret et en silence.

Trois mois plus tard, madame des Fossés, définitivement éclairée et révoltée, prenait, sans autre sommation, l'initiative de l'instance en divorce, autant pour anéantir le dernier lien, tout légal qui l'attachait encore à un mari méprisé que pour se prémunir contre des revendications d'autorité paternelle, — revendications improbables, mais possibles, — qui l'eussent menacée plus tard dans sa maternité en visant

la personne de son fils, de son unique enfant désormais.

Entre temps, le mari d'Yvonne, M. Wilburn, était arrivé à Paris. Il avait revu sa femme ; il avait tenté de la reprendre, sans plus de succès que par le passé. Et, mis au fait, André avait profité de l'occasion pour faire part à sa maîtresse des dispositions et des intentions que lui avait révélées M. de Tramefort.

— C'est sérieux ce que vous me racontez là? lui avait dit Yvonne. Et c'est sérieusement que vous m'en parlez?

— Je vous en parle, ma chère, avait répondu M. des Fossés, parce que je ne puis faire autrement. Nous en rirons ensemble, si vous voulez... à moins qu'il ne vous plaise davantage de n'en point plaisanter.

Le vrai, c'est qu'il était assez incertain de l'âme de sa maîtresse. Il ne pouvait plus croire à la complète abnégation d'Yvonne ; et cependant, la part du roman, dans leur commune aventure, avait été trop considérable pour qu'il

fût en droit de ne prêter à la jeune femme que des mobiles intéressés. En outre, son mari revenant vers elle, nanti, cette fois, d'une fortune importante et liquide, si elle n'eût été capable que de calcul, pourquoi l'eût-elle encore repoussé?

S'autorisant de la situation nouvelle que lui créait le procès engagé, André résolut de la mettre au pied du mur.

— M. de Tramefort, — lui dit-il un jour à brûle-pourpoint, — m'a encore parlé de vous. Sa passion n'a pas décru. Son fils en est informé, et lui aussi m'en a parlé. D'un moment à l'autre, vous pouvez essuyer un assaut...

— Suis-je donc veuve? interrompit Yvonne en regardant son amant d'un air d'étonnement.

— Mais, si vous l'étiez? — fit André, à son tour, d'un ton froid et sérieux.

— Si je l'étais?... Il faudrait donc que je le fusse deux fois: de mon mari d'abord, et de vous ensuite.

— C'est juste... Mais moi, je ne compterai qu'autant qu'il vous plaira de me compter.

Posons donc autrement la question, voulez-vous?... Si vous étiez veuve... veuve de votre mari, s'entend, vous déplairait-il souverainement de vous remarier ?

— Avec vous?

— Comment ? Avec moi ?...

— Dame! Vous allez être veuf, ou l'équivalent. Le divorce engendre le veuvage.

André, pris de court, se tut, visiblement désemparé.

— Allons! fit madame Wilburn en se levant. Vous vous êtes pris à votre propre piège. Vous vouliez savoir de quoi je suis capable. Et c'est vous qui m'avez livré les secrets de votre cœur... si tant est que vous ayez un cœur.

Elle se mit à se promener avec lenteur dans le cabinet d'André, tandis que celui-ci demeurait assis dans l'embrasure d'une fenêtre, regardant vaguement au dehors.

— Voulez-vous que je vous dise? reprit-elle. Non seulement vous ne m'aimez plus, mais vous aimez une autre personne... Oui, vous aimez une de ces Américaines...

— Vous vous trompez, répliqua le jeune homme d'un ton net et tranchant. Je n'aime personne... Il faut que vous sachiez, ma chère, que j'ai beaucoup vieilli. Tout ce qui était ma jeunesse et la candeur de mon âme, tout cela est mort en moi, depuis longtemps déjà ; et la décision qui vous a, plus ou moins, associée à ma vie n'a pas été étrangère à ce désastre... ou à cette liquidation. Je dois donc prendre mon parti d'être un peu cynique, et vous, vous me devez votre indulgence... Non, non, sachez-le bien, je n'aime personne.

— Pas même moi?

— Pas même vous, dit André hardiment. Je ne sais plus, je ne peux plus aimer. Je n'ai plus de goût que pour la richesse et l'indépendance. Et, si je puis songer un jour à me remarier, ce sera pour m'enrichir... Oh! je préférerais ne pas avoir à le faire, car, quelque habileté ou quelque force de volonté qu'on y apporte, le mariage asservit. Mais il arrivera peut-être que les circonstances m'y contraindront... Donc, si une fois libre, je me remarie,

ce ne sera pas vous que j'épouserai, mais ce ne sera pas non plus une femme que j'aimerai : vous aurez été mon dernier amour.

— Très flattée !... Mais, en dernière analyse, moi, qu'est-ce que je deviendrai dans tout cela?

André se dressa devant sa maîtresse, comme elle s'approchait de lui. Et, la regardant en face :

— Vous avez le choix, ma chère, entre trois partis, dont un seul est désavantageux. Premier parti : reprendre la chaîne conjugale, que votre mari a eu la délicatesse de bien dorer, cette fois, avant de vous la présenter de nouveau, et que la faiblesse dont il fait preuve vous rendra de plus en plus légère à porter. Second parti : rester associée à mon existence comme maîtresse... Cela, c'est, sans contredit, le parti désavantageux...

— Bah! fit Yvonne. Et pourquoi donc?

— Parce que... D'abord, parce que je n'ai pas de cœur. Vous-même le disiez, il n'y a qu'un instant. Et rien n'est triste, rien n'est

dangereux comme de river sa vie à celle d'un égoïste implacable... Ensuite, je ne suis pas encore fort riche, étant donné surtout que je dois pourvoir à l'avenir de l'enfant qui me reste ainsi qu'à celui de ma femme, et que mon train de maison, nécessaire au développement de ma fortune, me coûte cher... Enfin, après un essor rapide, presque vertigineux, je sens comme une résistance de l'air ambiant, je...

— Vous ne pouvez plus voler? dit âprement la jeune femme dont le calme affecté cachait mal le besoin de se répandre en cinglantes épigrammes.

— C'est-à-dire que je plane trop, répliqua André sans se décontenancer. Mon Dieu, ma chère, je sais très bien que je vous ai blessée; mais, patience! nous allons nous expliquer... ou achever de le faire. Quant à votre ironie, je n'en ai cure, sachant à merveille ce que je suis... Eh! oui, pardieu! je vole, comme tous les gens qui s'enrichissent rapidement. Il n'y a pas d'autre moyen d'aller vite en besogne, s'il y a plusieurs manières de s'y prendre. Au sur-

plus, j'exerce en grand et sous de nobles patronages... Mais, pour en revenir à ce que je vous disais, le temps est moins propicé que naguère aux entreprises de haut vol et de haute banque; je me sens moins porté, je ne monte plus, et j'ai peur de descendre... Eh bien! je prétends que vous auriez tort de vouloir rester attachée à moi, au risque d'être entraînée dans ma chute... alors surtout que vous avez, au moins, une occasion de vous assurer un sort brillant: celle que votre mari vous offre...

— Une occasion, au moins? interrompit Yvonne. Il y en a donc une ou plusieurs autres?... Mais, au fait, vous m'aviez annoncé trois solutions possibles...

— La troisième, c'est celle dont j'ai tenté de vous entretenir d'abord. Le baron de Tramefort la personnifie.

Il parlait avec une netteté et un calme absolus, scandant seulement ses mots et les articulant pour les faire mieux pénétrer dans l'esprit de la jeune femme.

— Alors, dit celle-ci après un temps, vous

ne reculerez devant rien pour vous débarrasser de moi?

— Je ne reculerai, du moins, devant aucun essai d'endoctrinement et de conversion.

— Pour qui me prenez-vous donc, en fin de compte? demanda Yvonne.

— Pour ce que vous êtes, ma chère amie, c'est-à-dire pour quelqu'un qui, moralement, est assez proche de moi... Vous m'avez aimé, comme je vous ai aimée, égoïstement, pour satisfaire un goût, une inclination... peut-être aussi pour chercher un dérivatif à votre ennui, à vos préoccupations, ou un dédommagement à vos mécomptes. Vous n'avez jamais consulté que vos intérêts ou vos convenances...

— Halte-là! s'écria Yvonne. Si j'étais la femme ‹ ue vous dites, je serais déjà retournée avec mon mari...

— Soit. Votre répugnance pour lui est donc plus forte que votre entente des choses pratiques. Mais vous n'en avez pas moins immolé l'amitié, la loyauté et l'honneur à votre fantaisie... ou à votre passion.

— C'est vrai, murmura la jeune femme tout à coup désarmée. Mais, si je me suis, à ce point, démoralisée, c'est par votre influence...

— J'accepte cette responsabilité... avec les autres, dit André d'un ton dédaigneux et mordant.

— Eh bien! alors, s'écria Yvonne, ayez, jusqu'au bout, le courage de votre opinion et de votre infamie... Jetez-moi vous-même dans les bras du baron de Tramefort!

— Cela, non! répondit André avec force et conviction. Ce serait une malpropreté sans objet... Une femme se jette toute seule dans les bras où elle veut bien tomber : on ne l'y jette pas, et encore moins dans ceux qui ne lui sont point sympathiques... Vous ne m'avez pas bien compris tout à l'heure. Je n'ai voulu que vous donner deux conseils, en commençant par le meilleur ou le plus convenable : retourner à votre mari; ou, si la répulsion est insurmontable, vous ménager la possibilité de mettre à profit la passion d'un vieillard que beaucoup

de femmes jugeraient être un parti plus que sortable.

— Je tâcherai, dit Yvonne en se dirigeant vers la porte, de suivre ce dernier conseil... dans le cas où je deviendrais veuve.

IV

Le procès, rapidement instruit, déjà tirait à sa fin. M. des Fossés, aussi bien pour tout hâter et simplifier que pour éviter de se mettre en scène, avait refusé de se défendre : c'était donc une de ces affaires à juger *sur pièces*, qui vont vite et ne font pas de bruit. Il reconnaissait s'être rendu coupable d'un abandon complet et sans esprit de retour ; il avait même déclaré au président du tribunal, lors de la tentative légale de conciliation, qui avait marqué le début de l'instance, que, pour rien au

monde, il ne consentirait à reprendre la vie commune : l'*injure grave* était parfaitement caractérisée.

Quant aux questions d'argent, elles avaient été traitées sous main, par l'entremise du notaire. Madame des Fossés n'avait rien voulu accepter pour elle-même, quoique André lui eût fait offrir une rente assez considérable. Mais elle avait demandé, en revanche, que le capital de cette rente fût ajouté par son mari à la somme déjà fort importante que celui-ci assurait à son fils, par avancement d'hoirie, — ce qui avait été accordé sans discussion.

Dans de pareilles conditions, l'instance ne pouvait traîner en longueur. Mais André n'en attendait pas moins l'issue avec impatience, pour livrer à sa maîtresse (qu'il ne voyait plus, d'ailleurs, que rarement) les derniers assauts destinés à forcer le consentement, l'acquiescement de la jeune femme à la rupture définitive. — Car il entrait dans ses plans que tout se passât, non seulement sans esclandre, mais sans tiraillements, sans difficultés d'aucune

sorte : il voulait que ni la liaison, ni son dénouement ne laissassent de traces compromettantes, pour lui ou pour Yvonne; et il désirait que celle-ci fût, à tout événement, aussi libre, aussi exempte de soucis qu'il prétendait l'être lui-même désormais.

Il était prêt, du reste, à de nouveaux et très sérieux sacrifices d'argent, pour assurer ce résultat. Mais il n'en avait que plus d'empressement à préparer la nouvelle union faute de laquelle, après tant de saignées à sa bourse, il eût pu se trouver fort dépourvu.

Par bonheur, l'affaire (c'en était bien une, et la plus importante qu'il eût encore visée) paraissait en bonne voie. Deux fois par semaine, régulièrement, il voyait madame et mesdemoiselles Jefferson : le lundi, chez elles, au rez-de-chaussée fastueux d'un de ces grands immeubles cintrés qui entourent l'Arc de Triomphe; le jeudi, chez le baron de Tramefort, dans le célèbre hôtel de la rue Bassano, dont les soirées hebdomadaires, grâce à des programmes vraiment dignes d'un parterre de rois, n'étaient

pas moins fameuses que la décoration *pur Louis XVI* et les collections sans prix de cet asile de financier.

M. des Fossés avait, tout récemment, exécuté un travail d'approche de quelque importance en confiant, sous le sceau du secret, à madame Jefferson qu'il allait redevenir célibataire. Au sourire aimable, presque joyeux, qui accueillit cette ouverture, il était aisé de deviner qu'elle était la bienvenue. Et du redoublement de gentillesses ou d'agaceries dont mesdemoiselles Annie et May gratifièrent le futur épouseur, pendant les entrevues qui suivirent cette confidence, il était permis de conclure que, charitablement, leur mère en avait partagé avec elles l'agréable fardeau.

Ces soirées de la place de l'Étoile avaient toujours été singulièrement goûtées par André, qui, s'américanisant de plus en plus, prenait de plus en plus en dégoût toutes les petites hypocrisies de mœurs qui subsistent encore chez nous, comme un dernier vestige, passablement attardé, des subtilités et des raffine-

ments d'une société disparue. Il aimait cette liberté et cette franchise du langage, ces poignées de main loyales, ces causeries et ces tête-à-tête exonérés de toute surveillance, cette camaraderie des sexes qui n'exclut pas la coquetterie de la part des femmes, non plus que les empressements galants de la part des hommes, mais qui est à la fois moins raffinée et moins choquante que le *flirt* anglais. Il se sentait sur un terrain connu, défini et sûr. Il savait jusqu'où il pouvait aller, et que, s'il franchissait certaines limites, il lui faudrait ou battre en retraite honteusement, ou s'avancer, d'une seule étape, jusqu'au mariage. Avec les Américaines, qui sont bien plus femmes que les Anglaises, et qui, néanmoins, habituées plus que celles-ci à dominer les hommes, ont beaucoup plus de hardiesse, on n'a généralement rien à craindre en fait de petites perfidies féminines : elles pensent de vous à peu près ce qu'elles en disent ; et, si, elles vous témoignent de la bienveillance, c'est qu'elles vous jugent digne de leur plaire jusqu'au mariage inclusivement.

Or, André avait été traité avec une égale faveur par les deux sœurs, qui, au physique, se ressemblaient beaucoup, mais dont le caractère différait profondément. Et, avant d'avoir à se dire que cette concurrence ou cette convergence de sympathies pourrait, quelque jour, lui créer une situation assez embarrassante, il s'était dit qu'il aurait ainsi, pour le cas où il recouvrerait à temps sa liberté, deux atouts dans son jeu, au lieu d'un, qui lui garantiraient le gain de la partie décisive.

Un lundi soir (il avait reçu, le matin même, de bonnes nouvelles de son procès), il se dirigeait avec une allégresse particulière vers l'Arc de Triomphe, par un de ces jolis crépuscules de juin, qui, à Paris surtout, dans l'accalmie subite des heures d'entre chien et loup, parmi les échos mourants de l'agitation diurne et au milieu des poussières retombantes, semblent si bien faits pour l'exaltation des joies intimes. Il avait dîné dans un restaurant des Champs-Elysées, en tenue du soir; et, se trouvant en avance, — quoiqu'il eût été autorisé

et même invité à se présenter de bonne heure, — il avait voulu monter à pied l'avenue en suivant le trottoir de gauche, presque désert à cette heure.

Comme il arrivait à la hauteur de la rue Marbeuf, il s'aperçut qu'il était ou suivi ou assez insolemment toisé par un personnage de type étranger et probablement britannique: grand, robuste, très coloré, — trop même, — mis avec recherche, mais sans le je ne sais quoi dont l'absence ôte à l'élégance tout son prix et qui, en tous pays, est le privilège des gens bien nés ou bien élevés. C'était, à la rigueur, un *gentleman*, puisque c'était un *monsieur*; mais, en Angleterre, il n'eût pas fait honneur à la *gentry*. Et, en France ou ailleurs, il eût été impossible de voir en lui mieux qu'un Anglais riche, solidement nourri et largement abreuvé.

Cependant, à le regarder de près, on n'eût pas tardé à reconnaître que sa physionomie, très ouverte, était plutôt sympathique, et que son regard, notamment, avait cette droiture qui ne

saurait se concilier avec la bassesse, ni même avec la vulgarité du caractère.

La patience n'était devenue une des vertus d'André que par l'étude et la contrainte qu'il avait su s'imposer pour réformer sa nature en vue des succès pratiques qu'il s'était juré d'obtenir. C'est dire que, en dehors du train des affaires et de la contention d'esprit des héures sérieuses de sa vie, la patience du jeune homme s'évanouissait vite.

Étonné d'abord, agacé ensuite de constater que l'inconnu suivait une marche parallèle à la sienne, un peu en arrière de lui, mais à peine, et qu'il le regardait toujours attentivement, comme s'il eût craint de se tromper ou comme s'il eût voulu s'assurer qu'il le reconnaîtrait partout désormais, M. des Fossés s'arrêta; et, faisant tourner rapidement la lourde canne à pomme de platine qu'il tenait à la main, il fixa son regard, à son tour, sur l'importun, comme pour lui intimer l'ordre de changer d'itinéraire ou d'attitude et lui indiquer, en même temps, la

sanction probable de ce muet commandement.

L'Anglais parut comprendre. Il s'arrêta aussi. Puis, ayant touché son chapeau, il s'approcha d'André en baragouinant une phrase d'excuse, plus anglaise que française. Mais l'amant d'Yvonne comprenait l'anglais à merveille, et il eut l'air de se déclarer satisfait d'avoir appris que son fâcheux avait été victime d'une ressemblance. — Cependant, il n'avait pu lui échapper que l'Anglais avait profité de l'occasion pour le dévisager de plus belle.

Aussi, en dépit des rêveries favorables et douces auxquelles il se sentait enclin, ce soir-là, ne put-il recouvrer entièrement sa béatitude intellectuelle. Il se demandait, malgré qu'il en eût, ce qu'était cet individu, et d'où il sortait... Tout à coup, il se rappela que cette face rouge, encadrée d'une barbe roussâtre, il l'avait aperçue, le soir même, à une table voisine de la sienne, dans le restaurant qu'il venait de quitter. Il ne lui avait accordé aucune attention jusqu'au moment où deux amis de M. de

Tramefort, — lesquels étaient un peu les siens, par contre-coup, — l'ayant salué d'un bonjour ou d'un bonsoir bruyant, en l'appelant par son nom, il avait rencontré, par hasard, les yeux écarquillés qui éclairaient la rutilante figure. Il avait eu un moment de surprise, d'amusement peut-être; puis l'impression s'était effacée instantanément, ne laissant aucune trace appréciable dans sa mémoire. Seulement, ces sortes d'impressions fugaces, si vite oubliées, peuvent renaître à l'improviste, sous l'empire de quelque choc qui les fait jaillir d'un repli du cerveau, où elles s'étaient sournoisement tapies. Et celle-là venait de se raviver tout à coup. André était convaincu maintenant que l'homme en question s'intéressait passionnément à lui. Il ne pouvait douter que ce ne fût son nom qui, subitement prononcé à voix haute, eût provoqué l'émotion ou la curiosité de l'étranger. Mais pourquoi?...

A l'instant même, une association d'idées vraiment étrange lui fournit une réponse qu'il n'attendait guère. Il se rappelait la phrase

balbutiée par l'Anglais, et il se rappelait aussi que, parmi les mots de cette phrase, il y en avait un qu'il avait souvent entendu prononcer par Yvonne lorsque, jadis, aux Fossés, elle conversait avec lui en anglais. Et alors, une clarté soudaine se fit dans son esprit : l'homme roux, c'était M. Wilburn, c'était le mari d'Yvonne!

Oui, à n'en point douter, c'était lui. Et tout se trouvait, de la sorte, expliqué.

Le nom d'André était connu de M. Wilburn, puisque madame Wilburn avait, des années durant, résidé aux Fossés, et que des lettres et des messages de son mari étaient venus, plus d'une fois, l'y relancer. Mais jamais les deux hommes ne s'étaient rencontrés. Depuis son arrivée à Paris, le mari d'Yvonne avait pu apprendre bien des choses, — non pas, sans doute, les relations adultères de sa femme avec M. des Fossés, puisque ces relations étaient généralement ignorées, et que, d'ailleurs, elles n'existaient pour ainsi dire plus, mais la probabilité de ressources cachées permettant à la jeune

femme de mener une existence beaucoup moins étroite que celle que comportent d'ordinaire les gagne-pain qui sont à la portée de son sexe. — Toute la question était de savoir si M. Wilburn cherchait vraiment une piste et s'il savait tenir la bonne.

André se promit d'éclaircir la chose à bref délai. Mais il se devait tout entier, ce soir-là, aux préoccupations matrimoniales qui résumaient ses ambitions présentes et ses rêves d'avenir. — Il secoua donc, de son mieux, tout importun souci. Et il entra chez madame Jefferson, paré, ou plutôt armé de son calme sourire d'homme fort, d'homme heureux.

C'était, — surtout depuis sa métamorphose, depuis l'avatar qui avait fait de lui un sceptique et un triomphant, — c'était un merveilleux causeur que M. des Fossés. Plein d'aisance, railleur sans excès, affectant même, au besoin, le respect des préjugés dont il laissait entendre qu'il était le mieux affranchi, n'accaparant jamais la causerie, mais ne faisant rien non plus pour rejeter sur d'autres le soin de l'entrete-

nir, spirituel, poli, conciliant comme peuvent l'être, d'un air supérieur et détaché, les gens qui n'ont ni convictions ni passions, il plaisait infiniment aux femmes, — et aux hommes mêmes quelquefois.

Mais, dans les salons de Mrs Jefferson, il régnait sans partage. En ce milieu forcément un peu cosmopolite, il n'y avait personne qui pût lui disputer le sceptre, — quoiqu'il y eût là quelques Parisiens capables de lui donner la réplique.

Aussi bien était-il en possession d'une faveur pour ainsi dire officielle, la mère des deux jeunes filles déclarant à qui voulait l'entendre qu'elle n'avait nulle part, fût-ce en France, avant de le connaître, rencontré un *gentleman* de cette qualité, et les jeunes filles elles-mêmes ne se faisant guère faute de lui témoigner leur prédilection. Ce n'était, avec elles, que conciliabules et chuchotements, sourires mystérieux et mines d'initiés : enfin, tout le trantran des intimités entre jeunes gens de sexe différent.

Quand André pénétra dans le grand salon

donnant de plain-pied sur une véranda ornée de plantes et de fleurs, mais très sobrement éclairée, qui semblait dominer, comme une décoration de fête à demi éteinte, le cirque assez mal illuminé de la place de l'Étoile, au milieu duquel l'Arc de triomphe dressait son cube d'ombre, il n'y avait encore personne. Les deux premiers salons étaient vides, vide aussi le troisième ; mais tous trois étaient lumineux et préparés pour une réception, avec leurs hautes lampes dont les abat-jour en forme de parasols s'épanouissaient comme des floraisons fantastiques au faîte des colonnes de cristal ou d'agate qui les supportaient. Et c'était un magnifique et charmant décor, un cadre à souhait pour une assemblée mondaine, que ce vaste et somptueux appartement, avec ses recherches de confort et ses richesses, avec ses profondeurs illuminées, et, au fond, cette échappée de vue sur la nuit parisienne que pointillait de lueurs mouvantes la procession des voitures contournant la masse sombre du haut et lourd monument.

— Monsieur des Fossés! Et bon premier!... Très bien, cela! Si vous avez des secrets à nous dire, c'est habile... Mais si vous n'en avez pas, c'est aimable, tout simplement.

Annie Jefferson, sortant de la pénombre de la véranda, s'était avancée jusqu'au milieu du grand salon, pour venir, la main tendue, au-devant du visiteur.

— Des secrets ! fit celui-ci avec un sourire d'une mélancolie savante. Des secrets à dire aux jeunes filles !... Hélas ! vous savez bien qu'on n'en a plus guère, à mon âge... Et c'est pour cela, sans doute, que vous vous faites un malicieux plaisir de me demander les miens.

— A votre âge! Ne dirait-on pas, monsieur le patriarche...

— Je n'ai que trente-quatre ans, interrompit André, c'est vrai. Et ce n'est pas mon âge, en effet, que j'aurais dû invoquer tout d'abord, mais ma situation d'homme marié...

— Et mal marié, paraît-il ? fit la jeune fille avec une moue très compatissante et très douce.

Annie Jefferson avait quelque vingt-cinq ans,

mais était encore absolument fraîche et d'une grâce bien virginale. Assez grande, très mince, — un peu trop, peut-être, — blonde et pâle, avec un port de tête fier et charmant, une taille allongée et une élégance toute parisienne, l'aînée des filles de Mrs Jefferson semblait d'abord plus séduisante que vraiment jolie ; mais elle demeurait sympathique même à quiconque, l'ayant regardée de près, avait su découvrir ce qui lui manquait pour être belle. Son charme était fait surtout de sa bonté, que trahissaient des yeux involontairement caressants, pleins d'une indulgence aimable et souriante, avenants sans effronterie.

— Mal marié, soit !... A la condition que vous ne me prêtiez pas l'outrecuidance de rejeter tous les torts sur... l'autre partie.

— Alors, vous reconnaissez vos méfaits !... C'est effrayant, si vous êtes décidé à renouveler l'épreuve...

— Je n'y suis pas décidé, miss Annie. J'y éprouverais même quelque scrupule... et quelque crainte. Mais, si je trouvais une femme qui

consentît à prendre gaiement son parti des risques communs, qui partageât mon horreur pour la sentimentalité romanesque... et même pour le sentiment tout court...

— Même pour le simple amour? demanda la jeune fille en souriant avec un peu d'angoisse.

— Même pour le simple amour, répondit André en regardant son interlocutrice très franchement et non sans une évidente intention de l'éclairer ou de la détromper.

— Alors, quelle femme cherchez-vous ?

— Aucune, mademoiselle... Mais je prendrais peut-être celle que ne rebuterait point ma franchise... En connaissez-vous une, assez courageuse...

— Non, — interrompit Annie d'un ton sec, où perçait un accent douloureux. — Les femmes qui ont assez de témérité et d'audace pour affronter le mariage sans l'aide de l'amour, celles-là je ne les estime pas assez pour les fréquenter... Je n'en connais aucune.

— En êtes-vous bien sûre? demanda le jeune

homme avec un regard involontaire ou discret à l'adresse de la véranda.

— Oui, répondit nettement l'aînée des demoiselles Jefferson.

Et, s'effaçant, comme pour laisser à André le passage libre :

— En tout cas, reprit-elle, ce n'est pas ici que vous la trouverez.

M. des Fossés s'inclina en souriant et avec un geste qui signifiait : Tant pis !... à moins que ce geste, plus ironique peut-être que chagrin ou résigné, ne signifiât : Croyez-vous ?

La jeune fille se dirigea vers le fond de l'appartement, quittant la place par dignité ou par défi. Et, tandis qu'il suivait du regard cette fine silhouette, diaphane et vaporeuse, presque aérienne dans l'envolée des jupes blanches, André avait l'impression très nette qu'une figure amie et tutélaire, une âme sympathique et charmante disparaissait à tout jamais de l'horizon déjà presque désert de sa vie. — N'avait-il pas éprouvé quelque chose d'analogue, lors de sa dernière entrevue avec sa femme et de la

disparition de celle-ci dans le lointain obscur d'un couloir de tribunal?

Il se secoua, puis gagna, de son pas tranquille et souple, de sa démarche assurée et conquérante, le coin obscur et aéré où madame Jefferson prenait le frais en compagnie de sa fille cadette.

— C'était vous qui causiez avec Annie? — fit la maîtresse du logis en se soulevant à peine sur son fauteuil à bascule et en tendant négligemment au visiteur sa main fine, toute chargée de diamants.

— Naturellement, répondit André en anglais.

— Et qu'était-ce, je vous prie, — continua-t-on dans la même langue, — que cette conversation, cet entretien particulier? Un échange de confidences, je suppose?

Madame Jefferson parlait avec une nonchalance élégante, qui était un emprunt voulu aux anciennes habitudes fashionables des femmes du vieux continent plutôt qu'une manière d'être vraiment congruente à son tempérament

pratique de femme du Nouveau Monde. Car elle avait dans le regard une vivacité, sinon un feu, qui démentait, par moments, la lenteur certainement étudiée de son débit. Elle parlait aussi avec cette intonation nasillarde que les Anglais déclarent volontiers odieuse — comme tout ce qui est américain, du reste. — Mais, pour des oreilles françaises, la différence d'accent est assez difficilement perceptible. Et le parler de la belle Américaine n'avait rien de désagréable.

Belle, elle l'était encore, à coup sûr! Et gracieuse, par surcroît. Grande comme ses filles et, comme elles, élancée, quoique sensiblement plus grasse, elle accusait à peine quarante ans. — Elle n'en avait guère davantage, au reste, s'étant mariée fort jeune. — Ses cheveux, d'un châtain clair à reflets d'or, ne trahissaient aucune décoloration prochaine; ses yeux, tour à tour voilés et étincelants, langoureux ou agressifs, obéissaient docilement aux intentions changeantes de cette quadragénaire redoutable, qui, avec ses alternatives de lassitude ou d'in-

dolence affectée et de hardiesse ou d'effronterie, n'avait évidemment pas désarmé.

— Notre conversation, — lui répliqua, toujours en anglais, M. des Fossés après un temps, — c'était tout bonnement un échange de confidences entre deux portes... Votre fille aînée, madame, m'ayant fait avouer, une fois de plus, que je n'ai pas été très heureux en ménage et que je risquerai, peut-être, un jour ou l'autre, l'occasion s'en présentant, une seconde épreuve, je lui ai confié, du même coup, que je suis décidé à ne pas demander au sentiment de réparer le mal que ma sentimentalité première a causé dans ma vie...

— Dites donc ces choses-là en français, fit mademoiselle May Jefferson en interrompant d'un air moqueur. On les comprend mieux dans votre langue que dans toute autre... quoique vous parliez passablement anglais.

Aussi blonde que sa sœur, aussi grande, presque aussi mince, mais beaucoup moins pâle, plutôt rose même, avec des yeux d'un bleu sombre, tirant sur le noir, franchement

jolie, celle-là, franchement rieuse, les dents toujours à découvert (sans que l'on pût songer à s'en plaindre), May avait bien plus d'éclat qu'Annie et un peu moins de charme. Telle quelle, au reste, c'était une adorable jeune personne, qui se faisait complaisamment adorer, non sans y entendre malice, peut-être, mais sans y mettre trop d'astuce, ni même trop de conviction : en bonne fille. — Dans ses rapports avec André, elle n'avait jamais manifesté qu'elle attachât un prix particulier aux hommages du jeune homme, tout en laissant voir, assez volontiers, qu'il ne lui eût pas été autrement pénible de les accueillir pour le bon motif, si ce candidat éventuel avait été libre, ou qu'il dût prochainement le devenir.

— Eh bien ! reprit M. des Fossés, je vous répète, en bon français, cette fois, que, chat échaudé craignant l'eau, même froide, je ne tiendrais nullement, le cas échéant, à retomber dans les roucoulements d'un colombier conjugal.

— Et c'est à Annie que vous disiez cela ?

fit madame Jefferson sur un ton de raillerie convaincue. Vous vous adressiez mal, mon cher monsieur !

— Elle me l'a bien donné à entendre ! riposta André en courbant la tête avec un air d'humilité et de contrition feintes. Il paraît même que ma façon... ma seconde manière d'envisager le mariage n'a aucune chance sérieuse de séduire les femmes.

— Les jeunes filles surtout, dit madame Jefferson en souriant. Ah çà ! vous songez donc décidément à vous remarier ?

— Oh ! pas tout de suite... Pour que je me remarie, ne faut-il pas d'abord que l'on me démarie ? Or, je suis encore marié... Mais peut-être plus pour bien longtemps.

A ces mots, la mère et la fille redressèrent la tête avec le même mouvement d'interrogation, — lequel pouvait tout aussi bien, au surplus, procéder d'une simple curiosité féminine que de l'intérêt particulier qu'avait su leur inspirer leur interlocuteur.

— Oui, reprit M. des Fossés, mon procès est

à la veille de se terminer et de me rendre ma liberté. J'en ai reçu, pas plus tard que ce matin, l'assurance formelle : le jugement est prêt et sera rendu dans la huitaine, conformément aux intérêts de ma femme... qui se trouvent être parfaitement d'accord avec les miens.

— Alors, demanda madame Jefferson, vous posez déjà vos jalons?

— Peut-être, répondit André hardiment.

— Vous n'étiez pas trop mal inspiré, du reste, en vous adressant d'abord à Annie. Car, entre nous, je crois... Mais vous avez irrémédiablement gâté vos affaires par votre profession de foi, vous savez!

— Je le crains, fit André avec un sourire.

— Et vous voulez passer à la cadette? Je vous laisse, mon cher M. des Fossés, en vous souhaitant meilleure chance.

Ce disant, madame Jefferson se leva, toujours nonchalante et railleuse. Elle déploya, avec lenteur et majesté, sa taille admirable de femme épanouie, mais restée jeune, que modelait strictement une toilette claire et de haut

goût, — non sans avoir rejeté en arrière, sur le dossier de son fauteuil, une courte mante qui découvrit en tombant la naissance de sa gorge nacrée, dont la demi-échancrure du corsage faisait saillir à point les rondeurs, et ses bras pleins, déliés et laiteux, que laissaient transparaître des manches impalpables.

— Je vous laisse, répéta-t-elle. Du reste, voici M. Clément de Bure, qui me tiendra compagnie.

On apercevait, en effet, dans le lointain encadrement de la porte du premier salon, un très joli, — trop joli, — garçon à la fine moustache fauve, au plastron d'albâtre, habillé, gileté, cravaté et chaussé comme les héros des romans illustrés.

— Puisque j'ai l'assentiment maternel, miss May, vous me permettrez de poser, sans plus tarder, ce que madame Jefferson appellerait un jalon.

— Oh ! des jalons, lui répliqua en riant la jolie fille, tant que vous voudrez ! Ça n'engage à rien... Mais, d'abord, êtes-vous absolument

sûr que, du côté d'Annie?... Car, vous savez, c'est ma sœur; et je crois, comme ma mère, que vous ne lui êtes ou ne lui étiez pas tout à fait indifférent... Vous comprendrez donc...

— A merveille. Mais, outre que je n'ai pensé qu'à vous, jamais son caractère et le mien ne se fussent emboîtés l'un dans l'autre, alors même que le point de départ de chacun de nous eût été plus... plus symétrique.

— Et quel est-il, ce point de départ?... Le vôtre, bien entendu.

— Voici. Moi, si je me remarie, ce sera pour trouver dans la personne de ma femme une compagne fine et intelligente, à qui je laisserai autant de liberté qu'elle en voudra... sous cette seule réserve ou condition qu'elle s'acquittera de ses devoirs, des devoirs de sa charge...

— Bon! interrompit May. Une femme de charge, alors?

— Non, puisqu'elle partagera ma vie.

— Une associée, donc?

— Si vous voulez.

— Moi, je veux bien... à la rigueur. Mais, si votre associée s'ennuie?

— Je tâcherai qu'elle ne s'ennuie point.

— J'entends. Mais enfin, si... si vous l'ennuyez?

— Dame! ça, c'est le risque inévitable. Vous le retrouverez dans tous les mariages, au fond de toutes les unions, légitimes et autres.

— Ah! mais, pardon! Vous conviendrez bien que le risque augmente ou diminue d'emblée, que les chances sont, à l'origine, plus ou moins favorables, plus ou moins contraires, selon les cas, c'est-à-dire selon que l'amour se met ou ne se met pas de la partie... Si vous n'êtes pas épris de la personne que vous épousez et si elle n'est pas éprise de vous davantage, les risques d'ennui sont énormes... comme entrée de jeu.

— Mon Dieu, à l'origine et en apparence, je ne dis pas... Mais, dans la suite, si vous saviez!... Au surplus, je n'ai pas dit que je prétendisse ne jamais être amoureux de ma femme!... Je n'ai pas juré de ne pas le devenir.

— Tout ce que vous demandez, c'est qu'on vous dispense de jurer que vous l'êtes?

— Justement.

— Jurerez-vous, du moins, que vous ne vous fâcherez point si votre femme, s'ennuyant, cherche à se distraire?

Dans la pénombre de cette espèce de serre mal éclairée, André ne distinguait pas bien l'expression de la physionomie, à l'ordinaire très mutine, de la jeune fille; mais il devinait que cette expression était terriblement moqueuse. — La voix, en tout cas, qui accentuait si joliment notre langue atone, révélait un état d'esprit fort gai, fort amusé.

— Se distraire... se distraire, marmotta-t-il assez interloqué. Ça dépend de ce que vous entendez par là.

— Bah! il n'y a pas d'équivoque, allez! Quand une femme s'ennuie, c'est qu'elle n'aime pas. Et, quand elle essaye de se désennuyer, elle s'adresse tout naturellement à l'amour, pour en obtenir l'unique distraction dont elle ait besoin.

— Bien entendu, je ne serais pas jaloux outre mesure, — prononça gravement M. des Fossés, en tâchant de suivre sur les traits de mademoiselle Jefferson l'effet de sa déclaration de principes. — Mais je ne pousserais pas non plus la complaisance jusqu'à vouloir bien être ridicule pour le plaisir de ma femme et par ses soins... par ses soins pour un autre.

— Peuh! le ridicule! Toujours le ridicule! C'est votre grand cheval de bataille, à vous autres Français!

— Dame! il n'y a pas, chez nous, de dada plus choyé que le souci du qu'en dira-t-on...

— Que d'intérêts vous sacrifiez à la peur de cette toute petite chose : le ridicule!... Et cependant, si vous saviez comme vous êtes souvent ridicules sans vous en douter et précisément par votre souci même de ne pas l'être!

Comme avait fait sa mère, elle se leva, déployant sa taille fine et ronde, cambrant, avec une lenteur et une grâce félines, ses reins souples et flexibles. Comme sa mère, elle était

en demi-décolleté, toute blanche et toute rose dans sa toilette légère de soir d'été. — André ne pouvait plus être amoureux : il le regretta presque.

En cet instant, d'ailleurs, il croyait bien la partie un peu compromise. Il avait été trop franc, prêtant à May plus de détachement peut-être qu'elle n'était d'humeur à en témoigner au sujet de l'amour.

— Je vois bien, dit-il avec un air de découragement à peine affecté, que votre sœur avait raison tout à l'heure et que je ne trouverai pas ici... ce que j'y eusse voulu rencontrer.

— Ah ! fit May d'un ton de rêve. Annie vous a prédit...

— Oui... Et me voilà éconduit avant d'avoir pu seulement me poser en prétendant !... N'est-il pas vrai, miss May ?

La jeune fille ne répondit rien. Elle songeait en souriant, les yeux vagues. Tout à coup, elle leva ses regards vers le ciel, montrant à travers la vitre les groupes d'étoiles de plus en plus distincts qui couronnaient, comme un nimbe

de pierreries, la silhouette massive du faux monument romain.

— Voyez-vous, murmura-t-elle en laissant traîner sa voix sur les syllabes, les vraies femmes ont toujours envie de décrocher des étoiles, et ce ne sont que les créatures vulgaires qui se contentent de vouloir la lune.

— Bah ! fit André avec impertinence. A défaut d'étoiles, on leur donne des diamants.

— Ce n'est pas de ces femmes-là que je parle, dit May sans paraître blessée ou mécontente. Moi, par exemple, qu'ai-je besoin d'un mari pour avoir des diamants ? Et, si mon mari me refuse ma parure d'étoiles... Mais je saurai bien me la faire donner !

— Ce qui signifie en langue vulgaire ?... demanda curieusement André.

May parut sortir de son rêve, et, badinant :

— Cela signifie... Mon Dieu, cela signifie que j'aime beaucoup les étoiles... et les difficultés.

— Passe pour les difficultés. Mais les étoiles ! Peuh !... Savez-vous ce qu'en dit Büchner ?

— Non, mais [illegible] Qui ça, Büchner?

— Louis Büchner, un grand savant et un philosophe allemand, qui fut et devrait bien être encore l'éducateur intellectuel de la jeunesse pensante de tous les pays.

— Eh bien, que dit-il, votre Büchner? Que dit-il des étoiles?

— Il dit à peu près que si les gens qui se sentent d'admiration en contemplant les splendeurs célestes des cieux pouvaient embrasser d'un coup d'œil l'immensité chichement pointillée d'astres çà et là, leur enthousiasme tomberait, et que ces quelques petits soleils leur feraient l'effet d'une poignée de billes jetées au hasard dans le vide.

— Ce Büchner est peut-être un grand savant, répliqua May, et même un grand philosophe. Mais, à coup sûr, il n'a pas le sens commun. Reprocher aux étoiles de ne pas produire un effet dont nous ne pourrions nous rendre compte, alors qu'elles produisent précisément celui qui doit nous charmer, c'est comme si l'on reprochait à un décor de théâtre, ou à une façade de mo-

nument, ou à une perspective de jardin, de ne pas être au point... pour ceux qui voudraient en jouir du haut des nuages... Et savons-nous même si tout n'est pas au point partout et pour tous? Le monde est probablement comme un immense diorama, où tout est concerté, non pour une vue d'ensemble impossible, ou permise seulement à Dieu, mais pour des effets successifs, différents et variés.

— Savez-vous, dit André surpris, que vous êtes... Pardon. J'allais vous adresser un compliment stupide, qui eût été l'équivalent d'une insolence.

— Oui. Vous alliez me dire que je vous fais l'effet d'être décidément moins bête que vous n'aviez cru d'abord?

— Plus sérieuse, moins jeune d'esprit et de caractère, fit André en protestant.

— Soit. Je suis, à la vérité, capable de me montrer sérieuse dans l'occasion. Mais cela ne m'empêche pas d'être très volontiers hardie, et même imprudente... Et, pour en revenir aux étoiles, qui symbolisent à la fois le bonheur

rêvé et l'inaccessible idéal, je voudrais tenter d'en conquérir une, une des plus lointaines et des moins abordables : l'amour d'un mari indifférent, sceptique, incrédule... Si je rencontre un tel homme et qu'il ne me déplaise point par ailleurs, je me crois femme à lui dire : « Voulez-vous risquer l'aventure? Marions-nous. Je vous épouserai d'abord, vous m'aimerez ensuite... » A votre service, monsieur des Fossés!

Elle lui adressa un signe de tête amical, après avoir ébauché une courte révérence, puis elle rejoignit sa mère et sa sœur dans le salon voisin.

Celles-ci causaient avec M. Clément de Bure, très empressé, très spirituel — trop spirituel, comme il était trop joli, — et qui faisait la cour à toutes les femmes, mais particulièrement à madame Jefferson et à ses filles.

André était resté un moment comme abasourdi. Mais il se remit vite en possession de lui-même. Et, ayant jeté un regard sur le groupe des causeurs :

— Allons, allons, se dit-il, je ne m'étais pas

tout à fait trompé. Elle ne m'aime peut-être pas, mais je lui suis au moins sympathique, et elle va se piquer au jeu de la belle manière! Elle est ravissante et toute jeune. Quelle jolie petite baronne millionnaire cela fera!... Vogue la galère!... Reste à faire lâcher prise à Yvonne... Baste! son mari m'aidera peut-être, ou Tramefort, ou le diable...

TROISIÈME PARTIE

I

May Jefferson avait-elle cédé à un entraînement de sympathie ou à un simple désir de bravade, c'est-à-dire à l'attrait d'une tâche difficile et glorieuse où sa vanité et sa coquetterie de femme pensaient devoir trouver leur compte? — C'est ce que le baron des Fossés ne perdit pas beaucoup de temps à élucider ; il lui suffisait d'avoir réussi, ou de tenir le succès sous sa main.

D'ailleurs, avant l'expiration même de « la huitaine », le jugement annoncé était rendu :

M. André-Joseph Raiz, baron Raiz des Fossés, et madame Gertrude-Anne-Marie Duchamp étaient divorcés. L'ancienne épouse, au profit de laquelle le divorce était prononcé, avait, en raison de faits graves non contestés et imputables au mari seul, la garde et l'éducation de l'enfant né du mariage, unique rejeton vivant. André était donc libre, — du côté de sa femme et de son fils, au moins.

A sept heures du soir, il avait reçu une dépêche de plusieurs centaines de mots, qui lui avait été adressée par son avoué, sur sa prière, et qui le mettait au fait de tous les détails intéressants que comportait la solution de l'instance. Avant dix heures, il était chez le baron de Tramefort, rue Bassano, où avait lieu la fameuse réception hebdomadaire du jeudi, agrémentée de comédie et de musique. — Dans l'intervalle, il avait vainement essayé de joindre chez elle, à deux pas de là, rue Galilée, madame Wilburn, qu'il avait, du reste, évité de rencontrer les jours précédents, désireux qu'il était de ne plus la voir que pour

lui annoncer enfin quelque chose d'irrévocable.

Or, la première personne qu'il aperçut dans les salons déjà peuplés, mais non encore encombrés, de l'hôtel de Tramefort, ce fut Yvonne. Après avoir hésité à l'aborder directement, il se rabattit sur son ami Maurice, le fils de l'amphitryon, lequel Maurice, fort affairé, malgré son dédain des choses de la maison paternelle, faisait les honneurs de l'hôtel avec la bonne grâce et l'esprit dont il était coutumier.

— Mon cher, lui dit André en l'arrêtant comme il passait à sa portée, tirez-moi d'un doute... ainsi que l'on s'exprime dans le répertoire classique. Y a-t-il un mystère dans la maison ? J'aperçois là-bas, causant avec votre père, madame Wilburn, que je n'ai jamais vue ici, et qui ne m'a jamais annoncé qu'elle y dût venir... Ça veut-il dire quelque chose ?

— Je n'en sais rien, mais j'en ai peur.

Maurice avait eu une grimace éloquente.

— Ah çà ! reprit-il, êtes-vous bien sûr que votre amie, madame Wilburn, soit mariée?

— On ne peut plus certain. Je connais même

son mari, au moins de vue... à telles enseignes que, vous m'en faites ressouvenir, je l'ai rencontré, l'autre jour, dans Paris même.

— Tant mieux! fit Maurice avec conviction. Tant mieux qu'elle soit mariée!

— Ou tant pis! — dit machinalement André, qui, suivant le cours naturel de ses idées, ne pouvait être du même avis que le fils du baron de Tramefort.

— Oui : cela dépend évidemment du point de vue auquel on se place pour envisager la chose. Mais moi, fils de mon père, qui vois cette séduisante personne, laquelle ne m'a jamais séduit personnellement, vous le savez, moi qui la vois, dis-je, en coquetterie réglée avec mon respectable auteur, je ne peux pas dire comme elle et comme vous...

— Mais comment est-elle ici?

— Dame! demandez cela à papa. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a dîné à sa droite, en compagnie de quatre ou cinq intimes ou familiers de la maison... pas davantage, car, le jeudi, les dîneurs ne sont jamais nombreux.

De fait, André était très perplexe et très songeur, ne pouvant s'expliquer pourquoi sa maîtresse (elle l'était encore, après tout!) avait accepté cette invitation à dîner, sans aucun préliminaire qui lui fût connu, et ne pouvant deviner par quelles voies le vieux Tramefort était arrivé à ses fins, — à ses fins les plus prochaines, du moins, qui étaient d'attirer chez lui la « belle Anglaise », comme l'appelait Maurice. — N'avait-elle pas, jusqu'alors, toujours refusé d'y venir, en dépit des démarches et des instances de l'amoureux et pressant sexagénaire?

— Je le demanderai tout à l'heure à votre père, répliqua André sur un ton de bonne humeur affectée. Et je le lui demanderai aussi à elle-même, parlant à sa personne... Étiez-vous au courant, du moins?

— Au courant de quoi? fit Maurice avec un frisson comique. Vous me donnez la chair de poule!... Mais ne m'avez-vous pas affirmé que mistress Wilburn était une femme honnête, impeccable, une hermine digne de son pays

d'adoption? Et ne venez-vous pas de me répéter qu'elle est mariée?

— Ne tremblez pas si fort : ce ne sera rien.

— Peuh, peuh! que sait-on?

— Non; j'entendais simplement vous demander si vous étiez au courant du progrès de ces relations tout amicales.

— Pas le moins du monde. On ne m'a soufflé mot de rien.

— Pourriez-vous me dire, reprit André, à quel moment madame Wilburn a dû céder aux instances de votre père... c'est-à-dire à quel jour doit remonter l'invitation?

— Au commencement de la semaine dernière, je pense.

— Tiens, tiens! murmura André involontairement. C'est amusant.

Il se rappelait que c'était précisément dans les premiers jours de la semaine précédente qu'il avait informé Yvonne, en termes plus positifs et plus assurés que par le passé, de l'issue prochaine et favorable de son procès.

— Amusant, amusant... marmotta Maurice

avec sa même grimace expressive. Je ne trouve pas. Car, bien décidément, je ne l'aime guère, cette étrangère !

— Cette étrangère est une Française, par droit de naissance.

— Ce n'en est pas moins pour moi une étrangère... qui aspire à prendre pied parmi les lares paternels... par droit de conquête.

— Mais, puisqu'elle est mariée !

— Euh, euh ! on se démarie.

— Ça, c'est exact. A preuve...

Il conta brièvement son cas.

— Là ! vous voyez ! s'écria Maurice plaisamment. Je n'augure rien de bon... Cette femme n'est point de celles qui se donnent : elle a les lèvres trop minces... ni de celles qui se vendent... à bon marché : elle est trop... distinguée.

— Pessimiste, va !

Là-dessus, André allait se mettre en quête de M. de Tramefort père, à qui il se proposait de narrer incontinent le dénouement de son aventure conjugale, pour le mettre en confiance ou en haleine, et pour lui soutirer quelques

révélations concernant sa subite intimité avec Yvonne, lorsque Maurice le retint par le bras et, d'un ton sérieux, que n'avaient pas fait prévoir ses airs de badinage :

— Çà, mon cher André, prononça-t-il en regardant son ami au plus profond des yeux, je vous crois très capable de me comprendre et absolument incapable de trahir les devoirs de l'amitié et de l'honneur. Mon brave homme de père... car c'est un brave homme tout de même, je le dis par conviction autant que par piété filiale... mon brave homme de père flambe comme du bois sec, c'est trop clair. Où ça le mènera-t-il? Je l'ignore. Quant à ce qu'est, au juste, cette jolie madame Wilburn, je ne le sais et ne le puis savoir que par ce que vous en dites... Mais j'ose croire que si, d'aventure, elle était ou avait été pour vous... ou pour quelqu'un d'autre que son mari, à votre connaissance, un peu plus qu'une amie, vous ne souffririez point...

— Quoi donc? — demanda André, gêné par le regard qui pesait sur lui.

— Vous ne souffririez point, reprit Maurice, qu'elle devînt... ma belle-mère.

— Quelle idée ! Et le mari ?

— Si elle divorçait à son tour en devenant veuve, s'entend !

André se tut un moment. Il n'était pas gêné seulement par le regard de son ami, mais par l'amitié même dont ce regard scrutateur et implorant semblait l'expression inquiète. — Il devait beaucoup à cette amitié-là, presque tout, par le fait, car c'était Maurice qui l'avait introduit dans les bonnes grâces du millionnaire baron dont la bienveillance avait commencé sa fortune.

Mais, bientôt :

— Qu'attendez-vous de moi ? dit-il d'une voix amicale et tranquille.

— Rien autre chose que la conduite qui convient à l'homme d'honneur que vous êtes.

— Vous voulez que je vous atteste...

— Non, interrompit Maurice en prenant la main de son ami et en la serrant avec force. Ce n'est pas l'heure. Je n'ai, quant à présent,

rien à vous demander... Mais, le cas échéant, je me fierai à votre droiture pour m'éclairer et pour éclairer mon père, si besoin est, sur les antécédents de madame Wilburn.

Ce disant, il secoua la main d'André et le quitta. — Celui-ci, comme il avait coutume après tout incident contrariant qui embarrassait sa route, se redressa et porta plus haut la tête. Puis, passant du fils au père, il aborda le baron de Tramefort, lequel venait de son côté.

En quelques mots, il l'eut informé de l'événement qui le remplissait d'une allégresse maintenant un peu tempérée... Pourquoi tempérée? Il n'en savait trop rien.

— Bravo! s'écria le baron. Bravo, mon jeune ami! Vous voilà libre, allez et ne péchez plus... c'est-à-dire ne vous remariez qu'à bon escient.

— A propos de remariage, mon cher monsieur de Tramefort, expliquez-moi donc un peu la présence, inattendue pour moi, de madame Wilburn.

— Je serais fort en peine de vous l'expliquer,

mon cher enfant. Vous savez que je me suis déméné, mainte et mainte fois, en pure perte, pour l'obtenir, cette agréable présence. M'autorisant d'une présentation en règle et de mes excellentes relations avec vous, j'avais tout fait en vue de ce résultat. Et toujours j'avais dû battre en retraite, l'oreille basse; on se retranchait derrière des motifs de haute convenance... Mais voilà que, tout dernièrement, ayant encore parlé d'un dîner et d'une fête, dîner intime et fête traditionnelle du jeudi, j'ai eu gain de cause à l'improviste... Il faut vous dire que, si je ne vous ai pas réentretenu, ces temps derniers, de ce qui me tenait si fort au cœur, c'est que je ne me voyais pas précisément en droit d'allumer les flambeaux...

— Quels flambeaux? ceux de l'hymen? demanda André impassible.

— Mon cher, répondit d'un ton pénétré le vieux Tramefort en humectant sa paupière, outre que madame Wilburn m'a clairement donné à entendre qu'elle est la plus inaccessible des femmes séparées, je l'aime trop, décidé-

ment, pour concevoir à son égard des espérances qui ne soient pas dignes d'elle.

— Je comprends et j'approuve, fit André avec un geste presque grave. Mais... mais le mari! il y a toujours le mari!

— Il y a toujours le divorce aussi, heureux coquin qui, grâce à moi...

— Eh bien! interrompit André, c'est peut-être le moment d'agir. Imaginez-vous que je l'ai rencontré, ce mari, sur l'asphalte parisien...

— Bah! il est ici?

— Je l'ai vu de mes yeux; un hasard m'a permis de le reconnaître, car...

— Sa femme se sait-elle si près de lui? s'empressa de demander Tramefort sans se soucier d'attendre la fin de la phrase.

— Peut-être le croit-elle beaucoup plus loin pour le quart d'heure, répondit évasivement André.

— J'ai envie, à tout hasard, de lui en toucher deux mots sans plus tarder, — reprit le bouillant vieillard en faisant mine de se diriger du côté d'Yvonne, qui, radieuse et endiamantée, altière

et chaste en une toilette fort riche, mais modérément décolletée, venait de s'asseoir au premier rang des chaises cramoisies faisant face à la petite scène enguirlandée devant laquelle s'installait un orchestre complet.

— Non, dit André en retenant doucement son protecteur devenu un peu son protégé. Laissez-moi lui parler d'abord; car, au cas où elle ignorerait la présence de son mari, ce qui est possible... Elle peut le croire reparti, par exemple... Eh bien! dans ce cas-là, elle pourrait éprouver un saisissement, une contrariété, une peur... Que sais-je? Or, j'ai, moi, un prétexte pour amener la conversation sur ce terrain... Après, plus tard, vous saurez si la présence de cet Anglais américanisé doit ou peut vous servir.

Sans attendre de réplique, André se mit en devoir d'aborder enfin Yvonne, qui, grâce au flot sans cesse grossissant des invités, allait devenir vraiment inaccessible.

— Bonsoir, — lui dit négligemment sa maîtresse honoraire, quand il eut réussi à se glis-

ser derrière elle. — Ça doit vous étonner un peu de me voir ici, mais vous n'en laissez rien paraître : vous êtes un homme fort.

— Si rien ne me trouble, c'est que rien ne m'étonne.

— Rien, pas même de me voir suivre docilement vos conseils ?

— Cela moins que toute autre chose, chère amie... Vous suivez mes conseils lorsqu'ils sont précisément tels que vous avez voulu que je vous les donnasse. De la sorte, vous agissez à votre guise ou selon vos intérêts et vous rejetez sur moi la responsabilité. Car vous n'aimez point les responsabilités, même purement morales... Vous voyez que je vous connais.

Yvonne rougit légèrement. Puis, profitant d'une excellente diversion que lui fournit, juste à point, l'entrée à sensation de mesdemoiselles Jefferson et de leur mère :

— Tenez ! votre nouvelle famille... Laquelle épousez-vous, décidément ? Moi, à votre place, j'épouserais la mère : elle est presque aussi bien que la plus jeune de ses filles, mieux que l'aî-

née, pas beaucoup plus vieille d'aspect... et probablement beaucoup plus riche que toutes les deux... Avec qui est-elle si aimable? Est-ce un rival? Joli garçon, en tout cas!

— C'est M. Clément de Bure, un homme du monde qui a de la fortune et de l'esprit, un bout de talent même en je ne sais plus quel genre... mais qui rit toujours, comme vous voyez, de sorte qu'il a toujours l'air d'un imbécile. Il n'a évidemment pas lu La Bruyère, ou il ne l'a pas compris: « Je doute que le ris excessif convienne à l'homme, qui est mortel. »

— Oh! mais, dites donc, vous êtes sinistre! Pourquoi?

— Je suis inquiet, répondit André en se penchant.

— Inquiet? fit Yvonne à voix basse.

— Je crois avoir rencontré votre mari.

— Vous le connaissez donc?

— Je ne l'avais jamais vu, et je n'ai jamais eu sous les yeux le moindre portrait de lui. Mais les circonstances...

— Que vous l'ayez rencontré, interrompit

Yvonne, cela n'a rien de surprenant : il n'a pas dû quitter Paris, puisqu'il y est venu pour moi... Quant aux circonstances, j'ignore... Voyons, quelles étaient ces circonstances ?

— Je vous les dirai. Mais ici, au milieu de tout ce monde, sous tous ces regards, et parmi toutes ces oreilles... Dites-moi, vous avez bien chez vous un portrait de votre mari ?

— Oui, je crois... au fond d'un carton. Je n'ai aucun motif, ayant fui le personnage, d'en vénérer l'effigie... Mais enfin, je dois avoir une manière de portrait enchâssé dans un bracelet, quelque chose d'effroyablement américain... sud-américain même, une espèce de photographie coloriée, qu'il m'a donnée jadis avec l'horrible bijou qui lui sert de support.

— Eh bien ! cherchez-le, ce bracelet. Demain j'irai le voir chez vous et causer, en même temps, plus à loisir de tout ce qui vous intéresse. Est-ce dit ?

— Si vous voulez.

M. des Fossés alla saluer madame et mesdemoiselles Jefferson, en mettant une insistance

et une grâce particulières dans celles de ses salutations qui étaient à l'adresse de May. Puis il s'accota, quelque temps, contre un chambranle, promenant sur les épaules constellées des femmes et sur les visages insignifiants des hommes le même regard indifférent et hautain, mais surtout distrait. Il ne parla plus à personne. Et, avant minuit, il se retira sans même attendre la seconde partie du programme, où figurait cependant le nom d'une artiste devenue justement célèbre pour avoir retrouvé l'art de chanter sans faire de gestes.

II

Rue Galilée, à l'entresol, un joli appartement, pas trop parisien, mais assez: des tentures de satin de Chine pâle, des tapis clairs, des meubles du siècle dernier, beaucoup de plantes, quelques fleurs, et très peu de bibelots, tous rares. Madame Wilburn était installée là depuis son arrivée à Paris; seulement, le mobilier avait pris, peu à peu, une importance en harmonie avec la fortune croissante d'André, — lequel pourtant n'était jamais venu chez la jeune femme qu'à de longs intervalles,

désireux de ménager cette réputation fragile de femme isolée et préférant un terrain neutre pour les entrevues compromettantes.

— Maintenant, lui dit Yvonne dès qu'elle le vit entrer, ne perdez pas votre temps en précautions oratoires. Vous craignez quelque chose ? Quoi ?

— Je ne crains rien, de même que je ne m'étonne de rien ; mais j'aime à tout prévoir... Le portrait de votre mari, d'abord ?

— Voici, — dit Yvonne, en tendant à André un bracelet de mauvais goût, qu'elle venait de prendre dans une boîte qui contenait le rebut de ses bijoux.

— Parfaitement cela ! fit M. des Fossés après un examen rapide. La couleur des cheveux et de la barbe, jointe à une carnation si merveilleusement assortie... Pas de doute possible !... La photographie coloriée est, malgré les apparences, une belle invention, ma foi !

— Eh bien ! Que résulte-t-il de cette constatation d'identité ?

André raconta ce qui lui était arrivé, quelques jours plus tôt.

— Et où en êtes-vous avec lui? ajouta-t-il.

— Toujours au même point, bien entendu. Il veut m'emmener; je ne veux pas le suivre. Et voilà... Du reste, ça se passe présentement en correspondance. Je ne le reçois même plus : il m'écrit... Mais je cesserai bientôt de le lire : c'est monotone... d'autant plus que, comme de juste, je ne lui réponds pas.

— Avez-vous peur de lui?

— Pas le moins du monde : il m'adore.

— Oui, vous prenez cela pour une garantie! C'est fou!

— Que voulez-vous qu'il me fasse? Il ne va pas m'assassiner... Après tant d'années...

— Vous êtes singulière! Les circonstances ne sont plus les mêmes; vous aviez des raisons, des prétextes, des excuses : son vice, son exil, que sais-je? Il n'y a plus rien de tout cela : il n'y a plus que votre mauvais vouloir...

— Mon cher André, je vous vois venir : vous allez essayer de me persuader encore que ce

que j'ai de mieux à faire, c'est de réintégrer le domicile conjugal. Mais vous en serez pour vos frais d'éloquence, et ne réussirez point à m'endoctriner. J'ai le dégoût de cet homme ; c'est une répugnance absolue qu'il m'inspire et qui se rattache à mes premières impressions de jeune femme, à celles que rien n'efface ; ce n'est pas de l'aversion : c'est de la répulsion... quelque chose de bien plus irrémédiable, comme vous voyez... D'ailleurs, il est un peu tard pour me donner un avis si correct. J'ai eu des scrupules : vous les avez étouffés... comme vous en avez étouffé tant d'autres, depuis !... Pour m'abandonner, comme vous avez abandonné votre femme, comme vous en abandonnerez d'autres encore, peut-être, car vous êtes égoïste jusqu'à la lâcheté...

— Du moins ne laissé-je pas dans la misère les femmes que j'abandonne, interrompit paisiblement M. des Fossés en regardant autour de lui d'un air satisfait.

Puis, après un temps, il reprit sans hausser le ton, — en le baissant, au contraire, comme

il convient pour dire de bonnes choses, persuasives par elles-mêmes :

— Non, ma chère Yvonne, vous vous trompez. Je ne veux rien vous conseiller de pareil, sachant à quelles résistances je me heurterais. Mais je désire vous mettre en garde contre un danger que j'ai cru entrevoir ; et je désire aussi chercher avec vous s'il n'y aurait pas moyen d'arriver à une séparation plus complète que celle qui assure si mal votre indépendance et votre repos, à une séparation comme celle que je viens d'obtenir... Car, je ne sais pas si je vous l'ai dit, mais j'ai mon divorce, depuis avant-hier ; oui, cette libération que j'ai tant souhaitée...

— Et qui va vous permettre de contracter un brillant mariage... interrompit Yvonne.

— Pas si brillant que celui auquel vous pourrez prétendre vous-même, le jour où vous serez dans une situation analogue à la mienne.

— Y pensez-vous?... Y puis-je songer?

— Vous y songez fort bien, chère amie. Sans

quoi, vous n'auriez pas dîné chez le baron de Tramefort.

— Et quand j'y songerais? fit Yvonne en regardant son ancien amant avec fixité. Ne m'avez-vous pas réduite...

— Oui, oui, — interrompit André, sur un ton de condescendance assez semblable à celui dont on use envers les malades ou les maniaques incurables, — je sais, je sais... Vous voulez vous persuader à vous-même que tout ce que vous entreprenez de suspect, de louche, ou de contradictoire à vos impressions de conscience, c'est moi qui en suis cause, moi seul, et que c'est à moi qu'incombe la responsabilité, cette fameuse responsabilité? Mais c'est entendu, cela!... Pour la troisième ou quatrième, ou dixième fois, je vous répète que j'ai bon dos et que je prends tout sur moi. Vous ne demandez pas mieux que d'épouser le baron de Tramefort, mais à la condition que je reconnaisse que c'est moi qui vous marie... Eh bien! j'y veux tâcher. De son côté, tout va bien, vous le savez. Du vôtre... dame! cherchons.

— Cherchons quoi ? Que voulez-vous trouver ? Tant que je ne serai pas veuve... Si je le deviens, par exemple, je vous l'ai déjà dit, du reste, poussée à bout, je ferai taire tout scrupule : je me remarierai.

— C'est que je ne peux cependant pas tuer votre mari !... Voyons, le divorce ? si l'on pouvait...

— Il faudrait qu'il y consentît. Et ce n'est pas probable, vous le savez bien ! Moi, je n'ai pas de droits, pas de prétextes à invoquer.

— On peut en faire naître.

— Enfantillages !

— Mais alors, que faire ? — s'écria André sourdement irrité. Me laisserez-vous au moins profiter de cette occasion qui s'offre à moi de parachever ma fortune ? Me laisserez-vous me remarier ?

— En même temps que moi, dit froidement madame Wilburn, oui. Sinon, non ! Vous m'avez prise ; donc, vous m'appartenez : c'est la logique de l'amour... Et elle survit à l'amour.

— Mais...

— Oh ! mon cher ami, vous m'avez endurci le cœur. Vous avez forgé mon égoïsme sur l'enclume du vôtre : il est de belle qualité... Si vous aviez voulu, j'eusse été tout autre, je me fusse détachée de moi-même, chaque jour davantage, pour m'attacher à vous. Mais les leçons, les excellentes leçons de choses que vous m'avez données n'ont pas achevé d'orienter ma vie vers le dévouement, vers le renoncement... Tant pis pour vous !

— Mais je suis riche, — hasarda André, devenu très hésitant, presque craintif, parce qu'il se sentait en présence d'une volonté, d'une méchanceté raisonnée de femme, et aussi parce qu'il était obligé de reconnaître *in petto* que tout n'était pas mensonge dans ce qu'on lui disait.

— Pas assez, plus assez riche, maintenant que vous avez sacrifié la moitié de votre fortune pour assurer votre indépendance... Et puis, c'est vous-même qui m'avez donné l'idée d'escalader, d'un seul élan, les sommets de la ri-

chesse. Je serai baronne de Tramefort... ou je resterai ce que je suis : l'épouse morganatique du baron des Fossés.

— Ah!... Et que ferez-vous?... Que ferez-vous pour m'empêcher de me marier?

— Tout ce que je pourrai... Et une maîtresse comme moi peut bien des choses pour empêcher son amant de se marier, lorsqu'elle est décidée à brûler ses vaisseaux et à dévoiler sa honte...

— Bah! nous verrons!... Et puis... Et puis, je trouverai, je saurai bien trouver ce qu'il nous faut!

Il sortit exaspéré. Il avait rencontré l'abîme sur la voie triomphale; il allait être forcé de rebrousser chemin, peut-être. Cet échec entrevu, si près du but, lui troublait la cervelle. Il n'était plus lui-même, ou plutôt il redevenait lui-même, l'André des années de jeunesse, l'André que gouvernaient un cœur bouillant, des idées fumeuses et des nerfs mal en équilibre, au lieu de continuer ce superbe et froid personnage qu'il avait su composer à force de

raison, de clairvoyance et de volonté... C'était pitoyable !

En sortant de chez Yvonne, il ne voyait rien, ayant sur les yeux toutes les fumées qui s'échappaient de son cerveau. Il ne vit donc pas, à l'angle de la rue voisine, un homme qui arpentait le trottoir en guettant et qui se mit à le suivre.

Il rentra chez lui tout droit, par le plus court, marchant vite. En cinq minutes, il fut rendu.

Il se fit déshabiller, s'aspergea d'eau froide, endossa un costume de chambre et, s'asseyant devant son bureau, voulut écrire. Quoi? A qui? Il ne savait pas bien. Aussi ne trouva-t-il pas un mot au bout de sa plume.

Et alors, rencontrant ses clefs sous sa main, il ouvrit tour à tour tous les tiroirs du magnifique meuble qui lui servait à la fois de table à écrire, de coffre-fort, de cabinet et de chiffonnier.

Il éprouvait le besoin de chercher des épaves et des armes pour se défendre contre

Yvonne, ou pour servir leur cause commune.

Sur ces entrefaites, on lui annonça confusément quelqu'un. Et, sur les pas mêmes du valet, M. Wilburn parut.

III

Ce qui résultait de plus clair du bredouillement embarrassé auquel le domestique avait eu recours pour annoncer le visiteur, comme de la brusque intrusion de celui-ci, c'est qu'il s'agissait, en quelque manière, d'une violation de domicile. André eut instantanément l'intuition qu'on pénétrait chez lui presque avec effraction, et que, par conséquent, il devait s'attendre à tout.

Il recouvra, du coup, son sang-froid. — Sans prendre la peine de refermer les tiroirs de son

bureau, il se leva ; et, en se levant, il glissa dans la poche de son veston un de ces revolvers américains dits *hammerless* (sans chien), de dimension médiocre, mais de calibre honnête, qui reposait sur une liasse de billets de banque, parmi des rouleaux d'or.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il en s'avançant.

— A M. Wilburn, lui fut-il répondu d'un ton rauque.

— Je ne connais pas, fit-il d'un air dégagé.

— Vous ne connaissez pas madame Wilburn ?

— Madame Wilburn ? Si. Mais M. Wilburn, non... Du reste, monsieur, à votre accent, plus encore qu'à votre nom et à votre extérieur, il est aisé de reconnaître que vous êtes Anglais. Or, je parle et surtout comprends votre langue assez bien. Nous continuerons donc en anglais cet entretien, si vous voulez.

Le mari d'Yvonne eut un geste vague d'assentiment. Et André lui dit, dans sa langue :

— Puisque vous êtes venu tout exprès pour me parler, monsieur, vous ne vous étonnerez

pas que je me borne d'abord à vous écouter.

L'Anglais, très visiblement ému et embarrassé, demeura muet. — C'était un homme de quarante ans environ, d'assez forte encolure, sanglé dans ses habits, propre et même bien mis, mais commun, le teint échauffé, avec une barbe rousse en éventail : l'air d'un brasseur ou d'un marchand de chevaux d'outre-Manche. Seulement, l'air était honnête.

— Cependant, reprit André, il faudra bien que je vous aide, si vous ne trouvez pas de mots pour entrer en matière.

Et, l'autre restant toujours coi, avec un regard trouble, l'amant d'Yvonne ajouta :

— Vous m'avez épié, suivi déjà ? Que me voulez-vous donc ?

M. Wilburn, ayant avalé péniblement sa salive, parut se décider à parler.

— J'avais une idée sur vous et sur ma femme, dit-il.

— Quelle idée, s'il vous plaît ?

— Ce serait inutile à expliquer en détail. Et, le sujet m'étant pénible, je préfère vous

avertir tout de suite que cette idée s'est confirmée.

— Cela veut dire, sans doute, que vous m'accusez d'être le... l'amant de madame Wilburn?

L'Anglais fit un signe affirmatif, en broyant entre ses épaisses mains gantées les bords de son chapeau.

— Vous n'attendez pas de moi que je le reconnaisse?... D'abord, ce n'est pas exact. Et puis, alors même que cela serait, en France, on ne le reconnaît jamais : ce n'est pas l'usage.

— Et quel est l'usage, en France, quand on se trouve en face d'un mari qui sait à quoi s'en tenir?

— On tâche de lui persuader qu'il a eu tort d'attribuer à des apparences plus ou moins compromettantes une signification qu'elles ne comportaient pas. Si l'on réussit, on s'engage à cesser les assiduités qui ont donné l'éveil à sa jalousie. Sinon, l'usage veut qu'on se mette à ses ordres pour un duel... ce que je suis prêt à faire.

L'idée souriait à André ou ne lui déplaisait pas trop : il était de fort méchante humeur; et un duel avec M. Wilburn, d'ailleurs, pouvait aboutir au veuvage de madame Wilburn. Resterait seulement à fournir une explication plausible et qui ne mît pas trop la puce à l'oreille du baron de Tramefort : ce serait difficile, peut-être, mais non impraticable.

— Je sais, je sais, répliqua le mari d'Yvonne. Mais, avant de songer à appliquer les usages de votre pays, vous comprendrez que je raisonne selon la mode du mien...

Sa voix s'était singulièrement raffermie. Devenu calme et digne, avec un regard droit, il se rapprocha de M. des Fossés et reprit :

— Je veux savoir d'abord ce que vous avez donné à madame Wilburn pour la faire vivre, depuis que vous êtes avec elle à Paris.

André haussa les épaules sans daigner répondre.

— Je le veux! dit l'Anglais avec force.

— Et après?

— Je vous rembourserai.

— Et puis?

— Et puis, vous informerez vous-même madame Wilburn de cet arrangement et vous ne la reverrez de votre vie.

— Et alors?

— Le reste ne vous regarde pas.

— Ah! pardon!... Remarquez que, si je me prêtais complaisamment à votre folie... car c'en est une... Mais enfin, même si je flattais jusqu'au bout cette singulière manie, sous prétexte qu'il convient de ne pas irriter les fous, il faudrait que j'eusse au moins la certitude que vous ne voulez rien entreprendre contre la sécurité et le repos de madame Wilburn... Quelles sont vos intentions à son égard?

— Elle quittera Paris et me suivra.

— Elle ne vous suivra pas, fit André en secouant la tête avec un air d'involontaire mélancolie.

Au fond, c'eût été une solution comme une autre; en tout cas, très suffisante pour lui. Mais il avait ses raisons de n'y pas croire. — Il s'aperçut, au surplus, qu'il abandonnait un

peu vite son rôle de galant homme et de chevalier. Et il ajouta :

— Du reste, nous disons là des enfantillages. Vos soupçons ne reposent sur rien. Tout est faux.

— Tout est vrai, articula M. Wilburn en prenant le bras d'André. Il y a longtemps que je me renseigne : je suis bien renseigné. Il m'a fallu vous suivre longtemps, car vous ne la voyez pas souvent, ou du moins vous ne la voyez pas sans de grandes précautions. J'ai dû faire parler des concierges, des femmes de chambre, des commis de banque et d'agents de change, que sais-je ? Ce n'est qu'une question de prix.

André réfléchit dix secondes. Puis :

— Eh bien, soit ! J'ai... aidé madame Wilburn, ce qui ne veut pas dire que je sois, ni que j'aie été son amant. C'était une amie de ma femme, auprès de qui elle a longtemps vécu, mais dont elle a dû se séparer. Elle était malheureuse, elle ne pouvait supporter l'idée de vivre avec vous... Je suis riche : je suis

venu à son secours. Sans moi, elle se serait tuée, peut-être, préférant la mort à une reprise de la vie conjugale... Oui, j'ai fait cela. Mais vous pensez bien que, si je l'ai fait, c'est pour la sauver et que je ne saurais maintenant l'abandonner... Il y a une façon de tout arranger : divorcez ; j'accepterai ce que vous m'imposerez. La tranquillité de madame Wilburn une fois assurée, vous me rembourserez, nous nous battrons... nous ferons ce que vous voudrez.

— Votre femme est morte ? — demanda M. Wilburn, ironique.

— Non. Mais j'en suis séparé... divorcé même, depuis quelques jours.

— C'est cela ! Vous épouseriez Yvonne !

André serra les poings en murmurant : « le bélître ! »

— Mais non ! Je m'engagerai même, si vous voulez, à ne jamais l'épouser.

— Alors, elle continuerait d'être votre maîtresse ?

« Ah ! mais, ah ! mais, pensait André, il

achève de m'exaspérer, l'imbécile ! Je ne peux cependant pas lui dire que c'est précisément pour me débarrasser de sa femme... »

— Non, non, mille fois non ! s'écria-t-il. Ni amant, ni mari, entendez-vous ?... Mais finissons-en. Voulez-vous divorcer ou voulez-vous vous battre ?

— Me battre avec vous ?... Comment ?... A l'américaine ?

— Si vous voulez, dit résolument M. des Fossés. Réglez vous-même les conditions.

— En Amérique, où j'ai longtemps vécu, voici de quelle manière on procède...

Tandis que l'Anglais exposait, de sa voix rauque et voilée, les conditions d'un duel sauvage et ridicule, André le regardait en mâchonnant furieusement sa moustache. Il se disait que cet homme naïf et brutal à la fois était, en fait, le seul obstacle au couronnement de sa fortune.

Lui mort, Yvonne pourrait épouser le baron de Tramefort, pendant qu'il épouserait, de son côté, May Jefferson. Ce serait l'af-

faire d'un peu d'habileté dans les explications à fournir. Et quelle raison avait-il, dès lors, de ménager cette brute sentimentale, puisqu'elle venait, animée d'intentions éventuellement homicides, se jeter dans son chemin ?

Il eut une vision rapide de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors pour débarrasser sa route. D'un de ces regards en arrière dont on inspecte son passé aux heures de péril, et avec cette puissance d'évocation que donne le voisinage ou le sentiment d'un brusque trépas possible, il raviva les souvenirs de sa conscience. Il se vit abandonnant sa femme et ses enfants, se détachant progressivement de sa complice adultère, lui insinuant le conseil, sinon lui intimant l'ordre de supprimer la preuve déjà vivante de leur faute commune; il se vit, sourd à la voix qui le rappelait, refusant d'aller embrasser sa fille mourante, puis exploitant la tendresse maternelle de Gertrude pour assurer, par la rupture définitive du lien conjugal, la libération qui devait lui permettre un nou-

veau mariage conforme à ses appétits de richesse. Il revit tous ses actes, toutes ses pensées, toutes les compromissions et toutes les indélicatesses sur lesquelles il avait édifié sa fortune, encore incomplète à son gré; il revit toutes les vilenies plus ou moins vénielles de ses procédés d'homme d'affaires, d'homme d'argent; il revit ses projets d'avenir, échafaudés sur le mensonge et sur la trahison : trahison envers sa maîtresse, trahison envers son protecteur, envers le fils de celui-ci, Maurice, son ami et son véritable bienfaiteur; trahison envers sa future femme aussi... Il revit tout cela, en un défilé fantastique, instantané... Et il ne sentit ni la morsure ni la cuisson d'un remords ou d'un regret : son âme était de bronze, décidément. Dès lors, qu'était-ce qu'un meurtre pour lui?

Il mit la main dans la poche de son veston, serrant la crosse de son revolver et cherchant du doigt la gâchette.

Puis, brusquement, après un singulier regard vers les tiroirs toujours béants de son bureau :

— Vous êtes venu ici, résolu à tout... Vous devez être armé ?

M. Wilburn, pour toute réponse, porta vivement la main à l'une des poches intérieures de sa redingote... Mais, avant qu'il eût achevé le geste, il tombait, frappé en pleine poitrine par une balle qui venait de lui être tirée presque à bout portant. — Son corps, en proie aux convulsions des traumatismes mortels, alla rouler près du bureau.

Alors, M. des Fossés arracha de la main crispée du mourant l'arme que celui-ci avait apportée et la jeta à côté de lui sur le tapis. Puis, il fouilla rapidement sa victime (les soubresauts de l'agonie n'avaient pas encore cessé) et s'empara d'un portefeuille qu'il trouva dans une poche de la redingote, non sans s'être assuré que les vêtements ne portaient aucune étiquette révélatrice de l'identité de l'agonisant. Enfin, il appuya le doigt sur un bouton de sonnette.

— Pierre, — dit-il tranquillement au domestique qui accourait au bruit de la détonation

autant qu'à cet appel tardif, — l'homme que vous avez introduit chez moi était un voleur et un assassin. Voyez... Et maintenant, prévenez la police. Allez au commissariat. Je reste ici.

IV

Si prompte, si rapprochée de la conception qu'eût été l'exécution du meurtre, André, avec la netteté habituelle de son esprit, avec son flair exercé, avec sa faculté de tout apercevoir et de tout prévoir en un examen sommaire, avait mesuré les conséquences probables de son forfait. Il s'était dit que l'important, c'était de supprimer M. Wilburn. Après quoi, de deux choses l'une : ou il parviendrait à cacher l'identité du mort, à donner le change sur la personnalité de la victime, pendant un

temps suffisant pour l'accomplissement de ses desseins; ou, en cas d'insuccès de ce côté, il n'aurait qu'à trouver une explication qui ne compromît pas définitivement ses plans, et le meurtre ne serait sans doute pas plus difficile à expliquer qu'un duel. — Dans l'une et dans l'autre hypothèse, ses chances lui apparaissaient comme plus favorables qu'elles ne l'eussent été du vivant de ce mari gêneur.

Ce fut la première supposition qui se réalisa, et dans les conditions les plus favorables, car M. Wilburn mourut très vite, mais ne mourut pas chez André, — ce qui, par la suite, eût pu gêner encore ce dernier, grâce à la mention du lieu dans l'acte de décès. — L'infortuné mari d'Yvonne passa de vie à trépas, sans avoir pu proférer une parole, en arrivant à l'hôpital où le commissaire de police l'avait fait transporter. L'enquête sommaire de l'officier de police judiciaire, grâce aux circonstances particulières du meurtre et à la mise en scène, en partie fortuite, de l'attentat, aboutit à cette conclusion que M. des Fossés avait eu affaire

à un inconnu malintentionné qui, soit pour le voler, soit pour lui soustraire des papiers ou des documents quelconques, s'était introduit chez lui, ayant une arme toute prête pour le frapper. La déposition du domestique, les tiroirs ouverts, le contenu de ces tiroirs, l'ensemble des circonstances, tout concourait à rendre évidente la bonne foi d'André ainsi que le caractère légitime de son acte homicide. Il n'y avait là qu'un fait divers émouvant. — Justement, un financier des plus connus venait, en plein jour, d'avoir à se défendre contre une tentative ou une agression de même nature, au moins en apparence : on l'avait menacé de mort, après s'être introduit, sous un prétexte quelconque, dans son cabinet.

En ce qui concernait l'identité du mort, comme on n'avait rien trouvé sur lui qui pût la révéler immédiatement; comme il s'agissait, selon toute probabilité, d'un criminel étranger, et que l'affaire paraissait tout naturellement terminée, on se borna aux constatations matérielles, on photographia le cadavre envoyé à la

Morgue, on prit note du nom d'un tailleur, gravé sur les boutons des vêtements. Et ce tailleur étant Américain, la nationalité du défunt semblait par là tout établie. Puis on attendit, sans plus ample informé, qu'un hôtelier de Paris reconnût, dans la personne du trépassé, un de ses locataires de passage, ce qui ne pouvait manquer de se produire et se produisit bientôt, en effet, mais alors que l'attention des journaux et du public s'était déjà détournée de l'incident.

M. des Fossés, très habile, ne chercha nullement, d'ailleurs, à faire le silence sur l'aventure. Bien au contraire, il la raconta avec force détails de sa façon, en insistant sur la prétendue nationalité américaine du meurtrier occis. Et, quand la curiosité des reporters fut rassasiée, il prit dans le portefeuille de M. Wilburn, — qu'il avait eu grand soin de conserver jusqu'alors, mais qu'il se hâta d'anéantir ensuite, — quelques papiers qui s'y trouvaient : il y en avait plus qu'il n'en fallait, avec le témoignage de l'hôtelier, pour établir définitivement l'iden-

tité du mort et pour permettre aux autorités de faire dresser un acte de décès en bonne et due forme, — pièce indispensable à madame Wilburn pour un nouveau mariage.

Nanti de ces précieux documents, retrouvés, disait-il, dans un des tiroirs de son bureau, André refit au magistrat chargé de la seconde enquête le récit de la scène. L'homme était entré sur les pas du domestique, après avoir donné un nom quelconque, d'ailleurs inintelligible. Il avait demandé à M. des Fossés un emploi, lui disant avoir occupé des postes importants en Amérique ; et il lui avait tendu des papiers : ceux mêmes que M. des Fossés avait tardivement retrouvés, confondus avec les siens. Pendant qu'il jetait distraitement les yeux sur ces papiers, M. des Fossés avait eu l'instinct que le solliciteur portait avec vivacité la main à sa poche pour y prendre une arme. Et, tout de suite, saisissant au fond du tiroir son propre revolver, il avait tiré, après avoir vu ses soupçons confirmés par l'attitude menaçante de son dangereux visiteur. Était-ce la

vue des billets de banque et de l'or épars dans un des tiroirs, qui avait déterminé l'agression? Il n'en savait rien. Au surplus, l'homme lui était inconnu. — Quant aux papiers, dans sa hâte et dans son trouble, il avait dû les laisser échapper: ils étaient tombés dans le tiroir et s'étaient mêlés aux siens. Et, s'il ne s'en était pas souvenu tout d'abord, c'est que, n'ayant pas eu le temps de les lire, il n'avait pu y attacher aucune importance.

Tout cela était bien calculé et produisit l'effet attendu. Seulement, il fallait mettre Yvonne au courant ou à peu près.

André le fit avec beaucoup de tact et d'adresse, se gardant bien d'éveiller inutilement des ter reurs superstitieuses et de susciter des fantômes inexorables dans cette âme de femme par un aveu du crime et par une implication de complicité. Il eut recours à une nouvelle version : M. Wilburn avait voulu le tuer par jalousie, étant parvenu à savoir la vérité. Il n'avait donc fait que se défendre. Mais les circonstances lui avaient permis de donner le change aux ma-

gistrats et de sauvegarder ainsi la réputation d'Yvonne : il fallait profiter de ce hasard heureux, se taire et attendre. Le nom de M. Wilburn n'ayant été connu que plusieurs jours après sa mort, et étant d'ailleurs peu intéressant à connaître, personne ne s'en occuperait : les journaux n'avaient même pas reparlé de l'affaire. Quant à l'acte de décès, il ne devait, conformément à la loi, mentionner ni les causes, ni les circonstances de la mort. . . . . .

. . . .

. . . .

Madame Wilburn ne pouvait songer à se remarier avant l'expiration de sa première année de veuvage. Mais M. des Fossés n'avait pas les mêmes raisons d'attendre. — Dès l'entrée de l'hiver, il se prépara à épouser May Jefferson.

V

Depuis bien des mois, c'était chose faite : May était la femme d'André. Et, si Yvonne n'était pas encore celle du baron de Tramefort, elle s'apprêtait à l'être. — Le bonhomme, toujours amoureux, la pressait : elle ne se faisait prier que pour la forme.

M. des Fossés avait donc couronné l'édifice de sa fortune, ou à peu près, — car il ne lui restait plus guère qu'à enterrer sa belle-mère, et cette dernière aubaine pouvait se faire attendre. — Telle quelle, sa situation ne laissait

pas d'être brillante. Tous comptes apurés, il avait conservé un avoir personnel de deux millions environ (ce qui lui avait permis de ne pas trop montrer le bout de l'oreille en se remariant); sa femme lui en avait apporté une demi-douzaine; et il continuait de spéculer doucement avec celui qu'on appelait, dans le monde de la Bourse, son « vieux copain ».

Quant à son « état d'âme », il était très satisfaisant. Les superstitions enterrées ne ressuscitent pas plus que les morts, et la conscience ne renaît de ses cendres que dans les récits moraux. Sa jeune compagne était fort gentille; et, comme il était avec elle poli, doux, conciliant, aimable, elle se croyait déjà presque aimée, sur le point de gagner la gageure qui avait paru la tenter. Mais, en réalité, le cœur d'André n'était-il pas mort, tout comme sa conscience ? Ce mort-là ne ressuscite guère plus que les autres. Or, qui donc M. des Fossés avait-il aimé depuis qu'il s'était dépris de sa maîtresse? Pas même d'autres maîtresses : il était presque chaste. — La chasteté, du reste, est vertu d'égoïste. —

Certes, on peut aimer bien des fois ; c'est même beaucoup moins rare que le contraire. Mais encore faut-il, pour cela, avoir un vrai cœur d'homme, un cœur tel que celui dont parle le poète, un cœur « qui toujours veut fleurir ». Quand la gelée a tout de bon tari la sève, après avoir roussi les frondaisons, quelle miraculeuse efflorescence attendre encore?

Madame Wilburn était en relations suivies avec le brillant couple, qui, fastueusement installé dans un hôtel célèbre de l'avenue du Bois-de-Boulogne, doté de toutes les améliorations du confort le plus moderne, recevait beaucoup et bien.

Un soir d'automne, — plus d'un an après l'événement qui, en rendant à Yvonne toute liberté, avait permis aussi à son amant de se remarier, — il y avait réception intime chez le baron et la baronne des Fossés.

En ces occasions, les choses se passaient de façon très simple et très agréable : un peu comme en Angleterre, à la campagne, quand on est entre amis. D'ailleurs, la saison ne se

prêtait point aux grands déploiements de faste : les Parisiens n'étaient pas en nombre ; l'ère des fêtes ne s'était pas encore rouverte ; et l'on cherchait à distraire ses amis plus qu'à les étourdir, à se distraire soi-même plus qu'à jeter de la poudre aux yeux des badauds de salons.

Les hommes mûrs avaient le choix entre le cigare, le billard et les cartes ; les jeunes gens, entre le *flirt* et les charades ; les femmes, entre la société des hommes et le papotage de leur sexe.

Madame Jefferson et M. Clément de Bure avaient opté pour le *flirt*, selon leur habitude ; Maurice de Tramefort et un groupe de jeunes filles, dont Annie faisait partie, pour les charades ; le baron de Tramefort pour le whist ; le maître de la maison pour le cigare, et sa femme pour l'accomplissement de ses devoirs hospitaliers. — Seule, Yvonne n'avait pas fait de choix et paraissait vouloir se tenir à l'écart, comme préoccupée, allant du salon où l'on causait et où l'on jouait, à la serre où l'on interprétait bruyamment des charades.

Entre les deux pièces, il y avait un boudoir servant de passage et une espèce de *loggia* avec un balcon à encorbellement, sur lequel, profitant de la clémence d'un beau soir de la fin d'octobre, André fumait en compagnie de deux ou trois amis.

A un certain moment, le maître de la maison resta seul, achevant un cigare dont il semblait ne vouloir se séparer qu'à la dernière extrémité. Et Yvonne, comme si elle eût guetté l'occasion, s'avança vers le balcon, puis passa la tête entre les battants à meneaux du vitrail. — Elle était vêtue de noir, avec des grappes de glycine en guirlande sur sa jupe et en écharpe sur son corsage ; ses épaules et ses bras, d'une blancheur mate, transparaissaient à peine sous une dentelle à ramages : très belle dans son deuil fantaisiste, mais un peu sombre d'allure comme de mise.

— Puis-je vous parler ? demanda-t-elle en poussant l'un des battants de la croisée.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit André avec un sourire et en jetant son cigare.

— C'est que les occasions sont rares... soit dit sans reproche.

— Voudriez-vous que j'allasse souvent vous voir, maintenant que nous avons toutes sortes de ménagements à garder, l'un comme l'autre, et alors que, de tout temps, je me suis montré circonspect, dans votre intérêt plus que dans le mien ?

— Non. Et je comprends votre réserve. Nous nous sommes dit l'essentiel... Cependant...

— Cependant?... Allons! l'heure et l'endroit sont propices. Accoudez-vous là, si vous ne craignez pas la fraîcheur de la nuit.... Voulez-vous que j'aille vous chercher un vêtement de renfort?

— Merci... Je disais : Cependant, le moment étant proche où je vais avoir à prendre une grande résolution...

— Cette résolution n'est-elle pas prise depuis longtemps ? interrompit André.

— Oui et non. Il s'est passé, grâce à vous, tant de choses graves, et de si étranges, dans ma vie, que, toutes les fois qu'il s'agit pour moi de faire un pas de plus, j'éprouve l'inquié-

tude que l'on doit ressentir, à ce que je m'imagine, quand on s'est aventuré en des parages accidentés, difficiles, sous la conduite d'un guide intrépide et sûr...

— Oui, interrompit encore André avec un sourire placidement ironique. On éprouve le besoin de se retourner vers le guide et de lui demander s'il répond de vous... s'il répond de tout. Car, ô mon amie, vous êtes de celles qui ne mettraient pas un pied devant l'autre sans le réconfort d'une parole d'encouragement ou d'une promesse de succès...

— Écoutez donc, mon cher, c'est assez naturel quand on n'est pas seule en cause... J'avais, toujours sur votre conseil, prié M. de Tramefort de m'accorder un an de répit, c'est-à-dire de silence : le délai obligatoire était d'un an ou à peu près ; et vous estimiez avec sagesse que ce serait tout bénéfice que de n'avoir rien à dire, pendant ce temps-là. Mais, présentement, je n'ai plus de fin de non-recevoir à opposer. Et, hier, on m'a mise au pied du mur.

— Eh bien ? demanda André. Vous n'avez

qu'à placer votre main dans la main qui se tend vers vous... Ce sera un bon placement. Je vous l'ai recommandé... Et vous y avez droit, d'ailleurs. Car c'est en vue de cette éventualité très attendue que vous avez fait preuve d'une raison parfaite... Si, par impossible, vous ressentiez encore quelques vagues scrupules attardés, souvenez-vous, ma chère, avec à-propos, qu'il vous appartient de les dissiper tout à fait en rendant heureux votre mari. Il vous adore, le brave homme. Et ne le voilà-t-il pas bien à plaindre !...

— C'est que... C'est que M. de Tramefort m'a parlé, hier, de... mon défunt mari, en des termes... Il n'a pas de soupçons sérieux, peut-être ; mais son fils en a.

— Ah ! oui, son fils, je sais. Mais, bah !

— Je crois bien que c'est lui, M. Maurice, qui a donné à son père l'idée de me parler de mon mari et de me demander un serment...

— Un serment ? Quel serment ?

— Le serment de ne lui rien cacher de mon passé.

— Et vous avez refusé de jurer?

— J'ai répondu que je jurerais quand on aurait acquis le droit d'exiger mon serment en m'adressant une demande en mariage plus catégorique.

— Bien ; bonne réponse, cela ! Et?...

— Il a répliqué qu'il allait, par condescendance affectueuse, en dire quelques mots à son fils, et que, aussitôt après, il me ferait sa demande formelle.

— Jurez-lui que vous n'avez rien à cacher que vous aviez la haine ou le dégoût de votre mari, simplement parce qu'il buvait... C'est la pure vérité, d'ailleurs. Jurez ensuite que vous avez toujours eu une conduite parfaitement régulière ..

— Vous me le conseillez ? — demanda la jeune femme avec un inexprimable mélange de sarcasme et de déférence, ou plutôt de superstitieuse subordination.

— Certes ! Et j'endosse, une fois de plus, la responsabilité... Mon Dieu, s'il n'y avait que le baron, ce ne serait peut-être pas indispen-

sable, de jurer tant de choses ! Le bonhomme, à son âge, pourrait bien admettre, par le diable ! que vous avez pu avoir un amant. Mais, derrière lui, il y a son fils, son fils qui est chatouilleux et qui gagne, chaque jour, de l'influence, après avoir été tenu en un vrai mépris, comme incapable ou comme hurluberlu...

— Oui, son fils, voilà l'ennemi ! s'écria Yvonne avec conviction.

— Je le crois... Et, tenez, je ne pense pas que ce soit une bonne chose qu'il nous voie converser ainsi dans les coins. Or, justement, il vient de nous voir. Baste ! après tout, il faut toujours aller au-devant du danger. Séparons-nous : j'y vais.

Ce disant, André quitta, en effet, le balcon et se dirigea vers le salon sur le seuil duquel il venait d'apercevoir Maurice.

Il ne s'était pas trompé. Le fils du baron l'aborda en lui chuchotant ces mots à l'oreille :

— Dites-moi, André, puis-je succéder à madame Wilburn ?

— Succéder?

— Oh! simplement prendre sa place auprès de vous sur le balcon... occuper quelques instants cette place... pour vous parler d'elle.

— Mais, comment donc! Toujours à votre disposition, cher ami!... Mais ne croyez-vous pas que nous serions plus à l'aise demain, soit ici, soit chez vous, si vous avez vraiment quelque chose de secret ou d'important à me communiquer?

— Peut-être avez-vous raison... A demain, alors?

— Ici? A deux heures, si vous voulez. Je vous attendrai.

Ils se serrèrent la main. Et, à peine eurent-ils tiré chacun de leur côté qu'André rencontra sa belle-sœur Annie sur son passage.

Le ton de leurs relations était assez étrange. La jeune fille avait paru oublier tout à fait qu'elle eût manifesté jadis quelque sympathie à celui qui devait devenir son beau-frère et qui eût pu, s'il y eût tenu le moins du monde, devenir son mari. Elle ne paraissait pas davan-

tage se souvenir qu'elle l'eût pour ainsi dire mis au défi de trouver, surtout dans sa famille à elle, une femme qui consentît à l'épouser sur la foi d'une promesse d'indifférence. Encore bien moins avait-elle l'air de s'étonner du train paisible du jeune ménage. Mais elle ne manquait point une seule occasion de faire sentir à André son mépris, sous les dehors d'une politique ironiquement affectueuse. — Du reste, elle était, au moral, profondément changée : volontiers hautaine et sarcastique, surtout avec sa sœur.

— M. Maurice de Tramefort avait, je gage, à vous entretenir de quelque mystérieuse affaire.

— A quoi avez-vous vu cela?

— A sa manière de vous aborder... pourrais-je vous dire, si j'étais aussi diplomate que vous l'êtes. Mais je préfère vous avouer franchement que je crois savoir à quoi m'en tenir.

— Vous savez que Maurice veut me parler de madame Wilburn ? dit André avec étonnement.

— De madame Wilburn ? non pas ; mais de moi.

— De vous?

— Oui. Il m'a fait une belle déclaration tout à l'heure. Et il a ajouté qu'il vous parlerait de ses intentions... C'est assez naturel, au reste, étant donné que vous êtes son ami et mon beau-frère en même temps. Un beau-frère, presque un frère, n'est-ce pas?

Elle raillait assez amèrement, de sa voix chantante d'Américaine ou d'Anglaise qui *accentue* le français. Mais André était trop intéressé par le fond de la conversation pour attacher beaucoup d'importance à la forme. Maurice, épris d'Annie, serait facilement distrait de ses préoccupations filiales et se sentirait ou se croirait un peu, d'ailleurs, dans la dépendance du beau-frère de la jeune fille.

— Tout à fait un frère pour vous, Annie, dit M. des Fossés en essayant de prendre la main de sa belle-sœur, voilà ce que je voudrais être... voilà ce que je suis.

— Donnez-moi donc un conseil fraternel... Et laissez ma main, qui ne se tend plus vers vous.

— Pourquoi ? Parce que je n'ai pas voulu la prendre naguère, m'en emparer pour la vie?... Mais reconnaissez donc, maintenant que vous me connaissez, à quel point j'eusse été coupable d'agir autrement que je ne l'ai fait. Il m'eût fallu mentir et vous tromper pour vous prendre. Je n'étais pas digne de vous.

— Tandis que vous êtes digne de ma sœur?

— Votre sœur n'a pas votre caractère. Et je n'ai pas eu besoin de la tromper. Je lui ai dit hardiment, loyalement, ma façon de comprendre la vie et le mariage. Elle m'a accepté. Que ce soit par coquetterie, par bravade, par... émulation, ou par une secrète et inavouée conformité de vues sur la matière, peu importe ! Elle n'a pas été leurrée par moi. Et, en tout cas, je ne sache pas qu'elle soit en train de se repentir.

— Tâchez qu'elle ne se repente jamais ! Car, de l'humeur dont elle est quand on lui a fait quelque chose de désagréable, elle ne se mordrait pas longtemps les doigts dans un coin !

— Je ne crois pas qu'elle se repente jamais.

D'ailleurs, nous verrons bien... Mais parlons de vous. Vous vouliez me demander un conseil? Sérieusement ou ironiquement?

— Le plus sérieusement du monde. Je vous tiens pour un grand maître dans l'art d'arranger les choses du cœur... Dois-je épouser M. Maurice de Tramefort?

— Oui, puisque vous l'aimez et qu'il vous aime : la conjonction des cœurs bien épris est inévitable.

— Je ne vous consulte pas pour que vous me fassiez des réponses de somnambule... et tout juste aussi fines. Car je n'aime pas M. Maurice de Tramefort, tout en le trouvant aimable... Je ne veux aimer personne, d'ailleurs; je veux être votre élève et me montrer digne de ma famille... Je vous demande si j'aurai raison d'épouser votre ami... Et, si je n'en suis pas sûre, c'est qu'il ne vous ressemble guère. Quand il parle de ses sentiments, on dirait qu'il parle en vers... Faut-il passer outre?

— Mais je crois bien! Et, à tous les points

de vue, ce sera pour vous le meilleur des choix. Vous feignez des sentiments qui ne sont pas les vôtres... pour me taquiner, sans doute. Au fond, vous êtes toujours la même : bonne, aimante, avec un brin de romanesque dans le cœur et un autre brin dans les idées... Il vous faut un poète... un poète amateur, qui ne mette pas toute sa sensibilité dans ses vers pour s'en faire des rentes ou une réputation... Bref, il vous faut Maurice... Permettez-moi de l'encourager... C'est un si excellent garçon ! et si intelligent, si délicat !... Sans compter que, très riche et appelé à l'être davantage encore, il ne saurait être suspecté, celui-là, de vouloir vous épouser pour votre argent !

— Quelle chaleur de cœur vous apportez... dans l'amitié !

— Eh ! oui, j'aime beaucoup Maurice, et je vous aime beaucoup... Je veux votre bonheur à tous les deux : laissez-moi le faire.

— Soit, dit Annie avec un sourire de condescendance plus attristé ou indifférent que railleur.

— Demain, je dois voir Maurice : je le chaufferai à blanc.

En quittant sa belle-sœur, M. des Fossés tomba sur un couple dont la rencontre ou l'attitude ne parut pas l'enchanter. Madame Jefferson, toujours accompagnée du joli et spirituel Clément de Bure, se promenait à travers les salons en caquetant éperdument avec son jeune galant, lequel, selon l'ordinaire, riait en montrant ses dents, qu'il avait fort belles.

André trouva sa belle-mère ridicule, et le sigisbée de celle-ci encore plus agaçant. — En fait, il ne pouvait pas le sentir, et il faut avouer que le personnage donnait souvent sur les nerfs, même des gens non prévenus, grâce à une infatuation très particulière, à une espèce de satisfaction, de jouissance continue et évidente des dons très réels qu'on était bien obligé de lui reconnaître. Il était riche, beau, intelligent, spirituel, capable de gagner sa vie dans la carrière des arts ou dans celle des lettres, à son choix ; mais il semblait si heureux et si convaincu de sa chance comme de ses mérites, il

rayonnait d'une façon si constante et si invariable qu'on le prenait volontiers en grippe, pour peu que l'on ne fût pas soi-même parmi les privilégiés de la Fortune, ou que l'on ne se sentît pas d'une humeur d'ange : il vous apparaissait alors comme un vivant sarcasme, et l'on eût aimé à souffleter sur sa face épanouie et rose l'ironique perversité du Sort. Mais, chez André, il se joignait à cette antipathie, assez vague et assez irraisonnée, une sorte de rancune ou de défiance personnelle dont il lui eût été difficile à lui-même de préciser les causes. Flairait-il un scandale prochain ? ou simplement un mariage ridicule... et frustratoire ?

Toujours est-il que, rencontrant sa femme après avoir croisé le couple amoureux, il laissa percer sa mauvaise humeur.

— Ma chère, dit-il à May, votre mère est en train de se ridiculiser, et nous avec elle !

— Ridiculiser... le mot est bien sévère ! Maman est assez jeune, en apparence et même en réalité, pour qu'on lui passe quelques innocents badinages.

C'était peut-être vrai. Du moins le ridicule n'était-il pas imminent, mais on pouvait déjà le pressentir. Et même on le sentait presque, dès qu'on se souvenait de l'âge de madame Jefferson et de celui de ses filles, au lieu de s'incliner devant sa beauté, devant son éclat si merveilleusement persistant. Seulement, on eût eu mauvaise grâce à vouloir que ses filles vissent en elle autre chose que ce qui excusait cette coquetterie et cette jeunesse éternisées. Et c'est ce qu'André ne parut pas comprendre.

— N'importe ! dit-il, elle est ridicule. Et ce dadais qui la courtise... En voilà un que je ne recevrais pas, si vous n'en étiez toutes coiffées !

— Qu'avez-vous donc ce soir ? demanda May avec un air surpris et chagriné.

A la vérité, c'était la première fois que son mari se montrait agressif.

— Je n'ai rien, répondit André d'un ton presque bourru, que le sentiment très vif des inconvenances de votre mère.

May voulut essayer de plaisanter.

— Regardez-la donc ! Avec une taille comme la sienne !

— Voulez-vous dire que les tailles comme la sienne sont faites pour être prises, nécessairement ?

— Dame ! si l'on devait la prendre... conjugalement...

— C'est cela ! un mariage avec ce godelureau ! Je vous dis que c'est ridicule !

— Mais non, je ne trouve pas, je vous assure... Je trouve même le contraire : maman nous fait honneur.

— Ah ! que voilà un mot bien rencontré ! s'écria André tout à fait nerveux et impatienté.

— Que voulez-vous dire ? — demanda May, à présent fâchée, devenue rouge, de rose qu'elle était, et sa petite personne se dressant toute courroucée.

— Je veux dire, ma chère... je veux dire que ce n'est peut-être pas un mariage qui est au bout de l'aventure, et que, dès lors, vous ne devriez pas vous juger tellement honorée par la conduite de votre mère.

— Voulez-vous donc que je m'interpose?... ou si c'est que vous me conseillez de détourner et, sans doute, de capter les hommages de M. de Bure?

— Eh! mon Dieu, ma chère... entre nous, vous feriez peut-être mieux de faire cela... que de ne rien faire en vous déclarant satisfaite et flattée!

VI

— Mon cher ami, je me permettrai de vous rappeler ce que je vous disais un jour, et il n'y a pas si longtemps : « Le moment venu d'éclairer mon père, je me fierai à votre droiture... » J'ajoute : et à votre reconnaissance. Je compte donc que vous allez m'aider à l'empêcher de faire un sot mariage ou, qui pis est, un mariage honteux peut-être !

— Mais, en vérité, mon cher Maurice, j'ai peine à comprendre votre acharnement contre la pauvre madame Wilburn, victime en votre

esprit d'une antipathie ou d'une rancune... explicable, je le veux bien, mais injustifiée... Cette charmante femme, résignez-vous donc à le croire, ne saurait être un sujet de honte ni de scandale pour personne, non plus que pour elle-même. Je la connais, et j'affirme... Allons, allons! homme impressionnable et rancunier, prenez votre parti de laisser votre père être heureux à sa manière... Et soyez-le, tout tranquillement, de votre côté.

— De mon côté?

Maurice avait rougi, non sans une grâce très juvénile, qui n'était peut-être plus tout à fait de son âge, mais qui lui seyait quand même.

— Quoi! reprit-il. Vous savez?...

— Oui, tout, cher ami, tout! Le voilà donc connu, ce secret... Et savez-vous de qui je le tiens?

— Je m'en doute. J'ai parlé hier à votre belle-sœur, avec une certaine hardiesse... Je voulais vous parler aussi, vous parler de cela. Mais... mais l'autre chose m'ayant paru plus pressée...

— Je crois que vous avez eu tort, interrompit André, de négliger vos affaires pour celles de votre père... Heureusement, rien n'est perdu, rien n'est compromis. Au contraire! Imaginez-vous que, hier au soir, j'ai causé, beaucoup causé avec ma petite belle-sœur...

Il étourdit littéralement le pauvre Maurice sous un déluge d'encourageantes et douces paroles, qui étaient soi-disant l'écho de celles qu'il avait entendues et recueillies, la veille, pour le compte du jeune homme. Et l'amoureux perdait de vue insensiblement, sous cette tiède et réconfortante averse, sa tâche ingrate d'enquêteur et de justicier. Cependant, il se reconquit à temps pour y revenir; mais, du moins, il ne put y insister beaucoup : amolli, gagné par les compliments et les promesses, il dut se contenter d'un faible retour offensif.

— Mon cher André, dit-il seulement en se levant pour s'en aller, plus que jamais j'ai foi en votre amitié : vous venez de m'en donner une nouvelle preuve. Si des doutes importuns me sont revenus à l'esprit, c'est que, tout près

de voir se conclure un mariage qui, à l'âge de mon père, et quelle que puisse être la respectabilité de sa future femme, ne saurait, vous en conviendrez, constituer un acte raisonnable, j'ai eu le ressouvenir d'un propos en l'air, que vous m'avez tenu et que vous avez tenu aussi, paraît-il, à mon père. Comme je vous demandais si vous étiez bien sûr que madame Wilburn fût mariée, vous m'avez répondu : « Oui, et à telles enseignes que j'ai rencontré tout récemment son mari, à Paris même. » De ce mari, par la suite, il n'a plus été question, jusqu'au jour où l'on a appris sa mort... Eh bien ! étant donné que vous connaissiez intimement madame Wilburn... Vous la connaissiez déjà fort intimement, puisque je l'ai rencontrée chez vous, un jour qu'elle y était venue seule...

— Se cachait-elle? interrompit André. Et lui eût-il donc été bien difficile de se retirer sans être vue?... Au surplus, mon cher Maurice, j'ai été assez heureux pour pouvoir éclairer votre père lui-même, de façon péremptoire, sur le caractère vrai de mes relations avec madame

Wilburn. Un soir, fort peu de temps après votre visite, M. de Tramefort est venu chez moi pour affaires. Il m'a trouvé en train de fermer une lettre destinée à madame Wilburn. J'ai compris ou deviné ses soupçons. J'ai ouvert la lettre, je la lui ai fait lire...

— C'est juste... c'est juste, murmura Maurice. Mon père me l'a raconté... Mais ce que je voulais vous dire, c'est que, étant lié, comme vous l'étiez, avec madame Wilburn, vous devez savoir quel drame s'est passé entre elle et son mari, et comment ce mari est mort...

— Cet homme était un ivrogne, un alcoolique... Et il est mort de son vice, de sa passion pour les spiritueux... et non de sa passion pour sa femme... Comprenez-vous? Ce ne sont point là des détails que l'on aime à crier sur les toits.

— Pardon et merci! s'écria Maurice en serrant les mains d'André avec un mélange de confusion et de chaleur.

M. des Fossés n'avait pas plus bronché que précédemment, et il avait servi la cause de son

ancienne maîtresse avec fidélité, — ayant des raisons de craindre que, faute de le faire, il ne s'entendît rappeler ses obligations. — Sans doute, elle-même ne broncha pas davantage, car, deux mois plus tard, elle était baronne de Tramefort et assurée d'un douaire princier, qui, pourtant, viager qu'il était, ne l'avantageait pas au point de dépouiller, ni même d'appauvrir sensiblement son beau-fils : elle avait su se montrer discrète, sans aller jusqu'au désintéressement.

Presque en même temps, Maurice épousa Annie Jefferson. Et les trois ménages eussent marché le mieux du monde si, tandis que le baron de Tramefort dépérissait à vue d'œil, consumé par ses ardeurs séniles, André n'eût eu trop souvent maille à partir avec sa femme, la jolie May, qui avait totalement changé d'attitude à son égard.

Soit que son mari l'eût blessée sérieusement en se montrant sévère pour sa mère, soit qu'il eût ainsi mis en éveil de légitimes ou plausibles inquiétudes, soit enfin que la jeune

femme voulût tracasser, par manière de plaisanterie, ce censeur rigoureux, en ayant l'air de le prendre au mot, elle paraissait avoir à cœur d'attirer et de retenir toute la sollicitude galante de M. Clément de Bure. Elle n'avait de complaisances désormais que pour cet homme apprécié, toujours prêt à porter son encens d'un autel à l'autre, mais généralement tenace jusqu'au succès. Était-ce qu'il avait déjà réussi auprès de la mère? ou que, désespérant de triompher autrement qu'au prix d'un mariage ridicule, il se jugeait assez riche pour n'avoir pas le droit de faire les yeux doux à des lingots, quand un nouveau *flirt*, plus jeune et forcément désintéressé, s'offrait à lui? Toujours est-il qu'il secondait parfaitement les vues de madame des Fossés et s'attachait à la fille en se détachant de la mère. André, certes, n'était point jaloux. Il n'en fut pas moins vexé, horriblement vexé et agacé, de voir sa femme échapper à son amicale férule, sous laquelle, câline et rieuse, elle était venue d'abord se placer, comme pour se faire valoir aux yeux du

maître qu'elle prétendait enchaîner sans qu'il s'en aperçût.

Mais, sur ces entrefaites, M. de Tramefort père passa de vie à trépas. — « Il est mort subitement.... dans les bras de sa femme », dit-on méchamment. — Et le baron des Fossés, son acolyte, son substitut depuis des années, en même temps que son ami personnel et l'ami de son fils, fut prié, à l'avance, par un groupe d'associés *in partibus*, de fidèles participants et autres partenaires, de prendre la parole sur la tombe, au nom des amis particuliers du mort, après qu'on aurait rendu un hommage officiel à l'administrateur éclairé et intègre de tant de compagnies fameuses, au fondateur de tant d'entreprises utiles ou prospères.

Pendant deux jours, ce fut, rue Bassano, un défilé ininterrompu de gens qui venaient s'inscrire sur les nombreux registres déposés chez le suisse de l'hôtel.

Ces gros capitalistes ont toujours beaucoup d'amis de la dernière heure; outre ceux qui

sont bien aises qu'on les voie, ne fût-ce qu'une fois, dans un sillage aussi doré, il y a tous ceux qui se réjouissent de pareilles disparitions : il semble que ces personnalités puissantes, qui ont attiré, comme par un invisible aimant, tant d'or à soi, ne sauraient disparaître sans rendre à la circulation un peu de cet or accaparé. — Et c'est bien le moins qu'on leur fasse de belles funérailles.

Le jour des obsèques, une foule compacte piétinait donc dans la cour de l'hôtel, dans la rue Bassano et jusque dans les Champs-Élysées, sous une petite pluie de février, cinglante et glaciale. L'heure était passée. Pourquoi le cortège ne se mettait-il pas en route? On avait eu le temps d'épuiser les sujets de conversation usités en pareille occurrence et d'évaluer, avec une progression fantaisiste, la fortune du défunt : encore un quart d'heure d'attente, et l'on allait lui prêter soixante millions, au plus bas chiffre! Sous les parapluies ruisselants, des visages d'hommes de proie, au profil sémitique, après avoir grimacé d'envie et de convoitise, au récit

amplifié de cette merveilleuse fortune, se contractaient d'impatience et d'ennui autant que de froid. Et de larges facies, rubiconds ou violacés, des figures de catholiques millionnaires, celles-là, s'allongeaient à mesure que fuyaient les minutes et que reculait l'instant du déjeuner ou celui du retour aux affaires sérieuses. Juifs et chrétiens, — unique nuance saisissable, — n'étaient en désaccord que par la forme du nez.

— Qu'y a-t-il donc? demandait-on de tous côtés.

— Une erreur de l'ordonnateur, sans doute. Il y a tant de couronnes, tant de fleurs de toute espèce que l'on manque de matériel et même de personnel.

— Ah! dame, si tous les gens qu'il a obligés... Ce n'est pas étonnant, allez, qu'il y ait tant de fleurs : ce sont des *ex-voto*.

— Peuh! fit un sceptique, laissez donc! Moi, j'ai de la méfiance. Quand un homme riche est mort, c'est toujours un homme charitable de moins... à entendre et à lire les oraisons fu-

nèbres. Comm nt se fait-il alors qu'il y en ait si peu de vivants? Ils ne meurent pas tous à la fois, pourtant?... Les fleurs sur les cercueils, voulez-vous que je vous dise? c'est comme les bouquets à la scène : on ne peut pas en vérifier la provenance.

— Tiens! c'est vous! Vous sortez de la maison mortuaire? Eh bien! dites donc, qu'est-ce qu'il y a, décidément? Va-t-on, oui ou non, se mettre en branle? Marche-t-on ou ne marche-t-on pas?

— Je ne sais trop. Une défaillance, je crois, du fils, un bon garçon très sensible... C'est du moins ce qu'on vient de me dire. Et, à propos, je ne l'ai pas vu dans les appartements... D'après ce qu'on raconte, il est très défait, le pauvre garçon, et il aurait fini par se trouver mal, tout à l'heure.

— Et la veuve?

— Dame! bien entendu, on ne l'a pas vue, et elle n'a point à paraître... Et puis, elle a sa belle-fille pour lui tenir compagnie... et son douaire pour se consoler... Ah! enfin!

Le cortège, en effet, s'ébranlait : un char superbe, armorié, surchargé de fleurs et traîné par quatre chevaux en caparaçons de deuil argentés, avec des panaches que la pluie défrisait ; des porteurs de décorations et de couronnes ; la voiture du défunt, aux lanternes allumées et voilées de crêpe ; et des rangs serrés de piétons sous les dômes mouillés des parapluies ; et des voitures de deuil en file interminable ; et des équipages ; et des fiacres... Aux fenêtres, sur tout le parcours, des têtes de curieux, des gilets rayés de valets de chambre et des bonnets de soubrettes ou de maritornes. C'était vraiment un succès : une belle *dernière*.

Mais l'itinéraire était long, le temps affreux ; et l'on perdit du monde en route. Cependant, il y avait encore plusieurs centaines de personnes lorsqu'on pénétra dans le cimetière.

Maurice avait marché seul, derrière le corbillard empanaché et fleuri, tête nue sous la pluie, pâle et chancelant, presque titubant. Même pour ceux qui le connaissaient bien et le savaient impressionnable à l'excès, sa douleur

avait quelque chose de surprenant, ou, si l'on peut dire, d'imprévu dans sa forme exaltée et dramatique.

Aux abords du caveau monumental, on se rangea, on se tassa comme on put, encombrant les allées latérales, envahissant les tombes. Quelques gamins et quelques ouvriers se juchèrent sur des grilles funéraires, pour mieux jouir de ce spectacle réputé consolant et qui devrait, dit-on, enseigner la patience aux pauvres diables : l'enterrement d'un richard.

Et, après les bénédictions et les psalmodies du clergé, les discours commencèrent, débités d'une voix aussi indifférente que les prières : on sentait que tout cela était un hommage rendu à l'argent du mort, et non au mort lui-même.

Pendant que les quelques orateurs qui devaient parler avant lui expédiaient leur besogne, lisant, bien plus qu'ils ne débitaient leurs poncives harangues, pleines de louanges ampoulées et de ridicules mensonges, André se tenait en face de Maurice, sans aucun papier à la main, mais tout prêt à prendre la parole dès que son

tour viendrait. Habitué à parler en public, au moins en des assemblées et des conseils, exercé, de plus, dès sa première jeunesse, dans les conférences et les parlotes d'avocats stagiaires, il n'avait pas la moindre appréhension, ni la moindre inquiétude : il ignorait l'âpre angoisse des débutants et des apprentis, qui sentent leur gosier devenir aride, leur langue se coller à leur palais, tandis que leur mémoire s'obscurcit et se dérobe tout à coup, dans une brusque et totale éclipse de leurs facultés. Aussi pouvait-il promener librement ses regards autour de lui. Mais il n'avait pas tardé à les fixer sur son ami.

Celui-ci semblait faire de grands efforts pour se contenir; il avait, à tout moment, des crispations, des soubresauts. Et, chose étrange, ses yeux, secs désormais, ne *voulaient* pas rencontrer ceux d'André : à chaque instant, ils se détournaient, comme pour les fuir... Ils les fuyaient éperdument.

Enfin, c'était le tour du baron des Fossés. On savait, en partie, quels liens l'avaient uni

au défunt et ce qu'il lui devait : il y eut donc un mouvement de curiosité très vif dans l'assistance. Et puis, à cette époque de sa vie, M. des Fossés, disons-le, avait, au suprême degré, tout ce qu'il faut pour attirer l'attention. D'une grande distinction d'allures, mais prompt dans ses mouvements, leste et dégagé, avec une prestance que l'âge (il approchait de la quarantaine) avait rendue plus majestueuse, plus étoffée, sans l'épaissir encore, et une incomparable aisance de manières, il incarnait à merveille le type plus souvent rêvé que réalisé du gentilhomme moderne. Ses traits, en se marquant un peu, avaient perdu l'extrême mobilité qui jadis les faisait paraître plus irréguliers qu'ils n'étaient ; sa chevelure était intacte : il n'avait plus de soucis, depuis longtemps, et n'avait jamais commis d'excès.

Il s'avança, l'air plus ému tout à coup que recueilli. Et, prodige ! une larme, une vraie larme tomba sur son gant, tandis qu'il s'apprêtait, en étendant le bras à demi pour un geste sobre, à lancer le premier mot de son dis-

cours. Mais ce mot lui resta dans la gorge lorsqu'il vit Maurice l'œil enfiévré, le poing fermé, faire mine de se jeter sur lui, puis se cacher le visage et sangloter derrière son chapeau, tandis que deux ou trois personnes s'approchaient, toutes prêtes à le soutenir. — Il y avait eu là quelque chose de tellement inattendu et de si difficilement explicable, que le trouble dont André se croyait à l'abri se manifesta soudain et qu'il dut fouiller dans sa poche pour en extraire un papier sur lequel il avait, à tout hasard, griffonné l'essentiel des paroles d'adieu qu'il s'était chargé de prononcer.

La scène, d'ailleurs, avait été courte; et, quelque inexplicable qu'elle fût pour André lui-même, elle comportait bien des explications plausibles pour les assistants : une recrudescence, une explosion de chagrin, à la vue de cet ami s'apprêtant à dire adieu au mort; une crise de douleur ressemblant à une attaque de folie.

« On m'a demandé de parler, messieurs, dit André d'une voix fort mal assurée. Je ne pourrai que bien difficilement le faire parmi

tant de larmes... Car, moi aussi, je pleure, et vous pleurez pareillement, vous tous qui avez connu l'homme excellent, l'ami fidèle et dévoué... celui qui a rendu tant de services particuliers en même temps qu'il a accompli tant d'œuvres utiles à la chose publique... Eh bien! ces pleurs, ces pleurs d'hommes, ne les cachons pas, n'essayons pas de les contenir. Montrons-les, au contraire, avec simplicité : ce sera pour notre ami la plus belle des oraisons funèbres. Et nul de nous ne devra regretter de les avoir versés, si plus d'un peut-être en enviera de pareils pour son cercueil... Laissez-les donc couler, vos larmes, couler librement, comme moi les miennes, sur cette terre fraîchement remuée ; une fleur de cimetière, belle et rare entre toutes, est assurée de s'y épanouir à jamais : le souvenir... Et toi, toi, cher mort... »

Au moment de cette invocation directe, l'orateur, dominé par son émotion, — qui n'était certes pas celle d'un comédien, — fit une pause. Sa voix, au lieu de se raffermir progressivement, était devenue de plus en plus tremblante,

à mesure qu'approchait la fin de son allocution. Et, que ce fût là une simple surprise de ce qu'on pourrait appeler la sensibilité bestiale de l'homme mis en contact avec la mort, ou un émoi de plus noble essence, l'effet était très grand, que produisait cet homme jeune et élégant qui, en des termes si élevés, le ton brisé, haché par le bouleversement de tout son être, jetait l'adieu suprême à son vieil ami... Bien des personnes qui, dix minutes auparavant, ne se seraient pas crues capables de trouver une larme pour « le vieux crocodile engraissé de tant de dépouilles », sentaient leurs yeux se troubler et se mouiller tout doucement...

Mais l'orateur, qui, pour la prosopopée finale, avait d'abord abaissé ses regards vers la fosse, comme s'il y eût cherché une forme absente ou fugitive, venait de les relever tout à coup vers le ciel, où ils semblaient suivre cette forme envolée. Et sa voix, se faisant plus énergique et plus lente, détachait les derniers mots du discours, ainsi qu'une formule solennelle de serment : « Nous te disons adieu. Mais, si tu vois

dans nos cœurs, tu sais que nous resterons toujours tes amis, tes fidèles amis, comme jadis, comme naguère, comme au temps... »

— Ah! taisez-vous!... Vous mentez! Vous mentez trop! C'est odieux, et je n'en peux plus!

C'était Maurice, blême et tremblant, les yeux fous, qui venait de se jeter sur André et lui arrachait des mains son papier pour l'en souffleter... Quelqu'un arrêta le bras levé. Il y eut un tumulte et un désarroi sans nom...

— Un accès de fièvre chaude, sans doute! Ça se voit, ces choses-là.

— Oui, un coup de folie... Pauvre garçon! Les grands chagrins trop brusques vous font de ces révolutions... Ce n'est que ça.

— Euh, euh! peut-être bien, fit l'inévitable sceptique, le sceptique des foules, en hochant la tête d'un air entendu. Mais peut-être bien aussi qu'il s'est passé quelque chose...

VII

Ce qui s'était passé entre la mort du baron de Tramefort et son enterrement, André en fut informé, le lendemain, par une lettre de Maurice.

En apprenant que M. des Fossés devait prendre la parole pendant la cérémonie du cimetière, Yvonne avait eu une crise de larmes et de scrupules. L'audace et le cynisme de son ancien amant, de son complice, lui étaient apparus, en leur grandeur scélérate, comme une profanation de la mort, ou mieux comme une in-

sulte et un défi à Dieu lui-même. Et son âme de femme avait fléchi. — Il ne faut jamais compter qu'une femme saura, jusqu'au bout, s'exempter du remords. Celle-là, livrée à elle-même, dans cette maison en deuil, face à face avec ce cadavre d'un mari qu'elle avait abusé, épousé par surprise et par dol, n'ayant plus là, pour la soutenir, l'aplomb grandiose de son complice, avait senti passer sur elle un frisson de repentir ou de terreur. Elle avait supplié Maurice d'interdire à son ami de parler; puis, pressée de questions, elle avait laissé échapper sa confession avec ses larmes.

« Deux fois traître à l'amitié et à l'honneur, disait la lettre de Maurice en terminant, vous n'étiez même pas digne de ma colère, non plus que de la réparation qu'il me plaît néanmoins de vous offrir pour l'injure que je vous ai adressée publiquement. Si ce mot de *réparation*, venant de moi, vous semble vraiment trop ironique, lorsqu'il s'applique à vos griefs, appliquez-le donc aux miens et prenez que j'exige cette réparation, au lieu de vous l'offrir :

le résultat sera le même, et c'est au résultat que je tiens. Et si j'y tiens tant, à ce résultat, tout bien réfléchi, ce n'est pas parce que vous nous avez, moi et mon père, odieusement trompés et salis. Non; c'est parce que (une autre confession, bien chaste, celle-là, mais bien douloureuse aussi! me l'a appris) c'est parce que ma femme, avant de vous connaître, vous a aimé, et que cette idée risque d'empoisonner ou de ternir le bonheur de mon ménage. Allons! cherchez bien : vous trouverez peut-être encore deux amis pour vous assister, deux amis que vous n'ayez pas trahis. Je les attends. »

André déchira la lettre sans colère et réfléchit pendant assez longtemps. Puis, il prit une plume et écrivit :

« Vous étiez fou hier, vous l'êtes encore aujourd'hui. Vos insultes ne comptent donc pas. D'ailleurs, celle d'hier, heureusement avortée grâce à une opportune intervention, a été appréciée à sa valeur par tous les assistants : c'était le fruit de la fièvre et du délire. N'en

parlons plus. Quoi qu'il arrive, quoi que vous fassiez, je vous préviens que je n'en reparlerai jamais. Adieu. »

Cette simple réponse écrite et envoyée, André essaya, comme mainte fois déjà il y avait réussi, de rebondir au choc de sa contrariété. Il se rejeta, avec beaucoup plus de franchise qu'il ne l'avait fait depuis son mariage, dans « le tourbillon des affaires ». La fortune de sa femme constituant une réserve qui pouvait parer à tout événement, il consacra la presque totalité de son avoir personnel à de vastes et aléatoires entreprises ou à des spéculations hardies. Moins prudent qu'autrefois, il fut plus heureux qu'il ne l'avait jamais été : avec son audace semblait vraiment croître son bonheur.

Son bonheur? Était-ce bien le mot? Certes, il n'était ni malheureux, ni ennuyé : il n'avait pas le temps. Mais il se sentait enveloppé d'une atmosphère de plus en plus froide, comme un aéronaute qui s'élève dans les régions sereines et vides, au-dessus des nuages, loin de la terre,

loin de l'humanité. — Il avait l'art, au reste, de ne jamais descendre aux tripotages, aux marchandages, aux compagnonnages suspects de la basse finance, se tenant sans cesse sur les crêtes des grandes affaires ou planant, à de vertigineuses altitudes, dans les couches supérieures de la spéculation. Et, plus il se plaisait à voir les choses de haut, — ce qui est, en général, un assez mauvais moyen de les bien voir, du moins en affaires, — plus il réussissait dans ses entreprises : par un privilège étonnant, il n'avait même plus à se baisser pour ramasser de l'argent. Ses coffres regorgeaient. Il y avait pléthore dans ses caisses. — Il y eut bientôt lassitude et indifférence dans son esprit.

Alors, il regarda autour de lui, — tout près de lui, d'abord.

Et il vit sa femme, résolument coquette, toujours adorable et souvent adorée, mais en particulier par M. Clément de Bure, qui s'était installé auprès d'elle dans l'emploi de céladon actif : il n'y avait pas de fête sans lui. Et il y avait beaucoup de fêtes. C'était le cas d'être

jaloux. — André ne put y parvenir, tout en se disant que ce doit être une occupation divine, sottement qualifiée de douloureuse et d'infernale.

Cependant, May, lorsqu'elle s'était aperçue que les regards de son mari lui revenaient, la frôlaient souvent, ou même se posaient longuement sur elle, May avait tout mis en œuvre pour aviver ou pour faire naître cette jalousie, qu'elle guettait comme un réveil. Car, au fond, elle ne voulait pas autre chose, la charmante femme, avec tous ses manèges : punir un peu son mari, mais surtout l'avoir!

Peine perdue! André dut s'avouer que tout cela lui était parfaitement égal et que M. Clément de Bure n'avait même plus le don de lui porter sur les nerfs. Il acheva de connaître ce mal honteux et sans remède : l'indifférence conjugale, s'étendant aux accidents conjugaux, — d'ailleurs improbables dans son cas, vu qu'il suffit, en général, de plaire une fois à sa femme pour lui plaire indéfiniment, et qu'il avait plu à la sienne. — Mais, hélas! il faut qu'une femme plaise tous les jours à son mari.

Après cet infructueux essai de centralisation domestique, M. des Fossés songea à décentraliser, au contraire, ses intérêts, son attention, tout ce qui pouvait lui rester de son ancienne curiosité de vivre. Il eut l'idée de se faire nommer député. Ce n'était pas difficile : il avait de la fortune, beaucoup de fortune, de la science, de l'intelligence, de l'esprit même, et du talent peut-être; bref, le nécessaire avec le superflu, l'obligatoire et le surérogatoire. En outre, il était resté usufruitier de sa terre des Fossés, dont il avait transmis la nue propriété à son fils, en avancement d'hoirie, avec d'autres avantages plus immédiats. Or, la possession de cette terre constituait pour lui un atout non négligeable, et d'autant moins négligeable que, en y entreprenant de grands travaux de réfection et d'embellissement, le châtelain des Fossés avait chance de se concilier les sympathies et de s'assurer les votes d'un notable contingent d'électeurs.

Mais il lui importait de se renseigner, au préalable, sur la vie que menait sa première

femme et sur la résidence qu'elle avait choisie : il convenait d'éviter un voisinage gênant et de l'épargner à Gertrude. M. des Fossés chargea donc le bon notaire provincial auquel il avait eu si souvent recours autrefois de faire demander à l'épouse divorcée, en lui expliquant les motifs de la demande, si elle verrait un inconvénient quelconque à ce que son ancien mari vînt, pour quelque temps, s'installer aux Fossés.

La réponse se fit un peu attendre; mais elle vint, apportée par un messager bien inattendu.

— M. des Fossés est là, avec son précepteur, — vint dire un jour à André son valet de chambre, dont la mine exprimait, sous la gravité professionnelle, un profond étonnement et une curiosité intense.

— M. des Fossés! s'écria André. Quel M. des Fossés?... Ah! avec son précepteur? Mon fils, peut-être?

— C'est ce que j'ai cru comprendre, monsieur le baron.

— Faites monter tout de suite.

Le valet avait paru fort étonné; le maître l'était bien davantage encore : l'un ignorait l'existence de ce fils; l'autre l'avait oubliée.

Un adolescent, presque un jeune homme, entra seul, d'un pas un peu hésitant, mais le regard droit et fier. — Le fils d'André et de Gertrude ressemblait, trait pour trait, à son père : l'absence de sympathie n'empêche pas la ressemblance; et ils ne pouvaient, certes! se renier l'un l'autre.

— Comment! c'est vous!

André tendait la main; son fils y mit une lettre.

Cette lettre était de Gertrude. André lut : *Monsieur*... Et il s'arrêta, retournant la lettre pour voir la signature. C'était bien de Gertrude... Au fait, comment aurait-elle pu l'appeler, sinon « Monsieur »?

« Monsieur, — disait la lettre, — je vous remercie de vous être inquiété de mes convenances. Mais vous avez la jouissance absolue de votre domaine, et je n'y suis d'ailleurs jamais

retournée. J'habite Nantes avec mon fils, qui est aussi le vôtre. Si j'ai paru l'oublier jusqu'à présent, c'est que vous ne paraissiez pas vous en souvenir. Vous venez de faire une démarche qui peut donner à penser que vous ne me considérez pas tout à fait comme inexistante. Plusieurs personnes de mon entourage, un prêtre, entre autres, m'ont persuadée qu'il était de mon devoir de saisir cette occasion de rapprocher votre fils de vous. Je vous l'envoie; il vous portera lui-même ma réponse. Ce que je fais là, je le fais sans enthousiasme, sans illusion, mais sans m'imposer de contrainte : je n'ai contre vous ni haine, ni rancune. Les juges, en me laissant mon fils, m'ont tout laissé. Vous pourrez me reprendre quelque chose de lui; mon devoir est même de le souhaiter, et je le souhaite. Mais le meilleur de son cœur me restera : il me le doit. Et je suis bien convaincue que vous ne me ferez pas tort outre mesure.

» GERTRUDE DUCHAMP. »

M. des Fossés demeura, pendant quelques

secondes, pensif et préoccupé. Il paraissait contempler la lettre et la relire; mais, en réalité, c'était en lui-même qu'il regardait. Sa première femme et son fils faisant tout à coup cette réapparition dans sa vie, c'étaient des revenants. Et il s'interrogeait pour savoir ce qu'il ressentait. A coup sûr, il était troublé.

Bientôt il reporta ses regards sur l'adolescent qui se tenait devant lui, le chapeau à la main, comme un visiteur ordinaire, comme un étranger. — C'était un gentil garçon que cet adolescent: les cheveux bruns et drus, l'œil sombre et vif, la stature fine et nerveuse.

— Mon cher enfant, lui dit enfin son père, vous avez assez vécu, quoique bien jeune encore, pour savoir que j'ai eu des torts envers votre mère... Je ne peux pas ajouter : et envers vous. Car, ne pouvant revoir votre mère, je ne pouvais vous voir, vous, qu'à la condition de vous enlever momentanément à sa tendresse... Maintenant, vous êtes grand; le temps a passé sur toutes ces choses... Nous pouvons nous voir. Le désirez-vous?

— Et vous, monsieur... Et vous, mon père?

— A la bonne heure! Vous êtes franc, et votre regard est comme vous... Moi, mon cher enfant, je le désirerais si je savais... comprenez-moi bien : si je savais que cela dût vous être agréable.

— Je ne vous connais guère, dit l'enfant avec un sourire embarrassé. Mais je ne demande pas mieux que de vous voir... et de vous aimer.

— Merci pour le mot, dit André en se penchant sur le front de son fils et en l'effleurant des lèvres.

— Je ne demande pas mieux, reprit Lionel, pourvu qu'il ne faille pas quitter ma mère.

— Vous ne la quitteriez pas, même momentanément?... de temps en temps, de loin en loin?

— Elle est seule.

— Malheureusement, je ne puis guère me mettre en tiers entre vous... D'ailleurs je suis remarié, comme vous savez. Et, au fait, il faut que je vous présente...

Il s'interrompit. Était-ce bien nécessaire,

après tout, cette présentation de son fils à sa seconde femme? Était-ce convenable même? Ne serait-ce pas gênant pour tout le monde, puisqu'on ne devait pas se voir?... Car on ne le pouvait guère. Du vivant de la mère, il n'y avait pour ainsi dire pas de relations praticables avec un fils si jeune.

Le père et le fils restaient muets, l'un en présence de l'autre.

— Eh bien! mon cher enfant, reprit M. des Fossés, je crois que vous avez raison de ne pas vouloir quitter votre mère : vous vous devez tout à elle. Retournez donc, au plus tôt, de son côté. Quant au contenu de sa lettre, j'y répondrai par écrit... Mais, si vous avez besoin de moi jamais, pour quoi que ce soit, ou si seulement vous éprouvez le désir de me revoir, promettez-moi...

— Je vous le promets! s'écria l'enfant avec élan.

Il était manifestement heureux de voir qu'on ne le retenait point. — M. des Fossés lui donna encore un baiser sur le front et le laissa partir.

Le père, resté seul, se sentit plus seul que jamais. Il oubliait presque qu'il avait, sous son toit même, une femme, une femme qui l'eût aimé, s'il l'eût voulu! Il n'avait qu'un meurtre proprement dit sur la conscience; mais que d'affections il avait tuées! Et quelle revue que celle de ses morts! Sa première femme; sa fille (qu'il avait peut-être tuée aussi tout de bon, celle-là!); et puis son fils; et puis sa maîtresse, dont il avait façonné l'égoïsme à la mesure du sien, mais qui, à l'origine, sans doute, l'eût aimé absolument, s'il l'eût voulu... Toujours s'il l'eût voulu!... Et puis son protecteur, — un financier, un flibustier peut-être, mais pas plus que lui-même, après tout, et un brave homme, au fond, qui ne lui avait fait que du bien. — Et puis le fils de son protecteur, son ami et son vrai bienfaiteur, celui-là... Et puis encore Annie, sa belle-sœur, qu'il n'avait tenu qu'à lui d'épouser et qui eût été, sans doute, une meilleure épouse encore que May... s'il l'eût voulu. Mais celle-ci même, s'il l'eût voulu...

Seulement, il n'avait jamais voulu... Il n'avait plus voulu, dans sa vie, d'affections ni d'attachements d'aucune sorte, à partir de sa conversion aux idées pratiques, parce qu'il n'avait plus voulu d'entraves ni de liens. — Il ne s'était point aperçu que ces entraves ou ces liens, c'est tout ce qui attache l'homme à la vie et que, dès qu'il les a rejetés ou brisés, rien ne le retient plus sur terre, — quoique rien ne l'appelle ailleurs.

VIII

André avait écrit à Gertrude : « Gardez votre fils, madame : il est bien à vous. Laissez-moi seulement vous donner l'assurance que, s'il a jamais besoin de moi, il me trouvera prêt à l'aider de toutes mes ressources, de tout mon crédit et de tout ce que je puis avoir encore de dévouement ou de bonne volonté. »

Et il n'avait pas donné suite à son projet de vie politique : il s'en était dépris presque aussitôt qu'entiché. Sa sensation d'un vide glacial autour de lui s'était accrue, non pas peut-

être jusqu'à la souffrance aiguë, mais jusqu'à cette lassitude et ce dégoût de toute chose qu'éprouvent souvent les célibataires sur le retour, et qu'ils traduisent par la formule de tous les découragements : « A quoi bon ? » A quoi bon ceci ou cela, quand on est seul, quand on n'a personne près de soi à qui rapporter les espérances lointaines de ses efforts ou de ses travaux ?

Il voulut tenter un dernier essai : celui de la bienfaisance raisonnée. Il fit bâtir des cités ouvrières, des maisons pour les petits ménages d'employés. Il donna beaucoup d'argent. Mais, sa main seule s'ouvrant, son cœur restant fermé, il ne voyait que l'inutilité de ses sacrifices : il n'en goûtait pas la douceur. « La question sociale, disait-il quelquefois, c'est le tonneau des Danaïdes. » Et l'éternel « à quoi bon ? » lui revenait aux lèvres.

Pendant ce temps, l'hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne ne désemplissait pas. On y donnait fête sur fête. *On*, c'était la baronne des Fossés. Car tout le monde pouvait être rencontré dans ses salons, excepté son mari.

Un soir pourtant, soir de gala s'il en fut, il y parut sur le tard.

Toujours élégant, toujours svelte, mais plus pâle et moins jeune que naguère, avec deux touffes argentées près des tempes, c'était encore un homme agréable, séduisant même. Seulement, ses traits, comme sa chevelure, accusaient bien son âge : la quarantaine déjà sonnée.

Il se montra dans toutes les pièces où il y avait du monde. Il eut un mot aimable et une phrase d'excuse, destinée à expliquer la rareté de sa présence, pour chacune des personnes qu'il connaissait. Mais il n'en connaissait qu'un bien petit nombre : sa maison lui semblait celle d'un étranger ; il se faisait l'effet d'un invité, et d'un invité qui s'ennuyait.

Aussi ne tarda-t-il guère à se cantonner dans une encoignure, appuyé à la muraille, en une pose indifférente plutôt que hautaine qui lui était familière. Et il regarda sa femme.

Celle-ci, dans l'éclat d'une maturité à peine commençante, se prodiguait avec une exubérance extraordinaire. De prime abord, elle

paraissait s'amuser au suprême degré; en y regardant de plus près, on trouvait à sa gaieté quelque chose d'un peu factice : elle ne s'amusait peut-être pas tout à fait autant qu'elle voulait en avoir l'air. Et, pour la première fois, son mari se demanda si elle était ainsi parce qu'elle ne pouvait pas être autrement, — ce qu'il avait toujours admis, — ou si elle n'était que ce qu'il l'avait condamnée à être.

Une femme ne saurait longtemps se sentir caressée ou violée par un regard d'homme, — fût-ce par le regard de son mari, — sans aller à la rencontre de ce regard. May fut surprise de ce qu'elle crut lire dans celui d'André. Elle y discernait un mélancolique reproche, au lieu de la simple condescendance attristée qui s'y peignait. Et elle planta là ses galants, ses danseurs, toute sa *garde*, comme elle avait coutume de dire.

— C'était très gentil de venir, dit-elle à son mari en l'abordant par le plus court chemin. Ça l'est moins de vous ennuyer... et de le laisser voir.

— Je ne m'ennuie pas : j'ai la migraine... Et que voulez-vous, ma chère petite, que fasse un maître de maison qui a la migraine, quand on danse chez lui à grand orchestre ?

— Vous me reprochez?...

— Grand Dieu ! interrompit André avec une hâte affable. Rien du tout !... Je ne vous ai jamais reproché grand'chose, vous en conviendrez. Et je vous jure que, moins que jamais, ce soir...

— Vous avez l'air vraiment souffrant, dit May avec beaucoup de sollicitude. Quel ennui !

Et elle ajouta avec infiniment de grâce, mais non sans avoir hésité :

— Voulez-vous que je monte chez vous et que je veille à ce que vous ne manquiez de rien ?

— Merci. J'ai Pierre, qui, depuis le temps qu'il est à mon service, a pu se familiariser avec mes habitudes et mes manies.

— C'est juste... Alors, je vous laisse?

— Oui, je vous en prie... au nom de vos hôtes.

May eut encore un moment d'hésitation. Puis:

— Oh! mes hôtes, je vous les sacrifierais bien volontiers.

— Tous? demanda M. des Fossés avec un sourire de doute.

— Tous! répondit May en riant, à commencer par les plus assidus.

— Bah! vous me gâtez... En attendant, je vais me coucher... Mais merci tout de même : vous m'avez fait plaisir.

— Me permettez-vous, au moins, d'aller chez vous, prendre de vos nouvelles, quand tout ce monde sera parti.

Ce fut au tour d'André d'hésiter.

— Alors, vers le matin? fit-il. Soit... Mais ne ne vous pressez pas. Et surtout ne manquez à aucun de vos devoirs, n'abrégez aucun de vos plaisirs... Bonsoir!

Il salua de la main et se retira, traversant l'enfilade des salons de son pas à peine alourdi.

— Me suis-je trompé sur celle-là aussi? se demandait-il en montant lentement son escalier.

Mais, quand il fut dans son cabinet :

— Bah! il serait un peu tard pour s'en apercevoir... Et puis, une erreur de plus ou de moins!

En fait, son impression dominante était bien celle d'une erreur, mais d'une erreur prodigieuse, qui lui avait montré toutes choses sous un jour faux, dans des proportions inverses de celles de la réalité. Toujours pas de remords. Mais de la fatigue, de l'ennui, une défaillance totale de la volonté, une désertion du courage, quelque chose comme ce qu'on peut ressentir quand, déjà las, on s'aperçoit qu'on s'est trompé de chemin et que, pour arriver à destination, il vous faudrait parcourir une distance aussi longue, et plus longue peut-être, que celle qu'on a parcourue.

Il sonna, fit raviver le feu, remonter les lampes et congédia son valet de chambre en lui disant qu'il avait à travailler et ne se coucherait point. Après quoi, sans changer de costume, il se mit à son bureau et écrivit, — le grincement de sa plume accompagné en

sourdine par de lointains airs de danse :

« Mon cher enfant, je me suis trompé. Mon devoir est de le reconnaître et de vous dire en quoi a consisté ma méprise, pour vous en épargner une semblable, autant du moins que cela est en mon pouvoir.

» L'homme est trop souvent un mauvais équilibriste qui, pour ne pas choir d'un côté, rejette de l'autre tout le poids de son corps : je fus, au premier chef, ce mauvais équilibriste.

» Pour avoir eu quelques mécomptes (assez graves, à vrai dire), dus à une sentimentalité peut-être excessive, mais surtout mal dirigée, je n'ai plus voulu de sentiments du tout ; j'ai prétendu garder mon cerveau et me retrancher le cœur. Or, c'est principalement en cela qu'a consisté ma méprise.

» J'ai commencé, bien entendu, par m'affranchir de toute superstition. Je n'ai plus cru qu'à la Science, sans m'apercevoir que tout n'est pas scientifique dans le monde. En dehors de la science, il y a, par exemple, l'art, la

poésie, le rêve, la vertu, que sais-je? bien des choses enfin qui, pour n'être point scientifiques, n'en existent pas moins. Et j'ai donné dans le travers qui consiste, pour l'homme imbu de naturalisme, à faire concorder sa conduite avec les lois de la Nature ou avec ce que nous en voyons ou comprenons, alors qu'il s'agirait précisément de savoir si l'intelligence et la conscience humaines ne sont pas des choses supérieures à la Nature ou à ce que nous appelons ainsi, greffées sur elle peut-être et surajoutées, mais enfin supérieures, c'est-à-dire faites pour la dépasser.

» Vous remarquerez que je ne tranche pas la question : je n'ai pas le temps. Il faudrait revivre toute une existence, et je n'en ai pas envie. Je me raconte et me commente moi-même, rien de plus.

» Débarrassé de mes superstitions héréditaires, j'ai cherché une formule, et j'ai trouvé celle-ci : *Pas de sentiments, pas d'entraves*. — Un fait remarquable, à ce propos, c'est qu'on cherche volontiers une formule et que, dès

qu'on l'a trouvée, on en devient facilement l'esclave.

» J'ai donc été l'esclave de ma liberté.

» Un homme qui écoute toujours les inspirations de son cœur peut être malheureux; mais un homme qui ne les écoute jamais ne saurait être heureux : je n'ai donc pas été heureux.

» Après avoir rompu avec mon devoir, qui était d'aimer votre mère et de vous aimer, j'ai rompu avec mes passions mêmes : je n'ai plus aimé personne. Et, à ce sujet, je vous dirai que l'on peut aimer par devoir, parce que l'on peut aimer son devoir. Mais enfin, quand on ne le peut pas ou qu'on ne croit pas le pouvoir, il faut au moins aimer son plaisir. Car la liberté nous pèse plus que des chaînes, quand nous n'avons personne à qui la sacrifier.

» Mon fils, il faut aimer. On en meurt quelquefois, dit-on. On meurt bien du contraire... A preuve : votre père. Il faut aimer, aimer sa femme, aimer ses enfants, aimer sa

maîtresse, aimer Dieu, quand on y croit. Mais enfin, il faut surtout aimer les hommes, sauf à les voir laids et vils comme ils sont; parce que, si l'homme peut bien, à la rigueur, se passer de Dieu, il ne peut pas se passer de l'homme. Il peut, — pourvu seulement que sa volonté soit de forte trempe, — il peut impunément s'affranchir de tous les jougs, briser toutes les entraves dont les religions et les philosophies ont essayé d'embarrasser sa marche ou de contrarier son allure; il peut commettre des crimes même et s'exonérer ensuite du remords... Je l'affirme, je le sais! Il lui suffit pour cela de faire table rase de ce que l'hérédité et la tradition ont déposé en lui d'idées préconçues, d'idées qui ne sont pas nées de sa raison. Mais ce qu'il ne pourra jamais faire sans renoncer à la vie même ou sans perdre au moins le goût de vivre, c'est de briser les liens qui l'unissent à l'humanité.

» Voilà pourquoi, mon fils, il faut aimer. Faute de le comprendre, le jour vient vite où l'on s'aperçoit que les choses le plus âprement

convoitées ne valent que par le don qu'on en peut faire, et que l'on n'a bientôt plus rien à espérer, lorsqu'on n'attend rien que pour soi-même. Or, on n'a vraiment plus de raison de vivre, dès qu'on n'en a plus d'espérer. — Donc : aimer ou disparaître.

» La plupart des hommes, a-t-on dit, se consolent bêtement de vieillir par l'idée qu'ils ont acquis de l'expérience : une expérience qui, les trois quarts du temps, ne peut plus leur servir à rien ! Moi, je me consolerais de mourir à la pensée que mon expérience vous sera peut-être utile, — si j'avais besoin d'une consolation.

» Mais je n'en ai que faire, estimant que, si l'homme vient au monde en grimaçant et le quitte de même, la première grimace se comprend mieux que la dernière.

» Adieu, mon enfant. Aimez et faites à votre guise : *ama et fac quod vis*, comme dit saint Augustin.

» A., baron RAIZ DES FOSSÉS. »

Ces derniers mots tracés, M. des Fossés fit

sécher l'encre à la chaleur de la lampe, plia le papier, le mit sous enveloppe et, allumant une bougie, scella méthodiquement le pli. Mais, après un regard jeté sur l'empreinte du cachet, où se détachait, en un relief très net, au-dessous de l'écusson au cheval libre ou *gai*, la devise : *Sans entraves,* il eut un mouvement de colère, brisa et émietta la cire, arracha le papier de l'enveloppe et le jeta tout ouvert devant lui.

Après quoi il se rassit, fouilla dans le tiroir de son bureau, où un revolver était à poste fixe... Mais, ayant regardé l'heure et constaté que le matin approchait, une curiosité le prit, presque une angoisse, de savoir si sa femme allait monter chez lui, venir s'informer, comme elle l'avait annoncé. Et il attendit.

Le temps passa. Le jour allait poindre. Et l'on entendait encore le grincement assourdi des violons. M. des Fossés sentit que le sommeil le gagnait. Et alors, ayant repoussé le revolver, il se leva, alla prendre, au fond d'un placard, que dissimulait une boiserie sculptée,

un grand flacon à étiquette de pharmacie et en versa le contenu sur un épais foulard plié en quatre.

. . . .

. . . .

Un peu après l'aube du jour, madame des Fossés, en toilette de bal, pénétra sur la pointe des pieds dans le cabinet de son mari. Elle le trouva assis devant sa table de travail, en son costume de soirée, mais la tête appuyée et renversée sur l'un de ses bras, qui avait fléchi et glissé de côté. Des vapeurs lourdes et écœurantes flottaient dans la vaste pièce, dont elles avaient empuanti et presque saturé l'atmosphère. La jeune femme, à demi suffoquée, ouvrit rapidement la fenêtre, puis s'approcha d'André et vit le revolver. Elle poussa un cri. — Néanmoins, un coup d'œil la rassura : l'arme n'avait pas été déchargée, et son mari semblait dormir.

Alors, ayant fait main basse sur le revolver et sur le papier qui était auprès, elle lut, au hasard, quelques mots, en haut d'une page :

« Mon fils, il faut aimer... L'homme ne peut se passer de l'homme... »

— Ni de la femme, — murmura-t-elle avec un sourire de doux et mélancolique triomphe, croyant avoir tout compris.

Et elle ajouta, parlant à voix haute :

— Il est encore temps d'aimer, puisqu'on vous aime encore. Réveillez-vous, André : vous avez trop dormi... et je veux gagner ma gageure.

Mais son mari ne l'entendit point. Elle le secoua doucement : — il ne pouvait plus s'éveiller.

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 3236-2-92. — (Encre Lorilleux.)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format grand in-18 à 3 fr. 50 le volume.

ARMAND D'ARTOIS	vol.
Le Capitaine Ripaille...	1
ÉMILE AUGIER	
Théâtre complet.........	7
F. BRUNETIÈRE	
Conférences de l'Odéon..	1
ÉDOUARD CADOL	
Le Roi de la création	1
TH. CAHU	
Combat d'amours......	1
MADAME E. CARO	
Complice!..........	1
A. CHABOT	
Le Marquis de S[illegible] Étienne..............	1
BARONNE DOUBLE	
Josette.............	1
CH. EDMOND	
Jean Dhasp............	1
ÉTINCELLE	**vol.**
L'Irrésistible...........	1
ANATOLE FRANCE	
La Rôtisserie de la reine Pédauque...........	1
GYP	
Pas jalouse!...........	1
LUDOVIC HALÉVY	
Karikari...............	1
EUGÈNE LABICHE	
Théâtre complet.........	10
ANATOLE LEROY-BEAULIEU	
Israël chez les Nations.	1
PIERRE LOTI	
L'Exilée.................	1
JEAN PSICHARI	
Cadeau de noces........	1
LÉON DE TINSEAU	
Maître Gratien.........	1

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.

